

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures sombres de cette nuit caniculaire, je me suis rendu compte que Marie et moi avons fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante — c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit —, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était immobile et orageux, lourd, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était certainement moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais très bien su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe de Quelquechose. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo en janvier, lors du vernissage l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il devait être un peu plus de minuit quand Marie et ce Jean-Christophe de Quelquechose étaient rentrés dans l'appartement de la rue de La Vrillière lors de cette nuit de juin caniculaire où je m'étais rendu compte que Marie et moi, qui nous étions à peine revus depuis notre retour du Japon, avons fait l'amour au même moment à Paris. Marie, à peine rentrée dans l'appartement, avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine, et ils s'étaient assis par terre dans la chambre au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le parquet. De fines raies de lumière jaune entraient dans la pièce à travers les jalousies des volets qui étaient restés entrouverts. Marie servait la grappa dans la pénombre, sans un mot, elle regardait le liquide couler lentement dans les petits verres fumés doublement évasés, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa lui parcourir la bouche avant même de

l'éprouver sur sa langue, ce goût enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa, se pencha vers Jean-Christophe de Quelquechose et l'embrassa, les lèvres tièdes, elle sentit sa langue dans sa bouche, dans une sensation de fraîcheur et un arôme de grappa.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son ordinateur portable. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient des arabesques dans l'air chaud de la pièce. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe de Quelquechose, qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra brutalement en sentant le contact de sa main sur sa peau et le repoussa sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd, immobile et confiné de la pièce. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les deux volets en grand, quitta la pièce et revint du salon avec un ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe de Quelquechose. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe de Quelquechose se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la nuit par la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. Juste en face de l'appartement se dressait la silhouette grisâtre des murs d'enceinte de la Banque de France. Le lourd portail de bronze massif était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe de Quelquechose eut alors un noir pressentiment, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un désastre, d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la banque, et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs tournoyantes des gyrophares monteraient en face de lui jusqu'aux façades.

Jean-Christophe de Quelquechose était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. De gros nuages d'orage s'approchaient du quartier, qui se mouvaient inexorablement dans le ciel en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants.

Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla trouver refuge dans son lit en s'enroulant douillettement l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe de Quelquechose commençait à se rhabiller dans la pénombre pour partir, lui se rhabillant et elle se déshabillant au même rythme comme s'ils poursuivaient de concert un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, enfila sa veste et reprit son élégante mallette en cuir qui contenait son ordinateur. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, se glissa contre elle tout habillé sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette en cuir qui contenait son ordinateur encore à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il passait doucement la paume de ses mains sur la chair délicate des seins de Marie qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il entreprit de lui enlever sa petite culotte, Marie l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, lui défit alors les boutons de la braguette et lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait vraiment envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe de Quelquechose (mais pas nécessairement sa bite à la main). Elle s'interrompt, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe de Quelquechose, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air intéressé (elle espérait quoi, qu'elle décolle). Marie avait la bite de Jean-Christophe de Quelquechose à la main et ne savait qu'en faire.

Marie avait fini par s'endormir, elle s'était assoupie quelques instants, ou ce fut lui qui s'endormit le premier. Ils bougeaient à peine dans l'obscurité, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques (et on appelle ça s'aimer toute la nuit). Marie avait débouonné le haut de la chemise de Jean-Christophe de Quelquechose et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous sa chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques autour de lui. Elle l'embrassa doucement, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, et, sans y prendre garde, elle commença à lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la veste de lin froissée que Jean-Christophe de Quelquechose n'avait toujours pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui

s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Marie se sentait bien, à l'abri dans la chaleur du lit, elle regardait les trombes d'eau s'abattre dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, les yeux brillants dans les éclairs, savourait avec volupté la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage quand on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, lorsque le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Chaque nouvel éclair la faisait sursauter et aiguïsait d'un élancement d'effroi le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe de Quelquechose, immobile dans le lit, tout habillé, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir sur le dos, indifférent aux grondements du tonnerre dont les répercussions en cascade allaient mêler leur écho finissant au son de la pluie battante. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit — immédiatement tout habillé, la mallette à la main, déjà fin prêt pour sortir — elle le regarda quitter la chambre en chaussettes, sa mallette à la main, très raide, la démarche somnambulique, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, Marie ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur les chaussures de Jean-Christophe de Quelquechose qui étaient restées en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué. Jean-Christophe de Quelquechose resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, raide, mécanique, le visage très blanc, pâle, livide, en chaussettes et transpirant, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance, elle le voyait tanguer sur le dos dans la pénombre comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il s'agitait piteusement sur le parquet, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans le noir, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, ankylosées, comme anesthésiées, ne respirant plus normalement et peinant à articuler, ce qui rendait sa diction pâteuse et presque inintelligible, essayant de lui expliquer qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, le 15 ou le 18, et elle tournait largement en rond dans la chambre en attendant qu'on décrochât, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent dans la rue où la pluie continuait de tomber dans la nuit, revenant près du corps étendu de Jean-Christophe de Quelquechose et finissant par s'agenouiller contre lui, Marie, nue, à genoux par terre, immobile dans la pénombre, les doigts agités, les mains tremblantes, le téléphone à la main dont elle entendait les sonneries contre

son oreille, sa silhouette nue qu'éclairait parfois brutalement la lueur d'un éclair qui illuminait la pièce, Marie, qui, lorsque on décrocha, laissa libre cours à la panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, bouleversée, désemparée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —, mais Marie ne supportait pas qu'on lui pose des questions, Marie n'avait jamais supporté qu'on lui pose des questions, Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée, sans donner son nom ni son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule, mais que cela n'avait duré qu'un instant et que c'était passé, qu'elle ne pouvait pas se douter, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, "votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse" — et c'est lui, Jean-Christophe de Quelquechose, allongé sur le dos, blanc et en sueur, l'oeil éteint, la lèvre molle, sans force, qui regardait Marie avec inquiétude en essayant de deviner ce qui se passait, c'est lui qui, quêtant des informations dans le regard de Marie et finissant par comprendre la situation, lui prit le téléphone des mains et donna l'adresse à l'opérateur : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il s'était agi de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers — zébrures, aveuglements et illuminations —, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, les cheveux en désordre, hissée à califourchon sur Jean-Christophe de Quelquechose, une cuisse nue de chaque côté de son corps tout habillé étendu en chaussettes dans le noir sur le parquet de la chambre, Marie, fébrile, maladroite et affolée, qui, les mains l'une sur l'autre, les bras tendus, appuyait de toutes ses forces sur son sternum pour enfoncer sa cage thoracique, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le malmener et l'embrasser, passer ses mains sur son visage, lui transmettre sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant sa langue dans la bouche pour lui souffler de l'air, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène au malheureux mais lui transmettre un élan furieux d'énergie, de chaleur et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie essayait de transmettre au corps inconscient de Jean-Christophe de Quelquechose en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la bouche et sur la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie sentait progressivement gagner contre sa peau nue le contact de la mort — la saisissante nudité du corps de Marie aux prises avec la mort.

Marie entendit de très loin les sirènes d'une ambulance, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans les traînées de pluie qui s'étaient accumulées sur le parquet au pied de la croisée ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie, guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent dans la nuit à l'angle de la rue de La Vrillière dans des lueurs de gyrophares blancs et bleus qui tournaient sous la pluie battante, une grande ambulance blanche du SAMU et un véhicule break médicalisé qui monta sur le trottoir pour s'immobiliser contre la façade de l'immeuble. Deux silhouettes émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir à la main, tandis que les secouristes du

SAMU faisaient claquer les portières et pressaient le pas en baissant la tête sous l'averse, chargés de sacoches et de sac à dos médicaux hissés sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage. L'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble. Le visage dégoulinant de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui demanda de leur ouvrir la porte. Marie lui cria le code de l'immeuble, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises entre ses mains, et courut dans le couloir pour aller ouvrir la porte de l'appartement aux secouristes. Elle fit un pas sur le palier et entendit le mécanisme de la porte cochère se débloquer en contrebas, déjà des pas résonnaient dans le vestibule, et elle les entendit monter les escaliers. Ils apparurent presque aussitôt devant elle dans l'obscurité du palier et entrèrent sans un mot dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la pénombre de la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue (et, laissant les secouristes, elle disparut aussitôt de la chambre pour aller passer un vêtement dans la salle de bain).

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, les secouristes déshabillèrent Jean-Christophe de Quelquechose à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec un stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait soulevé le bras inerte de Jean-Christophe de Quelquechose pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, il avait repéré la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une petite bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'architecture, des gants stérile au milieu des vêtements et des châles, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir doré qui ornait le dessus de la grande cheminée. A genoux

sur le parquet dans la pénombre de la chambre, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Christophe de Quelquechose d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour déblayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau rougie et irritée. Au milieu de la pièce, le corps de Jean-Christophe de Quelquechose était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre tamisée de boudoir très insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence. Debout dans la pièce, vêtu d'un pantalon blanc et d'une tunique à manches courtes, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet du corps inanimé, la vasque amovible ayant été tordue grossièrement pour être dirigée vers le bas en direction du torse blafard et couvert d'électrodes de Jean-Christophe de Quelquechose, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un vêtement, un simple tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes. Elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre et elle avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Christophe de Quelquechose sautait aux yeux. Les secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs aucune attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe de Quelquechose sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade, et échangeaient de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche précise, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins et les mouvements d'ondulation des épaules, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — et Marie comprit que le coeur ne battait plus. Un instant, elle pensa qu'il était mort. Voilà, il était mort.

Marie s'approcha des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps inerte qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins

d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectisé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-Christophe de Quelquechose. Elle se rendit compte alors, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Christophe de Quelquechose depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de sa propre jouissance.

Devant l'échec de la première défibrillation, le médecin procéda immédiatement à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante. Après un instant de silence intense et de regards unanimement suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe de Quelquechose se remit à osciller faiblement, le cœur s'était remis à battre. Un infirmier ajouta une dose d'antiarythmique dans la perfusion, on lui administra une nouvelle dose de morphine. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer sans tarder vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, les secouristes se relevèrent et se préparèrent pour le départ, on commença à rassembler les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans les sacs, déjà les premiers secouristes descendaient les caisses médicales dans les ambulances. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Christophe de Quelquechose, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, reliés par des tuyaux à la perfusion et à une petite bombonne d'oxygène posée sur le parquet. Les infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Christophe de Quelquechose pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa les jambes du malade avec des sangles, qu'on ajusta fermement autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège traversa rapidement le couloir de l'appartement et Marie les suivit sur le palier, pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie qui ne marchait pas et les regarda descendre le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie, penchée au-dessus de la rampe, les regardait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du brancard. Ils passèrent la porte cochère pour sortir dans la rue et disparurent de la vue de Marie exactement comme j'arrivais, moi, devant l'immeuble — je les vis sortir de l'immeuble sans comprendre, unique badaud égaré là dans la rue à trois heures du matin.

Je n'ai rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité du petit deux-pièces où j'avais emménagé quelque mois plus tôt. Lorsque j'ai décroché, j'ai immédiatement reconnu la voix de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone qu'elle avait donné aux secours — juste après ou juste avant, je ne sais pas, les deux coups de téléphone ont dû avoir lieu dans la foulée — Marie, confuse, agitée, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle d'une voix précipitée, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie — il était un peu moins de trois heures du matin, je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné — avait été extrêmement bref, aucun de nous n'avait eu envie, ou n'avait pu, parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide, et moi j'étais resté sans voix, paralysé par l'angoisse qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner en pleine nuit dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, sentiment encore renforcé, stimulé même, par l'émotion, irrationnelle, violente, qui me submergea — immédiatement l'embarras, la gêne, la culpabilité — que j'avais ressentis en entendant la voix de Marie. Car, alors même que j'entendais la voix de Marie au téléphone, alors même que je reconnaissais la voix de Marie dans l'appareil, mon regard était posé dans la chambre sur le corps de la jeune femme qui dormait à côté de moi, je ne disais rien et je voyais son corps immobile allongé dans la pénombre, elle ne portait pour tout vêtement qu'une petite culotte en soie bleu pâle, son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je regardais Marie sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans un sentiment d'étourdissement et de vertige, j'entrevis alors l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, Marie n'était pas Marie naturellement, mais j'eus immédiatement l'intuition que je ne parviendrais pas à me dédoubler moi-même, et être à la fois celui que j'étais pour Marie (un amant passager) et celui que j'étais pour Marie (l'amour — même si nous étions en train de nous séparer, et que nous ne vivions plus ensemble depuis je m'étais installé dans ce petit deux-pièces depuis mon retour du Japon).

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Dehors, il tombait des trombes d'eau, le ciel était sombre, noir, immense, invisible, sans autre horizon que la ligne de pluie qui tombait sans discontinuer dans la lumière jaune des réverbères. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'étais éloigné vers la place des Victoires, courbé contre la pluie, qui m'entraînait dans les yeux. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait en bouillonnant dans les bouches d'égoûts engorgées, je la voyais dégringoler sur mon passage dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse en pleine nuit, silencieuse, abandonnée, déserte, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans les ténèbres, l'esplanade parfaitement vide livrée à un rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une immense flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés

de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et je revenais sur mes pas en courant, je manquai de perdre l'équilibre plusieurs fois sur les trottoirs glissants. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et, de temps à autre, dans l'espèce de brouillard aqueux que la pluie formait devant mes yeux, j'apercevais les phares fantomatiques d'une voiture qui passait au loin, au ralenti, lentement, barbotant dans l'eau de pluie qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge.

Je courais encore quand j'arrivai en vue de la place des Victoires, dont la ligne harmonieuse des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, égarée sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui semblait fuir sous l'orage et se cabrer sous les éclairs chaque fois que la foudre tombait dans les parages. Mon inquiétude devint de l'affolement quand je débouchai rue de La Vrillière et que j'aperçus deux ambulances garées devant chez Marie. Je fis les derniers mètres les jambes flageolantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression nocturne, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et d'affection mêlées, il me revint en mémoire cette nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément dans la nuit en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir aussi mystérieusement qu'elle s'était déclenchée, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblable, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe inconnue, qui aurait retenti dans la nuit pour alerter la population de quelque accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de nous lever et de nous rendre à la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirts qu'elle portait en guise de pyjama, somnolente, les yeux ensommeillés, les joues tièdes, je sentais contre moi l'arôme de ses chairs endormies. Penchés à côté de moi au parapet de la fenêtre, les cuisses nues, elle était belle, attendrissante, et nous regardions ensemble les murs sombres et aveugles de la Banque de France derrière lesquels cette alarme était en train de retentir en pleine nuit. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un groupe de passants s'était formé au coin de la rue. Côte à côte à la fenêtre, Marie et moi avons vécu là de merveilleux moments de complicité et de tendresse silencieuses, elle m'avait passé la main autour de la taille, et nous échangeions de temps à autre un regard amusé, observant ce qui se passait sans chercher à comprendre, dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers pour relancer la tension et nous empêcher d'aller nous recoucher, l'arrivée d'une voiture de police dans la nuit, par exemple, qui s'était garée devant la Banque de France, deux ou trois gardiens de la paix qui en étaient sortis et avaient établi un vague cordon de sécurité devant la banque, ou encore, dix minutes plus tard, l'ouverture du lourd portail en bronze de la Banque de France qui s'était s'entrebâillé lentement, mais il ne s'en était rien suivi, un vigile avait simplement passé la tête dehors dans la nuit et ce fut tout, le lourd portail en bronze s'était refermé derrière lui, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Nous ne sûmes d'ailleurs jamais ce qui s'était passé, j'ai feuilleté les journaux dans les jours qui suivirent, mais je n'ai jamais rien trouvé relatif à l'incident, et je ne garde de cette nuit qu'un souvenir délicieusement sensuel de complicité inespérée et silencieuse avec Marie.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même

impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer le pas malgré tout et je fis les derniers mètres en courant. Je distinguais à présent les détails des ambulances, une flèche bleue rétro-réfléchissante sur le flanc de la camionnette du SAMU dont le gyrophare tournait en silence sur le toit. Je continuais à avancer, et j'apercevais de la lumière derrière les vitres de l'ambulance, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières qui dégouлинаient de pluie, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras nu, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre, ou cinq, en tuniques blanches, et il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien de ce qui était arrivé, je n'avais aucune information précise sur ce qui s'était passé, Marie ne m'avait rien dit au téléphone —, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Marie qui était allongée sur la civière, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière et une mallette calée contre un montant du brancard. J'étais quasiment arrivé à leur hauteur, et personne ne me prêtait attention, je regardai passer le cortège devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand les infirmiers étaient passés à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence, je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes, et ce qui me parut peut être le plus surprenant — et qui me sidéra — c'est qu'il me ressemblait.

J'étais là debout devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infailible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence ou d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie au deuxième étage, accoudée à la petite balustrade en fer forgé de la fenêtre, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était à lui qu'il était arrivé quelque chose et non pas à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se greffer un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance, et même d'animosité, envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (mais l'avais-je été moi-même), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la fenêtre de l'appartement. J'étais jaloux, oui (même s'il n'en menait pas large, mon rival). C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant

dans la nuit. Cela faisait plus de deux mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce que Marie ressentit alors en me voyant, mais elle se ressaisit aussitôt, la compassion que j'avais surprise sur son visage disparut immédiatement de ses traits et elle s'empressa de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait adressé aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, elle n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme, les infirmiers étaient en train de le faire entrer dans l'ambulance, mais son attitude s'était complètement transformée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de dur, de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de fureur et de ténacité que je lui connaissais quand elle voulait, ou devait, cacher ses sentiments ou dissimuler ses émotions, au risque de se mettre à pleurer.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, et je suivis le couloir sans bruit. Lorsque j'entraï dans la chambre, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence. Pour le reste, tout avait disparu, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon ou d'une compresse oubliés sur le parquet. Je regardais cette paire de chaussures au pied du lit, abandonnées en désordre (l'une était droite et l'autre avait versé), des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empaigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais — une très discrète et quasi subliminale inscription en italien : *fatta a mano*. Je regardais ces chaussures vides, abandonnées au pied du lit, et je sentais encore la présence invisible de cet homme dans la pièce. C'était comme si la foudre venait de le frapper un instant plus tôt, et qu'il s'était soudain volatilisé, dissous sur place dans un éclair de feu. De lui, dans la chambre, comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie m'avait entendu, mais elle ne s'était pas retournée quand j'étais entré dans la pièce. Elle m'avait laissé venir à elle sans rien dire, et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse quand je l'avais rejointe à la fenêtre, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors l'ambulance dans la nuit. Les portes arrières venaient d'être refermées, et le gyrophare tournait en silence dans la nuit sous la pluie battante, balayant de ses longs pinceaux les murs d'enceinte de la Banque de France. Le véhicule se mit alors en route, lentement, en marche arrière, déclenchant sa sirène et s'éloignant dans la nuit vers la Seine dans la rue Croix des petits Champs, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre. Marie, alors, très lentement, s'approcha de moi, sans force, somnambulique, me toucha doucement l'épaule pour me saluer (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, en effet, les manches de ma veste ruisselaient, une mince flaque d'eau s'était formée sur le parquet autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne me rendais même pas compte que j'étais mouillé. Ma veste était informe, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise était plaquée contre mon torse, les vêtements imbibés de cette pluie lourde et sirupeuse qui collait à la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de

mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes, que j'abandonnai par terre près de la fenêtre, et je m'avançai pieds nus dans la chambre, les bras légèrement écartés pour m'égoutter, laissant des traînées de pluie partout dans mon sillage sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise mouillée qui me collait à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre.

L'aménagement de la pièce avait quelque peu changé depuis mon départ, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable blanc que je ne connaissais pas, mais, dans l'ensemble, la chambre avait la même allure que quand je l'avais quittée. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements sans doute encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager). C'était une commode d'un seul tenant, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles de l'écorce d'awong pour des nuances ombrées qui tiraient sur le brun rougeâtre. Elle avait une ligne très pure, géométrique, un grand rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine du volume. Je m'accroupis devant le meuble et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur les vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas, des cravates, un pauvre vieux maillot de bain à l'élastique distendu. Je pris une chemise, choisis du linge de rechange, que je posai sur une chaise, et j'entrepris de me changer dans la chambre.

Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette dans la pénombre, les jambes en Z sous son tee-shirt XXL. Elle avait éteint toutes les petites lampes dans la chambre, n'en ayant laissé qu'une seule allumée près du lit, qui n'éclairait presque rien. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe de Quelquechose d'une voix douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, me parla des activités, multiples, qu'il menait, à la fois dans les affaires et le monde de l'art, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle avait été me chercher pour me sécher. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds sur le parquet. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, des vertiges, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant. J'étais nu dans la pénombre, et je ne disais rien, je me séchais la nuque, les flancs, je me passais la serviette sur les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans le moelleux de la serviette (je ne nierai pas que c'était très agréable). Je mis le caleçon que j'avais sorti de la commode et j'enfilai la chemise. J'étais encore en train de boutonner la chemise, les jambes nues sur le parquet, lorsque j'aperçus mon reflet dans le grands miroir doré de la cheminée, le fronton rehaussé d'une flamme décorative en moulures de plâtre à motifs de stuc enchevêtrés qui figuraient un entrelac de rameaux, de feuilles d'acanthes et de fleurettes. Je fis un pas en avant et je vis ma silhouette se déplacer à l'unisson dans les profondeurs patinées du miroir (et même noircies par endroits, tachetées, mouchetées), mon visage disparaissant presque entièrement dans l'obscurité brumeuse de la glace. Je me voyais là, sans visage, dans cette chambre où j'avais vécu près de six ans. La chambre, autour de moi, se fondait dans le noir, on devinait les contours estompés des meubles dans la pénombre, le bureau de Marie sur lequel l'ordinateur s'était mis en veilleuse, une partie de la bibliothèque contre le mur, les rayonnages de livres qui disparaissaient dans les limbes. Marie se tenait toujours à l'extrémité du lit, invisible. Je ne voyais pas son visage, je n'entendais que sa voix qui

semblait s'exhaler d'un nuage de fumée qui se dissipait lentement dans l'obscurité, sa voix blanche, neutre, absente, qui m'expliquait que Jean-Christophe de Quelquechose était marié et que c'était la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand il arriverait à l'hôpital. Mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever. Elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse, et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, les pommettes agitées de légers tremblements, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte qu'elle devait mener pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur le rebord de la cheminée et je l'invitai à boire un petit verre d'alcool pour se revigorer après le choc qu'elle venait de subir, mais elle le prit très mal, elle repoussa la bouteille, interprétant mon geste comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les petits verres à vodka dans la cuisine, me laissant seul dans la chambre avec la bouteille de grappa à la main, une bouteille rectangulaire, avec un long col qui se terminait par un étroit doseur argenté. Au retour, Marie me regarda méchamment, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, et un éclair de haine traversa son regard. Pourquoi arrivait-il à chaque fois un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément. Peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal, qui faisait qu'on ne pouvait pas m'aimer. Ou bien cela venait-il d'elle, d'une sauvagerie radicale qu'elle mettait dans la passion, et qui s'exerçait jusque dans les gestes les plus tendres et les plus anodins.

En me voyant m'emparer de la bouteille de grappa, Marie avait dû se sentir devinée. Elle avait sans doute immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, qu'il y avait comme une inconvenance de cette bouteille grappa, une impudeur, une indécence, car, m'étant aperçu de sa présence, je ne pouvais plus ignorer maintenant qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Christophe de Quelquechose, et, dès lors que je savais qu'elle avait bu de la grappa cette nuit avec Jean-Christophe de Quelquechose, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, et même ce qu'avaient dû être leurs baisers, et je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'étaient les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liqueux de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres — car mes baisers avaient un goût de grappa, un goût de soleil et de grappa, voilà ce qu'elle m'avait dit ce jour-là à l'île d'Elbe. Elle ne s'était peut-être pas rendu compte tout de suite à quel point la présence de la bouteille de grappa cette nuit dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'en emparer que cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pourrais imaginer ce qu'elle avait vécu, qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa, je pourrais reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer un flux d'éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais d'un repère tangible en amont (la bouteille de grappa) et d'un repère visuel en aval (la sortie du brancard dans la nuit dont j'avais été témoin), j'étais désormais en mesure de combler le vide de ce qui s'était passé cette nuit dans l'intervalle, et de reconstituer — de reconstruire ou d'inventer —, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que

Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, fixant avec une expression exaspérée mes vêtements mouillés sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop duré, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait la descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot lui-même : bahut. Bahut. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle qui flottait autour de ses cuisses, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le meuble n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements décoratifs du bois qu'il était impossible d'agripper fermement. Je m'approchai pour l'aider et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol, d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha, le laissa carrément retomber, ne fit aucun effort pour le retenir, il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le sol en taillant une encoche dans le parquet. Marie fit un petit bond sur le côté et sursauta, pieds nus, elle perdait patience, elle devenait enragée, elle me dit que je voyais bien qu'on ne pouvait pas le transporter comme ça, qu'il était trop lourd, qu'il fallait le vider, et, ouvrant les tiroirs, elle commença à s'emparer de mes vêtements qu'elle se mit à jeter par terre à grandes brassées en me disant de dégager mes affaires, de virer mon bazar du bahut !

Puis elle ne dit plus rien, elle n'avait plus rien dit. Elle m'avait regardé faire, le regard vide, debout, la tête baissée, avec une impatience à l'arrêt, en suspens. Sa rage était devenue de l'abattement, une tristesse froide, un accablement passif, elle n'avait plus de force, elle renonçait, elle s'en remettait à moi. J'avais essayé de la calmer, de l'apaiser, j'avais terminé de vider entièrement le bahut (je disais bahut moi aussi maintenant, pour lui être agréable), tiroir après tiroir, confectionnant des piles plus ou moins régulières de vêtements sur le parquet, tee-shirts, pulls, chemises, un amas désordonné de sous-vêtements, de gants, d'écharpes, de bonnets, puis d'autres tas, plus petits, épars, disparates, hétérogènes, une ceinture, des cravates affaissées, le vieux maillot de bain rouge à l'élastique distendu, dont la présence touchante et ridicule sur le sol de la chambre m'humiliait. On aurait dit les misérables fringues d'occasion d'un pathétique étal de brocante installé là dans la pénombre de la chambre, et je trouvais qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette exposition, comme si les vêtements, quand ils ne sont pas portés, signifient l'absence ou la disparition de celui à qui ils appartiennent. Mais n'était-ce pas de cela dont il était question, de ma disparition, de mon effacement progressif de ces lieux où j'avais vécu plusieurs années, le bahut était vide, son contenu intégralement répandu par terre, et nous allions déménager le dernier meuble qui m'appartenait encore de la chambre de Marie.

J'avais retiré les tiroirs vides du bahut pour l'alléger, je les avais déboîtés et les avais posés à la verticale contre le mur, et nous nous étions mis en route, nous portions le bahut à bout de bras, lentement, même vide il était encore extrêmement lourd, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes le reposer par terre et l'incliner, le soulever, en biais, pour passer l'encadrement de la porte de la chambre et accéder au couloir. Courbés sous le poids du meuble, à petits pas glissés, à peine vêtus l'un et l'autre, les pieds et les jambes nues, Marie dans son large tee-shirt blanc qui lui recouvrait les cuisses et moi en caleçon et en chemise, nous progressions laborieusement sur le parquet grinçant du couloir de notre appartement. Marie ne disait rien, mais elle s'était calmée, elle était silencieuse, appliquée, concentrée sur sa tâche, et, les deux mains occupées par le bahut, elle soufflait un filet d'air vers le haut par sa bouche pour essayer de retirer une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux.

Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin de sa déconvenue (je ne pouvais lui être d'aucun secours, ayant moi aussi les mains prises), et elle m'adressa un timide sourire de connivence, qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier sourire qu'elle m'adressait depuis cinq mois. Nos regards se croisèrent un instant par-dessus le bahut et nous nous rendîmes soudain compte de la situation, du ridicule qu'il y avait de transporter ce meuble en pleine nuit dans notre appartement, de le descendre à la cave à quatre heures du matin. Nous nous sourions avec complicité, et nous continuions de progresser dans le couloir, les corps de chaque côté du bahut que nous transportions, à l'unisson, soudés, solidaires, très près l'un de l'autre, comme si nous dansions, entraînés par la dynamique propre du meuble qui, à l'instar d'un chant ou d'une musique, nous imposait son rythme et nous dictait son allure, à moins de deux mètres de distance l'un de l'autre, quasiment enlacés dans la promiscuité intime de la manutention, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction qui ne passait encore que par les yeux, mais que nous sentions monter vers nos mains — nos mains empêchées, prises par le bahut, que démangeait déjà l'envie de se porter vers la peau et la chaleur de l'autre —, un attrait invisible, une aimantation, très forte, lourde, puissante, inéluctable, comme si, depuis cinq mois que nous étions séparés, n'avait cessé de travailler en nous l'énergie de l'élan irrésistible qui ne pouvait qu'inévitablement nous jeter dans les bras l'un de l'autre cette nuit. Le choc violent qu'avait subi Marie ne pouvait trouver d'apaisement que dans une étreinte, elle avait un besoin physique irrépressible de réconfort, d'être touchée, serrée, de se sentir aimée pour apaiser les tensions qui l'oppressaient et j'avais le même besoin de réconfort en raison de l'immense inquiétude que j'avais ressentie au sujet de Marie, j'avais le même besoin de la toucher et de l'étreindre depuis que je l'avais rejointe à la fenêtre de la chambre et que j'avais été incapable de la prendre immédiatement dans mes bras pour apaiser ses tourments et essayer de la consoler, son corps serré très fort contre le mien. Nous nous étions arrêtés dans le couloir, nous avons posés le meuble à nos pieds, et nous nous regardions, nous ne disions rien, nous nous étions compris. Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai commencé à contourner le meuble pour la rejoindre, à faire prudemment le dernier mètre qui me séparait d'elle, ou si c'est elle qui m'a invité implicitement à la rejoindre en faisant un pas de côté, mais nous nous faisons face maintenant, nous ne bougions plus dans la pénombre du couloir, nous nous regardions en silence avec une infinie gravité dans le regard. Je pensais que nous allions nous embrasser, mais nous ne nous sommes pas embrassés, nos langues ne se sont pas unies, ni nos lèvres ne sont entrées en contact, nous nous sommes seulement frôlés dans l'obscurité, effleurés des joues et caressés du cou, comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, le bout des doigts pleins d'égards, de réserve, de douceur et de délicatesse, comme si nous étions trop fragiles, ou si la surface de nos corps était brûlante, ou que le contact de l'autre était interdit, dangereux, déplacé, impensable ou tabou, nous nous caressions simplement de l'extrémité des doigts et du bord des épaules, les yeux égarés et les sens aux aguets, je m'étais approché d'elle pour humer doucement la peau de sa nuque et respirer le parfum du désir qu'elle exhalait. Puis, comme l'eau trop longtemps retenue d'un barrage qui se libère enfin, nous nous étions soudain violemment étreints, nous laissant aller à la retrouvailles des corps, nous enlaçant dans un abandon complet des poitrines et des âmes, serrant mutuellement nos corps fragilisés pour puiser chez l'autre la chaleur, le réconfort et la consolation, les bras soudain multipliés, empressés et imprécis, les mains douces, fiévreuses, tâtonnantes, je lui caressais les épaules, je lui touchais les joues, le front, les tempes, mes mains passaient sur son visage et je ne la quittais pas des yeux — la main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, en amour, en art.

Nous avons fermés les yeux et nous nous enlacions, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, nous ne savions pas ce que nous faisons, mais nous ne nous embrassons pas, nous ne pouvions pas nous embrasser, un interdit nous en empêchait, une règle tacite, impérieuse, invisible, trop de choses survenaient en même

temps, trop de sentiments, de douleur, d'inquiétude et d'amour, qui se mêlaient dans nos cœurs, il dut y avoir une pause, une respiration pour reprendre notre souffle, et je la vis fugitivement en face de moi dans la pénombre du couloir, qui remettait en place une mèche de ses cheveux. Marie, en face de moi, adossée au mur, cambrée, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc, qui me regardait avec défi — il y avait du défi dans son regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle se laissa de nouveau glisser contre le mur pour accueillir mon corps contre le sien, je l'avais rejointe, je sentais en transparence sous mes doigts le contact étouffé et comme atténué des poils de son pubis à travers le tissu du tee-shirt. Elle était nue sous son tee-shirt, j'avais passé la main sous le vêtement et je sentais la peau frémissante de son ventre sous mes doigts, nous nous fondions l'un contre l'autre, inconscients de nous-mêmes, j'entendais le souffle gémissant de son désir dans le creux de mon cou, ses cuisses étaient chaudes, je caressais son ventre, et, lorsque je glissai un doigt dans son sexe, je me sentis parcouru d'un frisson de chaleur, d'humidité et de douceur.

Je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, beaucoup plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, m'était advenu dans un enchaînement naturel de faits inéluctables et silencieux, mais qui, dès lors qu'il fallait le formuler explicitement, devenait soudain incompréhensible, ou honteux, comme, peut-être, certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler s'inscrire dans une réalité plausible quand ils s'étaient produits mais devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

Cela ne dura qu'un instant, et Marie se déroba avec grâce, elle se défit de mon étreinte et me regarda avec douceur dans la pénombre. Des larmes avaient coulé en silence de ses yeux pendant que je l'étreignais, et elle ne les avait pas retenues, elle ne les avait pas essuyées, des larmes silencieuses, invisibles, des larmes qui n'avaient peut-être même jamais existé pour elle, tant elles avaient glissé le long de ses joues avec le naturel inconscient d'un battements de coeur ou d'une respiration inconsciente. Marie, en face de moi, émouvante, les yeux humides dans la pénombre, Marie, écartelée entre des pulsions contradictoires qui devaient batailler en elle, d'élan passionnel et de retenue mêlés, Marie qui avait eu à la fois, et autant, besoin de s'abandonner à mon étreinte que de la repousser, Marie qui avait eu besoin de se serrer de toutes ses forces contre mon corps pour y puiser le réconfort et qui n'avait pas cherché à résister au désir physique qu'elle avait senti monté en elle quand je l'avais prise dans mes bras, elle avait même eu la trempe de me le signifier ouvertement, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée pour que je la caresse et que je la touche entre les jambes — l'éclat inoubliable de ce regard où, une seconde, dans la pénombre, j'ai vu briller dans ses yeux la liberté et la lubricité —, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt de mon étreinte, qu'elle la dénouait avec pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni le lieu ni le moment de s'embraser et de s'étreindre. Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).

Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le

meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, j'apercevais son visage quand nous passions devant les lucarnes qui donnaient sur le puits de lumière de la cour intérieure de l'immeuble. Nous faisons des pauses régulières entre les étages, nous arrêtant un instant dans le noir pour reprendre notre souffle. Au rez-de-chaussée, laissant sur notre droite les multiples empreintes de pas mouillées des secouristes qui traçaient un chemin humide jusqu'à la porte cochère, nous bifurquâmes et prîmes la direction de la cour intérieure, qu'on apercevait au fond du couloir, une petite cour d'immeuble grisâtre sous la pluie dans la nuit, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes (ses larmes qui avaient à peine séché et se recouvraient maintenant de pluie), me regarda de bas en haut pour se faire pardonner, désarmante en face de moi dans son large tee-shirt qui lui tombait aux cuisses. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avons laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avons casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une faible et déprimante lumière grisâtre entrait dans la chambre et recouvrait les piles de mes vêtements abandonnés sur le sol. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre dans les clartés lugubres du point du jour, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je fus pris au dépourvu, et ne sus que répondre. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans la pénombre, elle était belle, j'étais ému. Maintenant ? demandai-je à voix basse, et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé. Déjà, elle s'était endormie, j'entendais son souffle régulier (dégage, dit-elle d'une voix tout endormie).

Lorsque je regagnai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, je trouvai l'appartement vide, Marie n'était plus là. Le lit était vide, les draps défaits et en désordre dans la lumière grisâtre qui entrait par la fenêtre ouverte, le drap du dessus torsadé, chiffonné, et en boule, qui était tombé par terre. Je m'approchai pour le ramasser et j'aperçus alors au creux du lit, sur le drap restant qui recouvrait le matelas, deux ou trois gouttes de sang séché. Ce n'était pas des taches rondes, rouges et régulières, mais plutôt deux traînées parallèles, une grande et une petite (la petite comme un écho jumeau et amoindri de la plus grande), qui, du fait d'un contact ou d'un frottement, s'était étirées sur le drap sur une longueur de deux ou trois centimètres, la marque déjà presque effacée, les contours passés et diffusés, des traînées qui s'étaient comme fossilisées dans le coton blanc du drap en laissant deux empreintes pâles et brunâtres en forme de petits céphalopodes allongés ou de squelettes de crustacés.

Marie, l'autre Marie, m'avait dit cette nuit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, mais elle avait gardé sa culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris

sans qu'elle me dise rien, nous nous étions embrassés sur le lit quand nous étions rentrés, nous avions trop chauds, nous transpirions dans le lit trop étroit, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée dans la lourde obscurité de la nuit qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la pièce, malaxant avec douceur le tissu de la petite culotte en soie bleu pâle qui se distendait et se déformait sous mes caresses, la pluie tombait avec violence par la fenêtre ouverte, et nous nous étreignions à demi nus dans le lit trop étroit, les yeux fermés derrière lesquels j'entendais gronder l'orage comme à l'île d'Elbe, je ne savais plus où j'étais, je ne savais plus avec qui j'étais, ébauchant avec l'une des gestes que je terminerais avec l'autre, tant le répertoire des gestes de l'amour est finalement limité — caresses, humidité, obscurité, douceur — et ce n'est que plus tard que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard, et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques gouttes de sang qui s'étaient déposées sur mon doigt à ce moment-là, je me rendis compte que ce sang avait accompli une boucle insensée qui partait de Marie et me ramenait à Marie. Ce sang qui, très vite, n'avait plus dû avoir ni couleur ni consistance ni viscosité quelconque, ni même aucune réalité matérielle, tant les divers contacts avaient dû se multiplier avec les tissus et avec ma peau, avec l'air ambiant, avec les draps et avec mes vêtements, chaque contact ayant dû les atténuer un peu plus, les amoindrir et les estomper, et la pluie finir de les diluer complètement, ces quelques particules de sang — qui, si elles n'existaient plus matériellement, gardaient une existence symbolique indélébile — je me rendais compte que je pouvais en refaire mentalement le parcours depuis le corps de Marie où elles avaient pris leur source, et les suivre à la trace tout au long des endroits où je m'étais rendu cette nuit, car j'avais dû les transporter avec moi partout où je m'étais déplacé cette nuit, dans la chambre du deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas quand je m'étais levé pour rejoindre Marie, dans les escaliers de l'immeuble, et bientôt dans la rue, dans Paris, dans la rue Vivienne, dans la rue Croix des Petit Champs, dans l'orage, dans le vent et dans la pluie, comme si l'eau, l'air, et le feu, trois des quatre éléments du cosmos, avaient accompagné la course folle de ces particules de sang invisibles que je les transportais avec moi sur mon doigt en courant dans la nuit pour rejoindre Marie.

Je regardais ces quelques gouttes de sang séché sur mon lit, je savais très bien ce que c'était, mais, dans une sorte de vertige et de confusion mentale, j'associai alors ce sang à Jean-Christophe de Quelquechose, comme si ce sang était son sang, comme s'il y avait, dans mon lit, quelques gouttes du sang de Jean-Christophe de Quelquechose, un sang que Jean-Christophe de Quelquechose avait perdu cette nuit quand il avait eu sa crise cardiaque, un sang qui lui appartenait, un sang masculin — un sang de drame, de violence et de mort — et non pas le sang féminin que c'était, non pas un sang de douceur, de féminité et de vie, mais un sang de désastre, le sang de la mort annoncée de Jean-Christophe de Quelquechose, et, dans un brusque accès de frayeur irrationnelle — ou de lucidité —, je compris alors que si Jean-Christophe de Quelquechose venait à mourir cette nuit, j'allais devoir m'expliquer sur la présence de ce sang sur mes draps, j'allais devoir dire comment il se faisait qu'il y avait du sang humain dans mon lit, ce sang de confusion et de culpabilité, ce sang vertigineux à la fois mort et vivant — ce sang invouable — qui m'avait fait relier Marie à Marie la nuit de la mort de Jean-Christophe de Quelquechose.

Marie me téléphona pour m'apprendre sa mort en fin de matinée. Jean-Baptiste est mort, me dit-elle (et je ne sus que répondre, ayant toujours pensé qu'il s'appelait Jean-Christophe)

Jean-Christophe de Quelquechose était mort. En fait — je le sus quelques jours plus tard en tombant sur l'avis de décès que sa famille avait fait paraître dans *Le Monde* — son nom exact était Jean-Baptiste de Ganay. La nécrologie était brève et sobre. Quelques lignes en petits caractères, pas de détail sur les circonstances de la mort. Le nom des proches. Sa femme, Delphine. Son fils, Olivier. Sa mère, Gisèle. Rien de plus, l'avis tenait lieu de faire part. Il était né en 1960, et cette date me parut soudain très éloignée, enfoncée dans le passé (avec ce 1 et ce 9 étrangement désuets qui rappelaient ces Turbigio ou ces Alma brumeux et irréels qui commençaient jadis les numéros de téléphone parisiens). Je relus les deux millésimes qui bornaient maintenant définitivement la vie achevée de Jean-Christophe de Quelquechose, sa date de naissance et la date de sa mort, et je me rendis compte que c'était là des dates à la fois encore de notre temps, car c'était bien un homme d'aujourd'hui qui était mort, un contemporain dans la force de l'âge, et pourtant déjà démodées, comme périmées de leur vivant, des dates qui avaient mal vieilli, qui n'auraient bientôt plus cours, que le temps ne tarderait pas à recouvrir et qui portaient déjà en elles, comme un poison corrosif dissimulé en leur sein, le germe de leur propre estompement et de leur effacement définitif dans le cours plus vaste du temps.

J'ai longtemps pensé que je n'avais jamais vu Jean-Christophe de Quelquechose en dehors de la nuit de sa mort, quand il était apparu devant moi pendant quelques secondes rue de La Vrillière, non pas des secondes dilatées, ralenties, interminables, mais arrêtées, à jamais figées dans ma mémoire, une image immédiatement complète, cohérente et détaillée, d'un homme que je ne connaissais pas allongé sur une civière, le visage d'un blanc effrayant disparaissait sous un masque à oxygène, surgissant devant moi au sortir de la porte cochère de l'immeuble de la rue de La Vrillière comme une hallucination, une figure de rêve, ou de cauchemar, un spectre spontanément apparu du néant, qu'il paraissait n'avoir quitté qu'un instant, et qui était déjà en route pour y retourner à jamais, l'image s'étant soudain matérialisée devant moi à partir de rien, rien ne l'ayant précédée et rien ne la suivant, comme créée *ex nihilo* de la substance même de la pluie battante qui tombait dans mes yeux dans la nuit et noyait mes pupilles — l'apparition soudaine sous mes yeux, dans l'inquiétude noire et pluvieuse qui m'étreignait le cœur cette nuit-là en raison de l'anxiété que j'éprouvais pour Marie, de cet homme inerte allongé sur un brancard, le poignet cadavérique auquel était fixé une perfusion, qui n'avait déjà presque plus rien d'humain et qui semblait tout entier réduit à ses chaussettes, devenues son blason et ses couleurs, noires, fines, fragiles, en fil d'Ecosse, dont je peux encore aujourd'hui estimer mentalement la texture et l'éclat, la pâleur de leur noir ! Je croyais sur le moment que c'était la première fois que je voyais cet homme, et, même si j'avais pu me rappeler l'avoir déjà vu quelques mois plus tôt à Tokyo, j'aurais de toute façon eu du mal à le reconnaître sous le masque à oxygène qui lui cachait le visage et lui mangeait les traits. Mais je l'avais déjà vu à Tokyo, je l'avais

même vu deux fois à Tokyo, la première, de nuit (dans des circonstances douloureuses dont je n'ai pas envie de parler), et la deuxième fois, deux jours plus tard, également à Tokyo (mais les deux événements ne sont aucunement liés). C'est ce jour-là sans doute que j'ai vu Jean-Christophe de Quelquechose pour la première fois, je l'ai aperçu à l'improviste aux côtés de Marie, non pas au bras de Marie, mais c'était tout comme, ils étaient ensemble, cela m'a sauté aux yeux, un homme plus âgé qu'elle, quarante ans passés, pas loin de cinquante ans, avec beaucoup d'allure, de la classe, élégant, vêtu d'un grand manteau de cachemire, une écharpe sombre, les cheveux clairsemés coiffés en arrière, la carrure large, l'épaule solide, rassurante, sécurisante, sur laquelle on pouvait sans doute comprendre que Marie ait eu besoin de s'appuyer en ces heures de fragilité et de rupture. C'est la seule image qu'il me reste de lui, je revois encore très bien aujourd'hui cette haute silhouette imposante en manteau gris noir aux côtés de Marie. Mais son visage est absent — et le restera à jamais, car je n'ai jamais vu de photo de Jean-Christophe de Quelquechose .

Dans les jours qui suivirent sa mort, je cherchai son nom sur Internet et je fus surpris de trouver de nombreuses occurrences qui le concernaient, lui personnellement, ses ascendants et sa famille. Je pus recouper ces notes avec les quelques informations que Marie m'avait communiquées à son sujet, de rares confessions sur leurs relations, les confidences qu'elle m'avait faites dans les semaines qui avaient suivi l'enterrement, où j'avais recommencé à voir Marie régulièrement. La nuit même de sa mort, Marie m'avait fait part des circonstances dans lesquelles elle avait fait la connaissance de Jean-Christophe de Quelquechose à Tokyo lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, et, un après-midi ensoleillé que nous nous promenions ensemble à Paris sur les quais de la Seine quelques jours après les obsèques, elle m'avait raconté leur retour mouvementé du Japon — car, si nous étions partis ensemble avec Marie, c'est avec lui qu'elle était rentrée du Japon (et moi j'étais rentré seul à Paris une semaine plus tard). Pour plusieurs raisons, que l'on peut aisément comprendre, Marie n'avait pas souhaité me parler de Jean-Christophe de Quelquechose dans les jours qui ont suivi sa mort, elle était encore choquée, elle restait réticente à aborder les questions qui le concernaient, mais quelques confidences involontaires lui avaient échappé lors d'un dîner que nous fîmes quelques jours avant son départ pour l'île d'Elbe au début de l'été, des confessions plus intimes qu'elle regretta par la suite de m'avoir faites, des indiscretions sur leurs relations privées, dont je m'étais immédiatement emparées pour les poursuivre en imagination, en grossissant parfois le trait, par jalousie, au risque de m'égarer sur les sentiments réels de Marie. Marie m'avait également fait des aveux sur l'affaire qui avait assombri les derniers mois de la vie de Jean-Christophe de Quelquechose. J'avais complété les détails qui manquaient à son récit et j'avais rempli les zones d'ombres sur les parties les plus troubles des activités de Jean-Christophe de Quelquechose, sans négliger les médisances et les rumeurs, n'hésitant pas à porter crédit à des informations de seconde main, souvent invérifiables, relayées de façon insidieuse et malveillante par une revue qui s'acharnait sur lui, sans preuve ni vérification complémentaire — car, jusqu'à ce jour, rien ne prouvait que Jean-Christophe de Quelquechose n'ait jamais enfreint la légalité sciemment.

Parmi les nombreuses informations que j'avais recueillies lors de mes recherches sur Internet, la moindre n'était pas que je me suis aperçu que Jean-Christophe de Quelquechose était un cousin éloigné du président de la République, ou plus exactement que son père était un cousin par alliance de Pal Sarkozy de Nagy Bosca, le père de Nicolas Sarkozy, qui, après un premier mariage avec Andrée Mallah, la mère de Nicolas Sarkozy, avait épousé en secondes noces Christine de Ganay, une cousine germaine de son père. Je ne sais même pas si Marie en savait quelque chose. En tout cas, elle ne m'en avait rien dit et les journaux n'en avaient pas fait état, je ne sais pas non plus si Jean-Christophe de Quelquechose s'en était jamais ouvert à Marie (et si, d'une façon ou d'une autre, il s'en vantait, ou s'en cachait, ou s'en foutait).

Parfois, à partir d'un simple détail que Marie m'avait confié au sujet de Jean-

Christophe de Quelquechose, qui lui avait échappé ou que j'avais surpris, je me laissais aller à échafauder des développements complets, déformant à l'occasion les faits, les transformant ou les exagérant, voire les dramatisant. Je pouvais me tromper sur les intentions de Jean-Christophe de Quelquechose, je pouvais douter de sa sincérité quand il affirmait avoir été abusé par un membre de son entourage. J'étais sans doute capable de prêter foi aux conjectures et d'amplifier les soupçons qui le concernaient. Je ne sais pas jusqu'à quel point il était impliqué personnellement dans l'affaire qui lui était reprochée, et j'ignore si les rumeurs de chantage dont il aurait été victime étaient fondées (mais Marie m'avait quand même fait un soir ce surprenant aveu, qu'elle avait eu le sentiment qu'il lui était arrivé de porter une arme dans les derniers jours de sa vie). Je me trompais peut-être parfois sur Jean-Christophe de Quelquechose, mais jamais je ne me trompais sur Marie, sur les attitudes et le comportement de Marie, je savais comment Marie se comportait en toutes circonstances, comment Marie réagissait, je connaissais Marie d'instinct, j'avais d'elle une connaissance infuse, un savoir inné, l'intelligence absolue : je savais la vérité sur Marie.

Ce qui s'est réellement passé entre Marie et Jean-Christophe de Quelquechose pendant les quelque cinq mois où ils se sont connus dans leur vie — dans cette relation qui se résume en fait, si on fait le décompte méticuleux de toutes les fois où ils se sont vus, à quelques nuits passées ensemble, quatre ou cinq nuits, pas davantage, espacées entre la fin janvier et la fin juin, auxquelles s'ajoutent peut-être un week-end à Rome, un ou deux déjeuners et quelques expositions visitées ensemble —, personne ne pouvait le savoir, et je n'ai jamais prétendu en savoir quelque chose. Je pouvais seulement imaginer les gestes de Marie quand elle se trouvait avec lui, je connaissais les gestes de Marie, la position de ses mains, ce qu'elle faisait de ses cheveux, je savais ses attitudes mieux qu'elle-même ne pourrait jamais en avoir conscience. Je pouvais aussi imaginer son état d'esprit et ses pensées, à partir d'éléments avérés ou déduits, sus ou imaginés, qu'il me suffisait de combiner avec les événements graves et douloureux qu'avait vécus Jean-Christophe de Quelquechose à la fin de sa vie, apportant ainsi au moins quelques éléments de vérité incontestable à la mosaïque incomplète et lézardée, pleine de trous, d'incohérences et de contradictions, qu'étaient pour moi les derniers mois de la vie de Jean-Christophe de Quelquechose.

En vérité, je m'étais mépris dès le début sur Jean-Christophe de Quelquechose. D'abord, je n'ai cessé de l'appeler Jean-Christophe alors qu'il s'appelle (ou *s'appelait*, il faudrait sans doute dire *s'appelait* maintenant qu'il est mort) Jean-Baptiste. Je me soupçonne même de m'être trompé volontairement à ce sujet pour ne pas me priver du plaisir sournois de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, que Jean-Christophe, mais ce n'était tout simplement pas son prénom, et cette simple petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, je me connais). Par ailleurs, j'avais toujours pensé que Jean-Christophe de Quelquechose était un homme d'affaires (ce que, en vérité, il n'était pas exactement), et qu'il travaillait dans le milieu de l'art, que c'était un marchand, un courtier d'art international ou un collectionneur, et que c'était par ce biais qu'il avait fait la connaissance de Marie à Tokyo. Or, s'il est vrai qu'il lui arrivait à l'occasion d'acheter des oeuvres d'art (mais plutôt des tableaux anciens, des meubles de style ou des bijoux chez des antiquaires), ce n'était en rien son activité principale. Jean-Christophe de Quelquechose, comme son grand-père, mais surtout son arrière-grand-père, Jean de Ganay, était une personnalité éminente des courses françaises, éleveur, propriétaire de chevaux et membre de la Société d'Encouragement. C'était à ce titre, comme propriétaire, qu'il s'était rendu au Japon fin janvier avec un cheval qui participait au *Tokyo Shimbun Hai*, et ce n'est que par hasard que, se trouvant à Tokyo à ce moment-là, il avait assisté au vernissage de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, où il avait fait la connaissance de Marie et, je le crains, sa conquête, et on peut se demander dans quel ordre, tant cela dut être foudroyant.

Les couleurs de l'écurie de Ganay — casaque jaune, toque verte — avaient été choisies au début du XXème siècle par l'arrière-grand-père de Jean-Christophe de

Quelquechose, qui présida la Société d'Encouragement de 1933 à sa mort. Cette prestigieuse Société, fondée en vue de l'amélioration de l'élevage des races de chevaux en France, avait été créée un siècle plus tôt par Lord Henry Seymour, surnommé Milord l'Arsouille (on ne sait trop d'où lui venait ce plaisant sobriquet, qui évoque la pègre, le faubourg et la canaille, de son passé, de ses pratiques ou de ses mœurs ?), et c'est à elle, la Société d'Encouragement, que l'on doit la modernisation de l'hippodrome de Longchamp, la création des commissaires de course et la mise au point, par prélèvement de salive, des premières techniques, encore rudimentaires, de lutte contre le dopage. Il est d'ailleurs piquant de constater que c'est précisément à un des aïeux de Jean-Christophe de Quelquechose que l'on doit l'instauration des premiers contrôles antidopage dans les courses de chevaux, quand on sait combien les six derniers mois de sa vie ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la *Tokyo Shimbun Hai*.

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'échec du cheval à Tokyo, que les circonstances de cet échec, qui ont dû affecter Jean-Christophe de Quelquechose et miner les derniers mois de sa vie. Les insinuations n'avaient pas tardé dès le retour du cheval en France, et le scandale avait été d'autant plus difficile à affronter qu'il n'avait jamais vraiment éclaté. Officiellement, il n'y avait pas d'affaire Zahir, aucune accusation précise n'avait été portée contre le cheval, mais des rumeurs avaient circulé, qui faisaient état d'analyses suspectes et de substances illicites détectées dans ses urines (on n'avait pas parlé ouvertement d'anabolisants, mais de produits-écran susceptibles de les masquer), et des liens avaient été établis entre l'entraîneur du cheval et un sulfureux vétérinaire espagnol qui gravitait dans le milieu du cyclisme et de l'haltérophilie (où ses compétences vétérinaires devaient naturellement faire merveille). La raison officielle avancée pour expliquer l'échec de Zahir dans la *Tokyo Shimbun Hai*, et la longue série inexplicable de complications et de malaises qui s'en étaient suivis, est qu'il avait été victime d'un abcès dentaire, qui se serait infecté le jour de la course en raison du frottement du mors et avait nécessité une injection d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires non stéroïdiens pour lutter contre la fièvre, mais personne ne pouvait croire, de bonne foi, que la tournée en Asie d'un cheval suivi au quotidien par une équipe de vétérinaires spécialisés ait pu s'interrompre du jour au lendemain pour un simple abcès dentaire. Tous les engagements de Zahir avaient été brusquement résiliés sans explication, sa participation à la *Singapour Cup* et à la *Audemars Piguet Queen Elizabeth II* à Hong Kong purement et simplement annulée, Jean-Christophe de Quelquechose avait limogé sur le champ son entraîneur et s'était séparé dans la douleur de toutes les personnes qui avaient accompagné le cheval à Tokyo, tandis que le pur-sang, dès son retour en France, avait été soustrait aux regards et envoyé se mettre au vert dans le haras du Rabey à Quettehou, dans la Manche, propriété de la famille de Ganay, où on ne l'avait plus revu du reste de l'année.

La décision d'exfiltrer discrètement le cheval du Japon avait été prise d'urgence le lundi matin qui a suivi la course, Jean-Christophe de Quelquechose avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane. Au terme de cette conversation, il avait pris la décision de rentrer le jour même pour accompagner personnellement le cheval en Europe. Il avait alors téléphoné à Marie pour lui proposer de rentrer avec lui à Paris, et, à sa grande surprise, Marie avait accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise. Mais, après le coup de téléphone, Marie s'était sentie submergée par une vague de nostalgie et de tristesse en se rendant compte qu'elle allait rentrer à Paris sans moi alors que nous étions arrivés ensemble au Japon moins de dix jours plus tôt. Elle venait de raccrocher et s'était approchée de la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel qui donnait sur le quartier administratif de Shinjuku, et, immobile devant la baie vitrée, pensive, le visage grave, elle regardait la ville qui disparaissait entièrement sous une brume pluvieuse, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose

s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies. La fenêtre était mouillée, barbouillée de gouttes de pluie, qui glissaient lentement sur la vitre en lignes pointillées interrompues, qui s'étaient arrêtées sans raison sur le verre, leur élan brisé net. Marie regardait par la fenêtre et, à l'heure de quitter Tokyo, elle pensait à moi — moi avec qui elle avait rompu ici même, dans cette chambre de ce grand hôtel de Tokyo que nous avons partagée le soir de notre arrivée, cette chambre où nous avons fait l'amour, ce lit où nous nous étions étreints, ce lit défait derrière elle où nous nous étions déchirés et aimés.

Marie aurait voulu ne plus penser à moi, ni maintenant ni jamais, mais elle savait très bien que ce n'était pas possible, je risquais à tout moment de réapparaître dans sa vie — si ce n'est ma personne : de ma présence au moins, elle avait réussi à s'affranchir, ma présence silencieuse et tenace à ses côtés, le poids mort que j'étais devenu pour elle, le morne reproche permanent du regard que je portais sur ses activités, mais mon esprit, mon esprit lui-même, des émanations de mon esprit qui risquaient de surgir à tout moment à l'improviste dans ses pensées, comme malgré elle, de façon subliminale, une soudaine expression immatérielle de ma personnalité, de mes goûts, un détail, ma façon de voir le monde, tel souvenir intime auquel j'étais indissolublement associé, car elle se rendait compte que, même absent, je continuais de vivre dans son esprit et de hanter ses pensées — et où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée. Étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour ? Et pourquoi ne lui donnais-je pas de nouvelles ? Pourquoi ne lui avais-je plus donné aucune nouvelle depuis mon retour de Kyoto ? Elle ne le savait pas. Elle ne voulait pas le savoir, compris ? Elle ne voulait plus entendre parler de moi, jamais — et maintenant, basta avec moi.

Lorsque, en milieu d'après-midi, Jean-Christophe de Quelquechose vint chercher Marie à l'hôtel, elle n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en cuir, en toile ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique chair renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplettes diverses, de lanternes de papier, d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de la chambre d'hôtel parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool. Jean-Christophe de Quelquechose dut l'appeler deux fois dans la chambre depuis la réception, la pressant, avec tact, de bien vouloir se hâter, insistant sur le fait qu'ils étaient pressés, que le cheval et les voitures attendaient. Marie fut alors animée d'un bref élan de hâte spontanée, se dépêchant et multipliant les gestes brouillons de rangement dans un éphémère accès de panique et de bonne volonté (Marie compensait ses retards de plus d'une heure par une brusque accélération finale dans les derniers mètres qui la faisait toujours arriver en courant dans une hâte ostensible et une précipitation de façade), puis, le naturel revenant au petit trot, elle reprenait le cours indolent de ses préparatifs et acheva de remplir rêveusement ses valises sur le grand lit défait, réunissant nonchalamment les sacs près de la porte d'entrée, sans toutefois rien fermer (Marie ne fermait jamais rien, ni les fenêtres, ni les tiroirs, c'était tuant, même les livres, elle les retournait, ouverts, à côté d'elle sur la table de nuit quand elle interrompait sa lecture). Elle appela la réception pour qu'on vînt chercher ses affaires et s'attarda encore un instant devant la grande baie vitrée à regarder Tokyo sous la pluie avec mélancolie avant de quitter définitivement la chambre.

Jean-Christophe de Quelquechose était en train de régler d'ultimes questions relatives au transport du cheval quand Marie arriva dans le hall de l'hôtel. Il était assis dans un canapé de la réception en compagnie de quatre hommes équipés d'ordinateurs portables et d'agendas électroniques, quatre Japonais qui lui avaient été envoyés pour remplacer l'équipe de l'entraîneur limogé afin de superviser l'acheminement du cheval vers l'aéroport et veiller au bon déroulement du passage de la douane. Les quatre Japonais étaient identiquement vêtus de blazers bleus à écusson de club ou de cercle privé, et tenaient conciliabules autour de Jean-Christophe de Quelquechose en se transmettaient des formulaires et des certificats qu'ils étudiaient en chuchotant. Le van du pur-sang attendait devant les portes de l'hôtel, on apercevait sa longue silhouette immobile à travers les baies vitrées de la réception, un van en aluminium de près de six mètres de long, qui avait des allures de loge de rock star, avec deux petites lucarnes grillagées et secrètes fermées sur les côtés, la carrosserie rutilante et striée, sur laquelle se réfléchissait avec éclat les lumières dorées de l'entrée de l'hôtel. La porte arrière du van avait été ouverte et le pont abaissé pour renouveler l'air ambiant et laisser le pur-sang respirer, et trois hommes en blouson, hommes de main ou acolytes, montaient la garde à l'entrée du fourgon, en compagnie du chauffeur du van, un vieux Japonais en combinaison de travail grise entrouverte sur une chemise blanche et une cravate rouge, qui fumait une cigarette en surveillant les abords de l'hôtel. Comme l'arrêt semblait se prolonger plus longtemps que prévu, on en avait profité pour abreuver le cheval, un des élégants Japonais en blazer bleu à écusson de club privé s'était rendu discrètement aux toilettes avec un seau métallique, neuf, brillant, griffé d'un blason et d'initiales, on eût dit aux couleurs du van, comme si c'était un de ses accessoires, un élément de sa panoplie, et on l'avait vu retraverser le hall avec son seau pour regagner le van, la démarche raide, cérémonieuse, les mains recouvertes de gants transparents antiseptiques de chirurgien (sans que l'on sût exactement s'il avait été remplir un seau d'eau dans les toilettes de l'hôtel, ou s'il avait été vidé à la poubelle un vieux seau rempli de crottin et de foin compissé afin de rafraîchir la litière du van).

Dès que Jean-Christophe de Quelquechose aperçut Marie dans le hall — elle avançait lentement droit devant elle, le visage absent et les yeux pâles dans la lumière des lustres, des employés de l'hôtel en livrée noire dans son sillage, qui la suivaient avec les deux chariots dorés qui contenait la montagne hétéroclite et disparate de ses bagages —, il interrompit sa petite réunion improvisée et se leva avec empressement pour aller à sa rencontre, la débarrassant avec sollicitude du petit sac en plastique qui contenait les sashimis de fugu qu'elle portait à la main. Il faut y aller tout de suite, nous sommes très pressés, lui dit-il, et Marie ne dit rien, ne répondit rien, elle se laissa entraîner vers la sortie — Marie, les yeux dans le vague, en jupe et bottes noires, son grand manteau en cuir sur un bras, la ceinture déroulée qui traînait n'importe comment par terre. Une limousine de location les attendait devant l'hôtel, et plusieurs employés se pressèrent autour des chariots pour disposer la multitude disparate et colorée des sacs de Marie dans le coffre et sur le siège avant de la voiture, tandis que les quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé rassemblaient leurs affaires et allaient prendre place dans un étroit minibus garé non loin de là sur le parking de l'hôtel, les portières siglées d'initiales dorées. Il y avait tellement de bagages sur les chariots de Marie que les employés durent aller déposer quelques sacs surnuméraires dans le minibus. Les quatre Japonais, serrés sur leurs sièges exigus, regardaient les bagagistes entreposer les sacs de Marie autour d'eux dans le minibus, on apercevait leurs visages impassibles qui émergeaient d'un désordre toujours croissant de cartons enrubannés et de sachets fleuris derrière les vitres profilées de l'étroit véhicule. Ce devait être des membres d'un club hippique, des avocats ou des juristes, l'un d'eux avait les cheveux teints en roux et une élégante pochette mauve qui dépassait de sa poche poitrine, signe d'un statut peut-être plus artiste, plus bohème (un vétérinaire, peut-être, se plut à imaginer Marie).

Le convoi s'était mis en route et descendait au ralenti la voie d'accès privée de l'hôtel,

l'étroit minibus des quatre Japonais menant la marche, suivi de la limousine noire où avaient pris place Marie et Jean-Christophe de Quelquechose, qui précédait l'imposant van en aluminium étincelant, opaque, mystérieux qui peinait à prendre les virages et virait au plus large avec d'innombrables précautions. Ils roulèrent sans encombre sur quelques centaines de mètres, le temps de quitter le quartier administratif de Shinjuku, puis, bifurquant dans des ruelles étroites, ils débouchèrent dans une grande avenue, mais, plutôt que de pouvoir prendre enfin leur élan et s'élancer à vive allure vers les voies d'accès qui menaient aux autoroutes de l'aéroport, ils se trouvèrent bloqués dans la circulation, le convoi arrêté dans une grisaille pluvieuse de fin d'après-midi. Ils n'avançaient plus que de quelques mètres, coincés dans les embouteillages. Jean-Christophe de Quelquechose n'avait pas enlevé son manteau, il n'avait même pas retiré son écharpe, une écharpe en laine noire, apparemment douce et légère, avec d'infimes reflets garance qui semblaient se moirer au cœur de la matière dans le mélange de laine moelleuse et de soie noire satinée qui lui donnait son tomber infroissable. Calé au fond de son siège, séparé de Marie par un large accoudoir qui contenait un compartiment réfrigéré dans lequel il avait casé le sachet qui contenait les sashimis de fugu, il ne cessait de téléphoner, s'adressant en anglais à divers interlocuteurs, la cuisse agitée d'un mouvement imperceptible permanent, battant frénétiquement la mesure sur la moquette du bout de sa chaussure, puis, raccrochant — sans toutefois ranger le téléphone, déjà prêt à composer un nouveau numéro —, il adressa un sourire crispé à Marie et lui passa tendrement la main sur son bras dénudé, sans conviction, un peu mécaniquement, la jambe toujours agitée d'une onde de nervosité qu'il ne parvenait pas à contenir. Jean-Christophe de Quelquechose était tendu dans la voiture. Il savait que le bureau des douanes de la zone de fret de Narita fermait à dix-neuf heures et qu'il n'y aurait aucune possibilité de faire varier cet horaire — c'était un horaire inflexible, un horaire Japonais —, il ne fallait pas espérer obtenir un délai supplémentaire, compter sur une dérogation spéciale. En d'autres termes, soit le cheval arrivait avant dix-neuf heures à l'aéroport, et ils pourraient prendre l'avion, soit ils arrivaient en retard et le cheval resterait bloqué aux douanes dans la zone de fret de Narita.

La limousine était immobilisée sur un des ponts suspendus de la baie de Tokyo — plus d'une demi heure déjà qu'ils avaient quitté l'hôtel —, et Marie regardait en silence la ville qu'elle était en train de quitter qui s'étendait au loin derrière les hauts grillages de protection du pont. Marie était arrivée au Japon moins de dix jours plus tôt, et elle était passée au même endroit, sur le même pont suspendu qui dominait la baie de Tokyo, mais en sens inverse, prenant alors la direction de la ville alors qu'elle se dirigeait maintenant vers l'aéroport. Marie se tourna sur son siège et jeta un coup d'oeil derrière elle, mais les signes du passé avaient disparu maintenant, et, dans la lunette arrière embuée de pluie de la limousine, elle apercevait la silhouette monumentale d'un van en aluminium, ses puissants phares allumés sous la pluie dans le jour finissant — le van presque à l'arrêt, majestueux, chancelant sur la chaussée mouillée dans des crissements de pneus et des grincements d'essieux. Elle regardait le van derrière elle à travers la lunette arrière mouillée irisée de lumières de phares dilatées et aveuglantes — ce long véhicule métallique échoué là sur ce pont autoroutier suspendu qui dominait la baie de Tokyo, immobile dans les embouteillages sous la pluie battante, avec ses deux petites lucarnes grillagées et secrètes sur les côtés, derrière lesquelles se devinait la présence vivante, frémissante et chaude, d'un pur-sang invisible.

Jean-Christophe de Quelquechose savait que les papiers du cheval étaient en règle, les certificats de vaccinations à jour, les autorisations de sortie validées, mais il redoutait une dernière complication au passage de la douane, un document imprévu exigé au dernier moment, et, tout en s'ouvrant de ses craintes à Marie (il parlait de tests sérologiques, le test de Coggins, et Marie hochait la tête sans écouter), il composait des numéros sur le cadran de son téléphone. En réalité — et Marie s'en rendit compte à ce moment-là — les personnes avec qui il échangeait ainsi des coups de téléphone en permanence depuis le départ de l'hôtel n'étaient autres que les quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé qui se trouvaient dans l'étroit minibus qui les

précédait sur l'autoroute. Cela faisait plus d'une heure qu'il conversait ainsi avec eux (non pas avec l'un d'entre eux en particulier, qui eût été leur porte-parole, mais avec les quatre, en alternance, selon la question abordée et les spécialités de chacun, leurs téléphones devant sonner ou vibrer sans cesse dans l'étroit minibus parmi le désordre de sacs fleuris et de cartons à chapeaux de Marie qui encombraient les sièges, et, décrochant à tour de rôle, ils devaient s'évertuer à le rassurer en ne disant jamais non, en acquiesçant toujours, abondant systématiquement dans son sens, par des "yes" ambigus ou oxymores qui ne faisaient que l'alarmer davantage), lui dans la limousine et eux dans le minibus, à quelques mètres de distance, les deux véhicules bloqués l'un derrière l'autre dans les embouteillages, tantôt avançant de quelques mètres dans la nuit, puis freinant sous la pluie, les feux arrières du minibus se saturant alors d'une vague rouge qui pénétrait dans la limousine et allait recouvrir le visage immobile de Marie, son visage triste, pensif, fermé, vaguement réprobateur.

La circulation était devenu fluide, la pluie avait redoublé de violence et s'accompagnait de violentes rafales de vent tourbillonnantes qui balayaient les vitres et agitait de violents soubresauts les parois métalliques du van lancé à pleine vitesse sur l'autoroute. L'aéroport de Narita était en vue, les premiers signes avant-coureurs annonçaient son approche imminente, le Hilton de Narita illuminé sur la gauche, un grand panneau publicitaire lumineux de la compagnie aérienne japonaise ANA qui ruisselait de pluie sur le bord de la route. Le site de l'aéroport était entouré d'une double enceinte métallique grillagée, derrière laquelle s'étendait une vaste zone sombre et mystérieuse parsemée de pistes d'atterrissages et de balises lumineuses, de hangars et de dépôts de kérosène qui se profilaient au loin dans la nuit. Le convoi ralentit à l'approche du contrôle de police et alla prendre position dans une des files de voitures qui attendaient pour passer le barrage. Plusieurs policiers veillaient autour du grand portique comparable à une installation de péage autoroutier, filtraient la circulation, contrôlaient le passage des voitures, certains recouverts d'un imperméable transparent intégral réglaient la circulation avec des matraques fluorescentes. Un policier monta rapidement dans le minibus des Japonais pour inspecter les passeports qu'ils avaient préparés à son attention, il ne s'attarda pas, passant dans la rangée en pointant un doigt sur chaque passeport avant de redescendre du véhicule, tandis qu'un autre s'approchait de la limousine. Jean-Christophe de Quelquechose fit descendre la vitre automatique de la portière et lui tendit son passeport dans la nuit, ainsi que le passeport du cheval, car le cheval avait également un document d'identité personnel, officiel, plastifié, infalsifiable (avec photo, date de naissance, pedigree). Le policier ouvrit le passeport de Jean-Christophe de Quelquechose, regarda la photo et le lui rendit, puis il ouvrit le passeport du cheval et se pencha à l'intérieur de la voiture pour examiner un instant plus attentivement le visage de Marie (mais, même dans la pénombre d'une limousine japonaise, il était impossible de prendre Marie pour un cheval), et, Jean-Christophe de Quelquechose, se rendant compte alors du quiproquo, demanda à Marie — Marie, distraite, pas concernée, qui regardait ailleurs —, de bien vouloir présenter son passeport au policier. Mais Marie a toujours été incapable de trouver son passeport quand on le lui demandait, et, sortant brusquement de sa torpeur, comme soudain prise en défaut, le visage anticipant déjà douloureusement la vanité des recherches à venir, elle fut prise d'un brusque accès de frénésie désordonnée, ce curieux mélange de panique et de bonne volonté qui la caractérisait quand elle cherchait quelque chose, se mettant à fouiller son sac à main et à le retourner en tous sens sur ses genoux, sortant des factures, des lettres, son téléphone, faisant tomber ses lunettes de soleil et des cartes de crédit par terre, se tortillant et se soulevant sur place sur le siège de la limousine pour fouiller les poches arrières de sa jupe, de sa veste, de son manteau en cuir qu'elle avait gardé sur ses cuisses, étant sûre qu'elle l'avait avec elle, son passeport, mais ne sachant pas dans quelle poche elle l'avait mis, dans lequel de ses vingt-deux sacs se trouvait son passeport (vingt-deux exactement, sans compter le sachet de sashimi de fugu, dans lequel elle jeta également un coup d'oeil par acquit de conscience, soulevant l'accoudoir et déplaçant les barquettes de fugu au fond du sac au cas où elle l'aurait glissé là à la réception de l'hôtel). Il fallut descendre de la limousine, l'un et l'autre — Jean-Christophe de Quelquechose gardant son sang-froid, lui disant que ce n'était pas grave

d'une voix blanche, consultant sa montre d'un regard noir —, et ouvrir le coffre de la limousine, sortir les sacs et les fouiller sous la pluie, les inspecter à même la chaussée sous l'oeil à la fois glacial et indifférent du policier en uniforme que venaient rejoindre à mesure quelques-uns de ses collègues. Mais le passeport était introuvable. J'ai dû l'oublier à l'hôtel, dit Marie avec insouciance, presque avec entrain, comme si la perspective d'imaginer le pire — d'être là au contrôle de police de Narita et de ne pas avoir son passeport — non seulement apaisait sa nervosité, mais la grisait en lui faisant imaginer dès à présent le comique que la situation aurait rétrospectivement. Cette fantaisie, cette insouciance ravie, presque toujours lumineuse et enchantée, qui faisaient partie des attributs les plus sûrs du charme de Marie — avec son extravagance, sa légèreté, sa distraction, son inattention chronique — étaient évidemment d'autant plus délectables qu'on n'était pas directement concerné ou qu'on les vivait à distance. Jean-Christophe de Quelquechose, dont la galanterie commençait à marquer quelques signes de faiblesse, la saisit fermement par les deux bras et lui demanda de réfléchir où elle avait mis son passeport. Marie suggéra qu'il était peut-être dans la mallette de son ordinateur avec son billet d'avion. Elle sortit la mallette du coffre, l'ouvrit et trouva aussitôt son passeport et son billet d'avion, qu'elle présenta au policier, qui les regarda à peine (le billet d'avion ne l'intéressait pas du tout, et le passeport à peine, ce n'était qu'un simple contrôle de routine à l'entrée du site l'aéroport).

Ils étaient remontés en vitesse dans la limousine, et le convoi s'était dirigé à grande vitesse vers la zone de fret de Narita, en suivant les indications fléchées que donnaient de grands panneaux verts, Cargo Building N° 2, Cargo Building N° 3, ANA Export, Comon Import Warehouse, IACT. Le minibus, suivi de la limousine et du van en aluminium s'étaient éloignés en direction des pistes sur une route abandonnée bordée de bâtiments techniques et s'enfonçaient dans les ténèbres, la route n'était plus éclairée, on apercevait au loin des silhouettes d'avions en train d'être ravitaillés par des camions citerne. Ils s'étaient finalement engagés sur un terre-plein détrempe et parsemé de flaques, les trois véhicules se suivant au ralenti, leurs phares allumés dans la nuit, longeant une enfilade de hangars hors de proportions, garnis de portes immense, certaines ouvertes d'où s'échappaient une lumière verdâtre artificielle, d'autres fermés par des rideaux métalliques descendus jusqu'au sol. Le convoi s'arrêta devant l'entrée du Bloc F, chaque hangar était garni de lettres géantes E, F, G, tracées au pochoir sur les murs en béton, qui délimitaient les différentes zones de fret. Les bureaux des douanes fermaient dans moins de dix minutes, et ils quittèrent les véhicules en laissant les portières ouvertes derrière eux, pénétrèrent dans le hangar, les quatre Japonais en blazers bleus avaient déjà pris le large, les bras chargés de dossiers et de documents officiels. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie les suivaient à grandes enjambées dans le hangar, lui en élégant manteau de cachemire et elle en jupe et bottes noires, son manteau en cuir à la main, qu'elle finit par revêtir pour se garder du froid en continuant à avancer dans ce lieu sombre et humide ouvert aux courants d'air. C'était un vaste hangar métallique de plus de deux ou trois mille mètres carrés qui avait des allures de marché abandonné, Halles de Rungis ou marché au poissons de Tsukiji après la fermeture, quand les étals sont déjà fermés et qu'on lave le sol à grande eau au tuyau d'arrosage. La plupart des secteurs se trouvaient délaissés, la lumière éteinte, des bâches sur des entassements de caisses, des étagères vides, des monte-charge à l'arrêt, des caillebotis à l'abandon. Ici et là, quelques chariots élévateurs sillonnaient les allées désertes du long hangar au toit métallique, conduits par des employés gantés et casqués de blanc, vêtu d'une combinaison de travail gris bleu, qui allaient décharger leurs marchandises dans les rares secteurs encore ouverts, îlots d'activité bruyants et lumineux, violemment éclairés de tubes de néons blancs, où des dizaines de silhouettes de manutentionnaires transféraient les caisses vers des élévateurs, certaines high tech, conditionnées sous vide, d'autres en mauvais carton jaune et truffés d'étiquettes, simples cageots mal ficelés qui devaient contenir des produits frais. Au fond du hangar, au cœur d'une zone de comptoir d'enregistrement vides de compagnies aériennes, dont les logos s'étaient sur les murs, KLM Cargo, SAS Cargo, Lufthansa Cargo, se trouvait le bureau des douanes, petit local vitré où régnait une sinistre lumière verdâtre d'aquarium dont on aurait pas changé l'eau depuis plusieurs

semaines.

Marie et Jean-Christophe de Quelquechose apercevaient les quatre Japonais en blazers bleus derrière le comptoir en grande conversation avec les douaniers, à qui ils présentaient des certificats, sortant des documents officiels de chemises plastifiées et les leur tendant dans la lumière crépusculaire de la cabine vitrée. Il y avait une dizaine de douaniers présents dans les bureaux, mais l'un d'eux seulement — qui n'était pas intervenu tout de suite, mais avait fini par se lever pour s'occuper personnellement de leur cas cas — s'occupait plus particulièrement d'eux (les autres continuant à travailler derrière leurs ordinateurs). C'était le supérieur hiérarchique sans doute, le visage blême, le teint maladif, émacié, vêtu d'un uniforme bleu un peu passé, comme décoloré, un masuku sur la bouche, ce masque de gaze blanche qui couvre le bas du visage pour se préserver des microbes, et une casquette officielle sur la tête, avec un insigne argenté des douanes sur la visière. Il était en train de prendre connaissance d'un document que lui avaient remis les Japonais quand, relevant les yeux, il aperçut Jean-Christophe de Quelquechose dans son champ de vision. Il le regarda avec attention à travers la vitre — et brusquement, il s'interrompit, fit le tour du comptoir, sortit de la cabine et s'avança vers lui dans le hangar, le document à la main. *I am sorry*, lui dit-il à travers le masque (et il ajouta une phrase en anglais dont le sens ne passa pas à travers la fine épaisseur de gaze qui recouvrait sa bouche). Ce fut un des quatre Japonais qui traduisit aussitôt à Jean-Christophe de Quelque chose en un anglais intelligible ce qu'il venait d'essayer d'expliquer en un anglais chuintant, à savoir que le douanier lui présentait ses excuses, qu'il regrettait de devoir les faire attendre dans ce hangar et qu'il essaierait de limiter au possible les délais d'embarquement du cheval. Jean-Christophe de Quelquechose considéra le douanier avec incrédulité, se rendant compte qu'il ressortait de ces périphrases doublement traduites que le passage de la douane du pur-sang, qu'il avait tant craint, et qu'une seconde plus tôt, il croyait encore compromis, venait ainsi d'être réglé entre deux portes, à la dérobee, dans ce hangar humide.

Tout le monde était ressorti du hangar et on s'était réparti par petits groupes autour des véhicules, le chauffeur de la limousine en gants blancs abritant Jean-Christophe de Quelquechose et Marie de la pluie à la porte du hangar sous un grand parapluie bleu nuit. Le douanier était resté avec eux pour attendre la stalle de voyage spéciale du cheval et procéder à l'embarquement de l'animal. Le chauffeur du van avait déjà ouvert la porte du fourgon et avait descendu le pont métallique sous la pluie, et les trois hommes de mains ou acolytes s'étaient immédiatement positionnés autour des entrées du van. Deux avaient de vagues allures de yakusas ou de petites frappes japonaises, avec des blousons noirs cintrés garnis de doublures orange, le troisième, très gros, un corps énorme, entièrement chauve, la nuque épaisse, la peau comme de la corne, était peut-être tout aussi Japonais, mais n'aurait dépareillé nulle part, à Moscou comme à New-York, comme garde du corps d'un concert de rock, avec ses minuscules yeux bridés internationaux passe-partout dans le monde. Apparemment, ces trois-là n'étaient affectés qu'à la sécurité du cheval, n'avaient même pas l'autorisation de le toucher, devant simplement empêcher quiconque d'en approcher, eux y compris. Ils n'apportèrent d'ailleurs aucune aide à personne, se contentant d'imposer leur présence dissuasive à la porte du fourgon en veillant sur les alentours du van. La stalle de voyage n'était pas encore arrivée, mais deux des quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé étaient montés dans le van pour préparer le cheval à l'embarquement, essayer de l'apaiser, tâcher de le calmer, lui caresser l'encolure pour tenter de se faire accepter et le laisser s'accoutumer à leur présence. Car depuis le limogeage le matin même, non seulement de l'entraîneur, mais de tout l'entourage du pur sang, y compris son premier garçon de voyage — ce qui, rétrospectivement, avait été une erreur, même Jean-Christophe de Quelquechose avait dû en convenir —, le cheval n'avait plus de lad. Il n'avait plus son lad personnel, le lad de confiance qui l'accompagnait à l'étranger depuis sa naissance, celui qui avait toujours voyagé avec lui, qui le nourrissait pendant les déplacements et le conduisait au rond de présentation les jours de courses, celui — le seul — auquel il était habitué.

La stalle de voyage du cheval, caisson étanche, très haut, métallique et strié que traversait obliquement un autocollant jaune orangé aux couleurs de la Lufthansa, fit alors son apparition sur le parking du hangar, trônant sur une remorque plate, telle une statue de procession, tractée par un petit véhicule électrique qui l'emportait dans son sillage. Le véhicule tracteur contourna les différentes voitures garées le long des entrepôts et alla s'immobiliser devant le minibus à l'entrée du hangar, guidé par le chef d'escale de la Lufthansa, en costume de ville gris clair et chemise blanche ouverte sous un immense imperméable ciré noir. Il portait un badge sur le revers de la veste et était armé d'un énorme talkie-walkie. Deux techniciens descendirent de la cabine et se hissèrent sur la remorque pour décadénasser les ouvertures et mettre en place un pont métallique pour permettre au cheval d'accéder à la stalle. Marie observait les opérations de chargement à distance, s'étant éloignée de la limousine pour aller se mettre l'abri de la pluie sous l'étroit auvent du hangar. Les portes étaient ouvertes, du van et de la stalle, les deux ponts métalliques descendus, mais le cheval se faisait toujours attendre, encore invisible dans les profondeurs du van, sur lequel tout les regards étaient maintenant fixés. De sa présence ne témoignaient encore que de brefs hennissements étouffés, et une odeur de cheval, une forte odeur de cheval, de foin et de crottin, qui se mêlait à l'odeur de la pluie et du kérosène.

Alors, lentement, apparut la croupe du pur-sang — sa croupe noire, luisante, rebondie —, à reculons, les sabots arrière cherchant leurs appuis sur le pont, battant bruyamment sur le métal et trépignant sur place, très nerveux, faisant un écart sur le côté, et repartant en avant. Il ne portait pour tout harnachement qu'un licol et une longe, une courte couverture en luxueux velours pourpre sur le dos, et les membres finement enveloppés de bandages protecteurs et de guêtres de transports fermés par des velcros, les glomes et les tendons momifiés de bandelettes pour éviter les coups ou les blessures. C'était cinq cent kilos de nervosité, d'irritabilité et de fureur qui venait d'apparaître dans la nuit. Le pelage noir et lustré, la musculature apparente, il descendait à reculons, les deux Japonais en blazers bleus à écusson de club privé collés contre son corps à la hauteur de l'épaule pour essayer de le contenir, s'agrippant à la longe, le tirant et le retenant. Le cheval ne se laissait pas faire, rétif, tournait la tête pour se dégager, s'ébrouait, se débattait de l'encolure. Sa puissance physique était impressionnante, il émanait de lui une énergie animale brutale et électrique. Les deux Japonais semblaient dépassés par les événements, ils perdaient pied, leur blazers remontés, les cravates en bataille, ils lançaient, le visage apeuré, de vaines injonctions dans le vide pour qu'on leur vînt en aide, on sentait leur nervosité et leur émotivité, leurs mains et leurs visages tremblaient. Immobile sur le pont, le pur-sang ne bougeait plus maintenant, n'avancait plus, ne reculait plus, malgré les efforts des deux Japonais qui tiraient sur la corde sans parvenir à le faire bouger. Le chef d'escale de la Lufthansa, son talkie walkie à la main, s'était approché du van, et personne ne bougeait plus, ni le cheval, arrêté à mi-pont — immobile, furieux, impérial — ni les spectateurs, fascinés par la force brute de cet étalon immobile, ses muscles, longs et puissants, saillants, tendus, qui contrastaient avec le tracé gracieux des pattes, la finesse des paturons, minces, étroits, délicats comme des poignets de femme.

Le cheval, après un bref surplace inquiétant, fit encore vivement deux ou trois pas à reculons, avec fougue et brutalité, tournoyant soudain sur lui-même en entraînant à sa suite les deux Japonais qui dégringolèrent du pont en sautant sur le macadam pour le suivre. Instinctivement chacun s'était éloigné du trajet du cheval, tous ceux qui n'étaient pas directement concernés par le transfert reculèrent vers le hangar, Jean-Christophe de Quelquechose se plaça devant Marie pour la protéger de son corps, retrouvant instinctivement des manières d'homme du monde. Les deux Japonais collés contre le corps du cheval, plaqués sous son épaule, cherchait à freiner sa progression, à le ralentir, mais étaient emportés par sa puissance, entraînés par son énergie, et ne pouvaient qu'accompagner le mouvement, trottinant à côté de lui en se contentant d'essayer d'infléchir sa direction pour le diriger vers la stalle de voyage. La stalle était ouverte en haut de la remorque et l'attendait, les deux techniciens prêts à refermer les

portes aussitôt derrière lui, mais le cheval se cabra au pied du pont, recula et fit demi-tour, repassa avec impétuosité devant Marie et Jean-Christophe de Quelquechose. Les Japonais se bornaient à circonscrire son rayonnement en le retenant par la longe, le pur sang leur échappait, tournait sur lui-même dans des déhanchements de croupe et des claquements de sabots, des frémissements spontanés couraient le long de sa crinière comme des ondes visibles de tension et de nervosité. Il divaguait sous la pluie entre les divers véhicules garés devant le hangar, passa dans le faisceau des phares restés allumés d'un véhicule technique, et prit brusquement la direction du hangar, obligeant les spectateurs à reculer et à se réfugier en vague à l'intérieur du bâtiment.

Des tubes de néons blancs couraient tout au long de l'étroit auvent du hangar, et la pluie continuait de tomber à verse dans la nuit, oblique, presque horizontale sous les rafales de vent. Le tonnerre grondait au loin, et des éclairs, de temps à autre, déchiraient le ciel au-dessus des pistes invisibles. Les deux Japonais avaient réussi à reprendre le contrôle du cheval, ils l'avaient fait pivoter en le guidant fermement par la boucle du licol et étaient repartis à zéro, ils étaient revenus jusqu'au van et s'étaient engagés vers les profondeurs du parking pour lui faire prendre la direction de la stalle en contournant les voitures au plus large. Le cheval avançait maintenant au pas sous la pluie, loin des lumières des entrepôts, dans la pénombre pluvieuse du parking, les deux Japonais du même côté de lui, qui l'escortaient dans la nuit dans leurs blazers bleus à écusson de club privé détrempés par la pluie. Le pur-sang suivait, apparemment docile, secoué par instants de brusques et imprévisibles impulsions de la tête. L'orage s'était rapproché, et le tonnerre gronda, la foudre tomba brusquement derrière les hangars dans un grondement en cascade terrifiant, et le pur-sang se braqua et pivota, les oreilles couchées, la bouche ouverte, les dents et les gencives soudain découvertes dans la nuit, recula en emportant les deux Japonais qui tournoyaient derrière lui, fit un écart et s'enfuit.

Le pur-sang s'était enfui dans la nuit, d'abord freiné, arrêté, dans son élan, empêtré par un des Japonais qui n'avait pas lâché la longe, et qui sembla ne jamais devoir la lâcher, comme s'il se l'était enroulé autour du bras, ou nouée autour du poignet, qu'il ne pouvait pas s'en défaire, ou qu'il ne pouvait pas imaginer la lâcher, devant trouver simplement inimaginable de la lâcher et de laisser échapper ce cheval dont il avait la responsabilité, et qui s'y agrippait de toutes ses forces, déjà à terre, tombé sur le sol à la renverse, encore à genoux, s'étant redressé et tirant, essayant d'enrouler la corde autour de sa taille, résistant encore, mais bientôt projeté à plat ventre sur le bitume, et ne lâchant toujours pas, rebondissant plusieurs fois dans des flaques d'eau et des éclaboussures de sang dans une image terrifiante de skieur nautique en perdition, ne pouvant plus se redresser, ballotté, soulevé, écrasé sur le sol, encore traîné sur une dizaine de mètres avant de laisser le cheval s'échapper. Zahir fuyait au galop dans la nuit, libre et furieux, déjà loin et à peine visible. Il avait pris instinctivement la direction des zones les plus enténébrées de l'aéroport, quittant les profondeurs du parking et traversant la route d'accès peu éclairée pour s'élancer vers les pistes. Plusieurs témoins de la scène avaient perçu le danger, et, tandis que quelques-uns se jetaient sur le parking pour aller porter secours aux deux Japonais blessés — l'un s'était déjà relevé et boitait, revenait sur ses pas dans la lumière des phares, l'autre ne bougeait plus, avait perdu connaissance, sa nuque baignait sur le bitume dans une flaque de pluie noire et luisante, le visage ensanglanté, le blazer déchiré, la chemise arrachée, sortie du pantalon —, d'autres téléphonaient, avertissaient les autorités aéroportuaires, on courait et montait dans les voitures, on organisait la poursuite, les portières claquaient et les voitures faisaient marche arrière pour démarrer sur les chapeaux de roue, le chauffeur du van — le van trop lourd, trop difficile à manœuvrer — s'était engouffré dans le minibus avec du matériel et des cordes, une grande corde de chanvre enroulée sur elle-même qu'il tenait à la main comme un lasso compact, trois véhicules s'étaient déjà lancées dans la nuit à la poursuite du cheval et fonçaient droit devant eux à travers l'immense parking du hangar, les phares allumés dans la pluie battante, zigzagant dans les flaques et manquant se télescoper, le chef d'escalaire de la Lufthansa au volant de son petit véhicule technique, Marie seule dans la limousine que conduisait le chauffeur ganté de blanc, et les autres,

tous les autres — y compris Jean-Christophe de Quelquechose qui avait pris les choses en mains et qui donnait des ordres —, acolytes ou gardes du corps, le chauffeur du van, des douaniers, tous ceux qui n'étaient pas restés pour porter secours aux blessés, avaient pris place dans l'étroit minibus Subaru, entassés sur les trois rangées de sièges parmi les sacs et les bagages de Marie.

Zahir, en arabe, veut dire visible, le nom vient de Borges, et de plus loin encore, du mythe, de la légende, de l'Orient, le Zahir, dans la nouvelle éponyme de *L'Aleph*, est cet être qui a la terrible vertu de ne jamais pouvoir être oublié dès lors qu'on l'a aperçu une seule fois. Il n'y avait plus trace de Zahir sur le parking, il s'était dissous dans la nuit, il s'était évaporé, fondu noir sur noir dans les ténèbres, la nuit présentait son obscurité habituelle, comme si le cheval était parvenu à s'introduire dans sa substance et que la matière de la nuit l'avait instantanément digéré. Les voitures fonçaient à toute vitesse vers l'horizon, les vitres fouettées par la pluie, les carrosseries tressautant sous les à-coups du revêtement. Arrivés au bout de l'immense parking, butant sur un petit accotement qui ne donnait sur rien — sur des pelouses sombres et détrempées, sur des pistes à perte de vue — ils durent se rendre à l'évidence, Zahir avait disparu. Au loin, des sirènes de secours se faisaient entendre dans la nuit, une ambulance rejoignait le hangar pour prendre soin du Japonais blessé et des camions de pompiers se mettaient en position le long des pistes pour dresser des barrages, les procédures de décollage et d'atterrissage avaient été immédiatement interrompues, les autorités de l'aéroport ne pouvant prendre le risque de laisser des avions atterrir tant qu'il y aurait un pur-sang en liberté dans l'enceinte de Narita. Les poursuivants durent procéder différemment, abandonner le premier élan de précipitation pour chercher plus patiemment, plus méthodiquement, le cheval dans la nuit. Ils roulaient à faible allure sur une petite route peu éclairée en bordure des pistes et restaient silencieux dans les voitures, surveillaient les alentours. Ils ouvraient l'oeil à la vitre, à l'affût d'un mouvement à l'horizon, d'une ombre dans les ténèbres, d'un déplacement d'air, un simple souffle, une haleine, l'oreille tendue sur les sièges dans la pénombre des habitacles, les conducteurs aux aguets au volant, à l'écoute d'un bruit venu des pistes qui trahirait la présence du cheval, un hennissement, un ébrouement, une brève cavalcade de sabots sur le bitume. Il n'y avait aucun endroit où se cacher sur les surfaces parfaitement planes de l'aéroport, aucun obstacle, ni arbres ni taillis, l'horizon était parfaitement dégagé. Au bout de la route, ils contournèrent une barrière fermée et s'engagèrent lentement sur les pistes, toujours au ralenti, toujours silencieux, sondant la nuit autour d'eux, scrutant l'obscurité de leurs regards aigus, quand, soudain, surgi de nulle part, avec la même soudaineté qu'il avait disparu, le corps puissant et noir de Zahir s'incarna dans la lumière des phares, à la fois en plein galop et arrêté, affolé, les yeux terrorisés, le pelage noir et mouillé, comme s'il ressortait à l'instant de la nuit où il était parvenu à se dissoudre.

Alors, à la seconde, les trois véhicules accélèrent à fond et se jetèrent à sa poursuite, ils étaient à cent mètres de lui, le cheval au galop les précédait dans la nuit, la crinière au vent, éperdu, le mouvement des pattes accélérées dans un sprint désespéré, les sabots battant furieusement sur le bitume. Ils ne le perdaient plus de vue dans la lumière des phares, ils l'avaient en ligne de mire, restaient collés à sa silhouette affolée, sinuante et flexueuse, tournant à gauche quand il tournait à gauche, bifurquant avec lui, les trois voitures fonçant côte à côte sur l'immense tarmac désert pour l'empêcher de faire demi tour et de leur échapper, essayant de resserrer chaque fois un peu plus les rêts de leur filet, s'organisant de voiture à voiture, Jean-Christophe de Quelquechose dirigeant les opérations depuis le minibus, donnant des ordres au chauffeur devant lui, communiquant avec le chef d'escale de la Luftanhasa et également avec le chauffeur de la limousine via le téléphone de Marie — il avait téléphoné à Marie dans la limousine, le portable de Marie avait sonné dans son sac et elle avait entendu sa voix dans le noir, sans bonjour ni préliminaires, la voix précise, calme, autoritaire, qui demandait à Marie de transmettre les consignes au chauffeur, et Marie faisait scrupuleusement le relais, le portable à l'oreille, elle écoutait docilement les instructions et les répétait aussitôt en anglais au chauffeur —, de manière à ce que les trois véhicules avancent de front pour couper toute retraite à l'animal, Jean-Christophe de

Quelquechose coordonnant la poursuite depuis le siège avant du minibus, réglant les distances entre les véhicules, procédant à de minuscules ajustements de détail pour corriger les trajectoires, enjoignant aux voitures de diriger toujours leurs phares droit sur le cheval en fuite, de sorte que le cheval se sente poursuivi par une ligne de lumière mobile et aveuglante, effrayante, éblouissante comme une ligne de feu, qui gagnait implacablement du terrain sur lui.

Ils étaient sur le point de le rejoindre quand le cheval fit un brusque tête-à-queue, en toupie sur le tarmac, son corps se torsadant dans un tourbillon de muscles et de pluie, et, sans transition, il se mit à galoper face aux voitures dans la lumière des phares, les yeux fous, sauvages, hallucinés, la crinière échevelée hérissée d'éclaboussures de pluie. Il galopait vers les voitures, prenait de la vitesse sur les pistes de Narita comme s'il se préparait à franchir l'obstacle de la ligne de véhicules en mouvement qui lui fonçaient dessus et à quitter le sol, à s'envoler dans le ciel, Pégase aux ailes déployées disparaissant dans les ténèbres pour aller rejoindre les éclairs. Dès qu'il le vit faire volte face, Jean-Christophe de Quelquechose avait perçu le danger, et l'ordre avait fusé, immédiatement communiqué aux autres véhicules, de se mettre à klaxonner, tous ensemble, de lui foncer dessus en klaxonnant. Ils se fonçaient mutuellement dessus, le cheval fonçant sur les voitures pour essayer de traverser leur ligne en mouvement et les voitures lui fonçant dessus pour l'effrayer et le forcer à battre en retraite. Le bras de fer tourna in extremis à l'avantage des voitures dans un concert de klaxons épouvantable, trois hurlements combinés d'avertisseurs sonores entremêlés qui se mouvaient de front dans la nuit, et le cheval, freinant, dérapant sur la piste mouillée, trébuchant face aux voitures, se relevant aussitôt, paniqué, s'enfuit en catastrophe sur le côté, galopa droit devant lui sans reprendre haleine jusqu'aux limites ultimes de l'aéroport. Là, il se trouva bloqué par les barrières métalliques grillagées de l'enceinte de sécurité de l'aéroport. Il les longea au galop sur quelques mètres, toujours poursuivi par les lumières des phares qui avançaient sur lui, puis il ralentit, il se mit au trot, indécis, s'arrêta devant un parking où des centaines de bus de la JAL étaient entassés dans l'obscurité. Des éclairs déchiraient le ciel de temps à autre, qui jetaient une fugitive lumière blanche sur le toit des autocars stationnés côte à côte derrière le grillage. Les voitures arrivaient lentement, cernèrent le cheval et se mirent en position en arc de cercle à trente mètres de lui environ, les phares toujours dirigés vers sa silhouette immobile. Les portières s'ouvrirent, et les hommes sortirent sur la piste sans se préoccuper de la pluie battante et de l'orage qui grondait. Ils continuèrent la poursuite à pied, s'avançaient de front en direction du cheval. Les hommes avançaient lentement vers lui, un des acolytes se penchant vers le sol et ramassant ce qu'il trouvait pour lui lancer des gravillons, des saletés, du vide, pour le refouler contre les barrières et le tenir à distance, ou simplement conjurer sa propre peur, jusqu'à ce que Jean-Christophe de Quelquechose l'aperçût et lui dît sèchement de cesser. *Don't ! Stop it !* Il donna l'ordre à tout le monde de s'arrêter, et de se taire, de ne plus bouger. Plus un mouvement, plus un geste. Le cheval s'était arrêté, acculé contre le grillage, sans possibilité de fuite ou de repli, et il les regardait.

Alors Jean-Christophe de Quelquechose s'avança seul vers lui, les mains nues. Le cheval ne bougeait pas et le regardait venir, immobile, haletant, essoufflé, ses flancs se soulevant et s'abaissant à chaque respiration. Jean-Christophe de Quelquechose avançait vers lui sous la pluie dans son grand manteau de cachemire, les mains vides, sans rien pour le maîtrise, sans corde ni longe ni courroie, sans rien pour le capturer, le contenir ou l'attacher. Calme, disait-il, calme, Zahir, calme, répétait-il à voix basse sur le même ton monocorde. Il n'était plus qu'à quelques mètres du cheval, et il demeurait sur ses gardes, tant il se dégageait encore du pur-sang acculé contre le grillage des ondes sulfureuses, une énergie incontrôlable d'animal épouvanté. Le cheval continuait de le regarder venir, immobile, des sons rauques et inquiétants sortaient de sa gorge. Son pelage était misérable, mouillé, collé de pluie et de transpiration crasseuse, dans lequel étaient venus s'incruster de minuscules particules de boue, des saletés, des gravillons et des éclats de bitume. Il avait dû glisser plusieurs fois sur les pistes, car il était blessé, son genou était écorché, il avait une plaie ouverte au membre antérieur droit. Jean-Christophe de Quelquechose était presque arrivé à sa hauteur. Il avançait toujours, il ne

le quittait pas des yeux, et lui présentait ses mains, ses mains levées devant lui dans la nuit, ouvertes, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas d'arme, pas même de liens, de cordes, rien, les mains nues, le regard intense et les mains nues — la main et le regard — , sans oublier la voix, la voix humaine, chaude, enveloppante, envoûtante, sensuelle, séductrice, qu'il modulait, dont il faisait varier les inflexions pour l'amadouer. Calme, disait-il, calme, Zahir, calme. Il n'était plus qu'à quelques centimètres du contact de l'épiderme du pur-sang, mais il ne le toucha pas tout de suite, il laissa le cheval observer ses mains, ses deux longues mains blanches immobiles sous les yeux du cheval, laissant au pur-sang tout le temps de les observer, et le cheval regardait ses mains, les reniflait, les naseaux humides collés aux doigts, dociles et humainement, il avait peut-être reconnu une odeur, peut-être l'odeur de Jean-Christophe de Quelquechose lui était-elle familière. Il ne tressaillit même pas quand Jean-Christophe de Quelquechose posa la main sur sa peau, et le caressa avec beaucoup de lenteur et de délicatesse, comme s'il caressait une femme, comme s'il passait la main le long du corps d'une femme. Le cheval se laissait faire, semblait aimé être touché ainsi par ses mains à la fois fermes et tendres qui devaient lui communiquer une sensation de chaleur et un sentiment d'apaisement et de calme après les minutes d'effarement et de terreur qu'il venait de vivre. Jean-Christophe de Quelquechose avait approché sa tête de la joue du cheval et lui parlait à l'oreille, il l'apaisait de sa voix douce, captivante, il lui tapotait la tête, lui frottait énergiquement le pourtour des yeux. Voilà, disait-il, voilà, très bien, Zahir, très bien. Il lui parlait en français, il avait toujours parlé français à ses chevaux, la langue de l'amour — et de la perfidie, aussi, son ombre vénéneuse, car les caresses de Jean-Christophe de Quelquechose n'étaient pas sincères, tout du moins pas sans arrière-pensées, manigance ou trahison, la douceur de ses mains n'était pas loyale, il préparait déjà la suite, il songeait déjà, tout en le caressant, au mauvais tour qu'il allait lui jouer, il n'aurait pas pu sinon, avec autant de précision et de maîtrise, il n'aurait pas pu réussir son geste avec autant de vitesse et de grâce, l'exécuter avec un tel brio, s'il ne l'avait entièrement décomposé mentalement avant de l'accomplir, comme un tour de magie, une soudaine passe de muleta : en une fois, il arracha l'écharpe qu'il avait autour du cou, la souleva en l'air — un instant, l'écharpe noire moirée de reflets rouges tournoya immobile à la verticale dans la nuit — et la fit passer autour de l'encolure du cheval pour lui bander les yeux. Il serra l'étoffe pour ne pas laisser passer de jour, comme dans un jeu de colin-maillard, et noua fermement les pans aux montants du licol. Le cheval fit un pas en arrière vers la barrière, les yeux bandés, et s'immobilisa, aveuglé, vaincu. Aussitôt, du cercle de spectateurs interdits qui l'observaient sans bouger, surgit le chauffeur du van, qui courut les rejoindre avec la longue corde de chanvre enroulée comme un lasso, s'agenouilla au pied du cheval et lui passa la corde autour d'une des pattes, la noua, puis, se relevant, il tira sur la corde pour forcer le cheval à maintenir son membre fléchi à la hauteur du genou. Ainsi entravé par la corde, titubant sur trois pattes, et ne voyant plus rien, Zahir n'opposa plus de résistance. Alors seulement, Jean-Christophe de Quelquechose ramassa la longe qui traînait par terre sur le sol mouillé, et il revint calmement vers les voitures, tenant Zahir en laisse, comme un grand chien noir disproportionné (sage, claudiquant sur trois pattes, les yeux bandés).

Il régnait la plus grande confusion devant le hangar de la zone de fret de l'aéroport de Narita quand Jean-Christophe de Quelquechose et Marie le rejoignirent en limousine quelques minutes plus tard. Des gyrophares bleus et blancs tournaient dans la nuit devant l'entrée du bloc F, et des dizaines de pompiers se pressaient encore à l'entrée des hangars. Des policiers en gilets autoréfléchissants avaient établi un périmètre de sécurité sur le parking à l'aide de cônes rouges luminescents. Ils aperçurent fugitivement une ambulance qui s'éloignait à travers la vitre de la limousine. Marie ne disait rien, elle observait en silence le visage impassible de Jean-Christophe de Quelquechose dans la pénombre de la voiture. Pendant la poursuite du cheval, elle avait découvert un aspect inconnu de sa personnalité, elle avait été frappée par son courage physique et la manière dont il s'était imposé dans l'action, comment il avait pris les choses en mains et avait donné des ordres à tout le monde, et à elle y compris, ce qui l'avait fortement impressionnée (car on ne donne pas d'ordre à Marie — au mieux, on l'incite, au pire, on lui suggère). En descendant de la limousine aux portes du hangar, ils ne trouvèrent personne pour les renseigner, il n'y avait aucun membre du personnel de l'aéroport ou de la compagnie aérienne pour les conduire à l'avion. Le chef d'escale de la Lufthansa était resté sur les pistes auprès du cheval et avait demandé par talkie-walkie qu'on lui envoie la stalle de voyage à l'endroit où on avait rattrapé Zahir pour procéder de là-bas à son embarquement. Au bout d'un moment, une navette de l'aéroport vint prendre position lentement devant le hangar. Jean-Christophe de Quelquechose alla aux nouvelles, échangea quelques mots avec le chauffeur, et ils commencèrent à charger les bagages dans la navette. Ils allaient et venaient avec des sacs sous la pluie, qu'ils transbordaient du coffre de la limousine à la plate-forme de la navette, entassant là les innombrables sacs et valises de Marie, sa grande valise Samsonite grise, le petit trolley blanc grège de chez Muji, une besace en raphia à double ouverture zippée, un grand sac polochon qu'ajustait une corde enserrée dans un collier d'oeilllets, son sac à main noir affaissé, une mallette d'ordinateur, un vanity case, sans compter quelques achats récents que Marie avait faits dans des boutiques de mode de Tokyo, élégants sacs crème en papier glacé, ou vernis, les poignées en plastique chair, et trois sacs de voyage pleins à craquer (et aucun fermés naturellement, Marie ne fermait jamais rien, des enchevêtrements de pulls et de tee-shirts en dépassaient encore, débordant d'affaires jetées à la dernière minute dans la chambre d'hôtel, une trousse de toilette, elle-même ouverte, de laquelle s'échappait encore un tube de dentifrice ouvert et un pinceau à blush, trônant même de guingois au milieu des vêtements).

La navette avait pris la direction des pistes et se dirigeait à faible allure dans la nuit vers les profondeurs de l'aéroport. Toutes les lumières étaient éteintes à l'intérieur du véhicule, et Jean-Christophe de Quelquechose et Marie se tenaient immobiles sur la plate-forme au milieu du désordre rampant des sacs de Marie qui envahissaient le tapis caoutchouteux et humide de la navette. Il pleuvait à verse dehors, et on apercevait les pistes dans la nuit à travers les vitres mouillées, innombrables, certaines disparaissant complètement dans les ténèbres, d'autres balisées d'un collier de feux blancs répartis à intervalles réguliers. Ils passèrent une petite route peu éclairée qu'ils avaient déjà traversé pendant qu'ils poursuivaient le cheval, continuèrent toujours plus avant dans la nuit. La navette roula encore ainsi une dizaine de minutes sur les pistes et s'arrêta, les

portes automatiques s'ouvrirent soudain brutalement devant eux. Ils descendirent dans la nuit venteuse et commencèrent à décharger leurs bagages sur le tarmac, se hâtant sous la pluie. A peine le dernier sac fut-il posé sur le sol, que le chauffeur, qui les observait dans le rétroviseur, fit claquer sèchement les portières derrière eux, et le véhicule s'éloigna sur les pistes, les laissant seuls sur le tarmac au milieu des bagages de Marie.

Devant eux, dans la nuit, immense, bombé et hors de proportion, se dressait la silhouette géante d'un Boeing 747 Cargo de la Lufthansa. Il n'y avait aucune passerelle pour y accéder, nulle échelle pour monter à bord, toutes les issues de l'avion étaient hermétiquement fermées, condamnées, aussi bien la porte avant gauche que les portes des soutes à l'arrière de l'appareil. La carlingue lisse et luisante dégoulinait sous la pluie battante. Ils n'avaient pas fait un pas depuis que la navette les avait laissés sur le tarmac, intimidés par les proportions démesurées de l'appareil qui se dressait devant eux, près de dix mètres de haut, soixante-dix mètres de long et au moins soixante mètres d'envergure, avec ses deux ailes immenses qui recouvraient d'ombres noires les parties du sol qu'elles enveloppaient de leur empire statique. Les réacteurs avaient été mis en marche, et les bruits continus du groupe de conditionnement d'air se mêlaient au vacarme assourdissant d'un réacteur auxiliaire qui tournait dans le cône de queue. L'avion semblait être sur le point de quitter son aire de stationnement, les diverses attelles et tuyaux de caoutchouc qui avaient servi à son ravitaillement en kérosène et au chargement du fret s'étaient éloignés, quelques véhicules techniques demeuraient sur les pistes autour de lui, plates-formes élévatrices à l'arrêt, groupes électrogènes, camions serveurs et fourgonnettes d'entretien, comme autant de minuscules satellites nourriciers du géant immobile. On devinait une lumière tamisée dans la cabine de pilotage, derrière l'étroit pare-brise convexe du cockpit, mince fente bridée qui s'ouvrait au sommet de la tête incurvée du Boeing. Les pilotes devaient être en train d'étudier la route et de relire leurs cartes à la lueur d'une veilleuse, attendant les instructions de la tour de contrôle dans la pénombre de l'habitacle. Marie fit un pas en avant et agita les bras pour essayer d'attirer leur attention. Elle se tenait sur la piste au pied du Boeing 747 et agitait les bras en l'air à la manière des placeurs qui aident les avions à s'aligner sur les parkings, fragile silhouette qui faisait de grands gestes dans la nuit pour essayer d'attirer l'attention des pilotes, avec de plus en plus d'entrain, gagnée par la gaieté et une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien d'être là, sous la pluie, coincée avec ses sacs et ses bagages à l'extérieur de l'avion ("hou, hou, il y a quelqu'un?" criait-elle à l'adresse des pilotes), et elle se mit alors à courir sur le tarmac autour de ses bagages, les bras écartés, euphorique et insouciante sur les pistes de Narita, regardant ses bagages détremés et trouvant que, malgré leur entassement désordonné, ils présentaient quand même une subtile et remarquable homogénéité de tons et de couleurs : un camaïeu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir (cette petite touche de chic irréductible : la classe, quoi, Marie, jusque dans le naufrage)

Marie avait fini par s'asseoir sur sa grosse valise grise bombée, et elle attendait sous la pluie en regardant les portes de l'avion qui demeuraient fermées. Jean-Christophe de Quelquechose s'était éloigné pour téléphoner, il marchait lentement sous la pluie sur le tarmac dans son grand manteau en cachemire, une main dans la poche et le portable à l'oreille, jetant lui aussi un coup d'oeil en direction de la cabine de pilotage pour essayer d'attirer l'attention de l'équipage, non pas ostensiblement, en faisant des grands signes comme Marie, mais de façon plus détournée, en essayant de placer ouvertement son corps dans leur champ de vision. Il n'obtint pas plus de résultat que Marie et revint vers elle, finit par s'asseoir à côté d'elle sur la valise. Tu sais ce qu'on va faire ? lui dit Marie, on va manger quelques sashimis en attendant, et elle ouvrit le petit sachet de sashimis de fugu sur ses genoux. Elle sortit une barquette, déchira avec soin le film de plastique et observa attentivement les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon du minuscule flacon de soja en forme de poisson qui accompagnait les sashimis et nappa soigneusement les six tranches de fugu de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui

ne tardèrent pas à se décolorer, se diluant peu à peu sous la pluie qui continuait de tomber. Elle referma le flacon et expliqua à Jean-Christophe de Quelquechose que les viscères du fugu contenaient un poison très violent, hyper toxique, parfois mortel. Jean-Christophe de Quelquechose la regarda. Et tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il. Non, ce n'est pas sans risque (avec moi, rien n'est sans risque, lui dit-elle, et elle le regarda en souriant). Elle s'empara d'une fine lamelle de fugu et la déposa sur sa langue, la lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (*corpus fugi*, pour le mithridatiser, qui sait), puis mangea une fine lamelle à son tour. Ils mangeaient ainsi tranquillement leur sashimis, assis sur une valise au pied de l'avion immobile dans la nuit.

La stalle de voyage du pur-sang, caisson étanche, métallique et strié, fit alors pour la deuxième fois sa théâtrale apparition dans la nuit, tel un coup de théâtre à chaque fois un peu plus émoussé, et ils levèrent à peine les yeux pour la regarder rejoindre l'avion, avec ses allures de statue de procession en équilibre sur une remorque. Le chef d'escale de la Lufthansa, qui l'escortait dans un petit véhicule technique blanc, descendit de voiture, et traversa les pistes en se hâtant vers eux sous la pluie dans son grand imperméable noir ouvert qui flottait dans le vent, son talkie-walkie à la main. Il s'arrêta, essoufflé, et les regarda (ils ne s'étaient pas levés de la valise, ils avaient simplement interrompu leur casse-croûte). Le chef d'escale ne savait comment s'excuser, il était confus que personne n'ait été là pour les accueillir dans l'avion, en raison d'un problème de communication avec l'équipage. Marie attira un de ses sacs avec son pied pour prendre un paquet de mouchoirs en papier, sortit un mouchoir et entreprit de se sécher méticuleusement les doigts, pour se débarrasser des dernières traces de soja qui les rendaient visqueux (c'est pas très grave, dit-elle). Déjà, plusieurs agents de piste japonais en combinaison grise avaient surgi de différents véhicules et s'étaient répartis au pied de l'avion pour veiller au transfert de la stalle sous la porte de chargement du fret. La stalle avait été installée sur une plate-forme élévatrice à double ciseaux, et plusieurs techniciens s'affairaient autour du caisson à la lueur de torches et de lanternes électriques. Le chef d'escale de la Lufthansa supervisait les opérations en s'entretenant avec un des Japonais en blazer bleu à écusson qui venait de les rejoindre. Marie s'était levée de sa valise et elle observait la scène à distance quand une porte, lentement, s'ouvrit à l'avant du Boeing. Un des pilotes apparut au-dessus du vide, sa silhouette en uniforme se découpant dans l'embrasure de la porte. Dès qu'une passerelle fut installée sous la porte, Jean-Christophe de Quelquechose et Marie purent commencer à embarquer leurs bagages dans l'avion. Ils réunirent les derniers sacs qui demeuraient sur le tarmac, et ils étaient en train d'escalader péniblement sous la pluie l'étroite passerelle métallique, s'accrochant au garde-corps que le vent faisait vibrer, quand ils aperçurent à côté d'eux la stalle du cheval en apesanteur dans les airs le long du fuselage du Boeing 747, le caisson strié en aluminium étanche — avec le pur-sang vivant à l'intérieur —, qui montait lentement dans la nuit sur la plate-forme horizontale du pantographe qui se déployait. Arrivé à la hauteur de la soute, la plate-forme, après un à-coup brutal qui fit trembler la stalle sur elle-même, fut poussée horizontalement dans l'ouverture noire et béante de la soute et la stalle disparut dans le ventre de l'avion.

En accédant à l'avion, Marie eut la désagréable surprise de constater qu'il n'y avait pas de sièges passagers. Les bras chargés de sacs, elle entra dans une immense soute, à peine éclairée, où étaient stockés des conteneurs. Le sol, nu, métallique, parsemé de traces résiduelles de pluie consécutives au chargement du fret, était recouvert de rouleaux de manutention motorisés, qui assuraient le transport automatique des palettes dans la soute. Jean-Christophe de Quelque chose alla rejoindre la stalle du pur-sang qui venait d'embarquer à l'autre extrémité de la soute, et Marie le suivait en prenant garde où elle mettait les pieds, évitant les rails sur le sol, inquiète, désorientée dans cet espace brut et inaccueillant qu'elle découvrait pour la première fois. Lorsque, après un quart de tour, la stalle du cheval fut positionnée dans l'axe longitudinal de l'avion, le box se mit en route automatiquement sur le tapis de manutention, que le chef d'escale de la Lufthansa manoeuvrait à distance à l'aide d'un boîtier de commandes fixé dans la paroi de l'avion. Le box, mouillé, dégoulinant de pluie, glissait tout seul dans l'obscurité de la soute, tressautant bruyamment le long des rouleaux métalliques dans l'immense boyau

convexe de l'avion. Deux techniciens marchaient à ses côtés pour l'escorter et veiller à ce qu'il ne quittât pas les rails. Le box traversa les soutes et s'immobilisa à l'avant de l'appareil, face au fuselage, dans le nez du Boeing 747, où il fut stabilisé au parquet à l'aide de taquets. Le Japonais en blazer bleu à écusson fit un rapide tour d'inspection de la stalle pour vérifier l'amarrage. Puis, au moment de prendre congé, il remit à Jean-Christophe de Quelquechose une trousse de soins d'urgence pour le cheval, qu'il n'avait pas eu le temps d'examiner après la poursuite. Déjà, les techniciens regagnaient le sol, le chef d'escale de la Lufthansa échangea encore quelques mots avec le pilote avant de quitter l'avion lui aussi par la passerelle de la porte avant. Les portes du Boeing 747 Cargo furent alors fermées une par une, et Jean-Christophe de Quelquechose et Marie demeurèrent dans les soutes, que n'éclairaient que quelques veilleuses bleues lugubres.

Jean-Christophe de Quelquechose et Marie rassemblèrent leurs bagages le long de la stalle de voyage du cheval, calèrent quelques valises contre le capitonnage sommaire des parois de l'avion, et rejoignirent le pont supérieur du Boeing en compagnie du pilote. Ils n'avaient pris qu'un minimum d'affaires avec eux, un sac à main, un attaché-case, laissant le gros de leurs bagages dans les soutes. Le pilote les précédait dans la pénombre et leur fit escalader une petite échelle raide qui donnait sur une trappe, qu'il souleva pour les faire accéder au pont supérieur. Le pont supérieur n'était pas davantage aménagé pour les passagers. Dans cet espace sombre et désert, que recouvrait une moquette rase et usée, une unique rangée de sièges, étroits, rudimentaires, situés juste derrière la porte du cockpit, étaient réservés aux quelques cargonauts qui accompagnaient les marchandises de valeur. Un Japonais était déjà assis là, en survêtement et en chaussettes, qui somnolait, un masque de sommeil sur les yeux. Pour le reste, ils étaient seuls dans l'avion avec les trois pilotes, il n'y avait pas d'hôtesse ni aucun autre passager. Ils n'eurent pas le temps de s'installer sur leurs sièges, à peine celui de retirer leurs manteaux mouillés, que le commandant de bord ouvrit la petite porte du poste de pilotage et demanda à Jean-Christophe de Quelquechose d'aller rejoindre le cheval dans la soute. Le départ était imminent, et il est d'usage, dans le transport des chevaux de courses, que les accompagnateurs soient présents dans les stalles pour assister et reconforter leurs chevaux pendant le décollage.

Marie n'avait pas hésité, elle était redescendue dans les soutes avec Jean-Christophe de Quelquechose. Ils avaient emprunté le même chemin qu'à l'aller, en sens inverse, soulevant la trappe et déployant l'échelle télescopique qui permet d'accéder aux niveaux inférieurs de l'avion. L'un derrière l'autre, ils s'étaient glissés sur l'échelle et descendaient prudemment les degrés dans le noir. Les lumières avaient encore été réduites d'un cran en vue du décollage et, à part les voyants verts des sorties de secours, on ne voyait plus rien dans les soutes, seules de fantomatiques veilleuses bleues restaient allumées le long du revêtement métallique incurvé du plafond. Le Boeing 747 Cargo s'était mis en route, il avait quitté son aire de stationnement et roulait lentement dans la nuit pour rejoindre la piste de décollage. Le vent, très fort, faisait vibrer le fuselage et de violentes rafales secouaient parfois la cargaison qui tremblait sur elle-même dans les profondeurs de l'avion. Marie suivait Jean-Christophe de Quelquechose dans les soutes, longeant les ombres instables de palettes de fret recouvertes de bâches et ficelées par des sangles, conteneurs et caisses métalliques agitées de secousses, caissons en bois naturel identiquement siglés *Nisshoi Iwai Japan*, lot de cinq cents photocopieuses de bureau emballées sous plastique qui tremblaient sur leurs bases dans la pénombre. L'avion s'était arrêté en bout de piste, attendant l'autorisation de décoller de la tour de contrôle, et Marie se pencha à la porte de la soute pour regarder dehors à travers le hublot, noyé de pluie, qui ruisselait d'une fine pellicule d'eau continue. Des lumières fortement irisées, blanches, jaunes, parfois rouges, fixes ou clignotantes, se devinaient au loin dans la nuit, feux d'obstacle aux angles des bâtiments de l'aérogare et balisage régulier des pistes sur le sol, qui allaient se mêler aux puissants phares de roulage de l'avion dans lesquels tombaient sans discontinuer des torrents de pluie qui paraissait blanche dans la lumière

Arrivé au fond de la soute, Jean-Christophe de Quelquechose déverrouilla la porte de la stalle et se glissa à l'intérieur, longea la croupe sombre et puissante du pur-sang qui se devinait dans la pénombre. Zahir, immobile, semblait calme dans son box, la tête baissée, il n'avait plus les yeux bandés et on l'avait délivré de la grosse corde de chanvre qui lui entravait la patte. Il portait une courte couverture en velours sur le dos, et ses paturons étaient toujours délicatement protégées de dérisoires bandelettes en néoprène, à présent maculées de saleté et de boue, de traces d'éclaboussures brunâtres. Jean-Christophe de Quelque chose avait allumé une petite lampe de poche dans la stalle et examinait sa blessure, le genou du cheval était ouvert et ses tendons gonflés. Il sortit un mouchoir de sa poche et commença à nettoyer délicatement les contours de la plaie. Il aurait sans doute fallu la désinfecter, mais il n'en eut pas le temps, car une annonce se fit entendre dans les haut-parleurs de l'avion, brève, sèche, à peine compréhensible parmi les grésillements, et l'avion se mit en mouvement et commença à prendre de la vitesse sur la piste, tremblant de toutes parts, la porte de la stalle battant sur elle-même que Marie essayait de retenir, l'ensemble du chargement des soutes ballotté et secoué sur place dans un cliquetis général de sangles et de chaînes, de crochets, de feuillards, de tendeurs et de fermoirs. Jean-Christophe de Quelquechose, debout au fond du box, tenait Zahir en bride, son visage collé contre son encolure, et lui parlait à voix basse pour l'apaiser. Le cheval, dans le noir, effrayé par la montée en puissance des réacteurs et le vacarme croissant qui régnait dans les soutes, secouait parfois brutalement la tête. L'avion prenait toujours plus de vitesse, et des lignes de lumière filaient de plus en plus vite dans la nuit à travers l'unique hublot noyé de pluie que Marie avait dans son champ de vision, et, lorsque, dans une irrésistible poussée des réacteurs, le Boeing 747 Cargo s'arracha du sol pour prendre son envol, Marie manqua de perdre l'équilibre contre la porte de la stalle, et ses repères, tant physiques que mentaux, semblèrent un instant se brouiller, elle n'avait jamais vécu un décollage debout sans être attachée, et pour cause, personne ne décolle jamais debout dans les soutes, à part, dans le milieu des courses, les premiers garçons de voyage qui accompagnent les pur-sang. Marie eut fugitivement envie de remonter s'attacher sur son siège. Elle fit quelques pas, erratiques, tanguant, les bras écartés, dans l'obscurité de la soute, en direction de la trappe qui menait au pont supérieur, mais revint aussitôt sur ses pas, consciente qu'elle ne parviendrait jamais à remonter toute seule. Le Boeing, dans les airs, était fortement secoué. Il peinait à trouver son assise, et continuait à gagner de l'altitude à la force des réacteurs, prenant de plein fouet des masses d'air hostiles et tourbillonnantes. Chahuté par le vent, il traversait d'épais nuages de pluie et des trombes d'eau s'abattaient sur le fuselage. Le tonnerre grondait à l'extérieur, et on apercevait des éclairs dans la nuit à travers le hublot, dont les prolongements allaient se réverbérer au plafond en d'inquiétantes lueurs blanches, électriques et zébrées.

Ce n'est qu'une dizaine de minutes après le décollage que les conditions atmosphériques devinrent plus calmes, si ce n'est paisibles, et que Jean-Christophe de Quelquechose pu ressortir de la stalle. Il se hâta d'aller retrouver Marie qui s'était recroquevillée contre la porte de la soute et la prit dans ses bras, il l'enlaça dans la pénombre pour la reconforter. L'avion continuait de monter pour rejoindre son altitude de croisière. Les turbulences n'avaient pas cessé, et on apercevait des nuages en mouvement à travers le hublot, d'épaisses masses nuageuses, dans lesquelles se diffusaient le halo des phares du Boeing allumés dans la nuit. Marie, étourdie, regardait Jean-Christophe de Quelquechose en silence dans le noir, sans forces, vidée, épuisée. Il lui caressait l'épaule sans un mot, la joue, le front, les cheveux. Ils restèrent un instant ainsi, en suspens, à regarder le tumulte des nuages à l'extérieur de l'avion, sur lesquels se reflétaient les lueurs rouges clignotantes des feux anticollision de l'avion. Ils regardaient dehors en respirant à peine, et puis ils s'embrassèrent, longuement, les yeux fermés dans l'obscurité. Ils n'étaient plus nulle part, ils étaient seuls dans le noir, sans témoins, ils ne savaient plus où ils étaient, ils s'embrassaient dans le ciel et se parlaient doucement à voix basse, atteignant seulement maintenant, dans l'obscurité des soutes de ce Boeing 747 en vol, la tendresse et la complicité qu'ils avaient été

incapable de trouver depuis qu'ils avaient quitté l'hôtel en fin d'après-midi.

Jean Christophe de Quelquechose alla rechercher, parmi l'entassement désordonné de ses bagages, la trousse médicale d'urgence du cheval que le Japonais lui avait remise et retourna dans le box pour s'occuper de Zahir. Il demanda à Marie si elle voulait l'accompagner, cela ne présentait aucun risque, le cheval était calme et attaché, il semblait prostré, comme assommé par un puissant sédatif. Marie se faufila dans le box et passa le long du flanc du cheval, qu'elle caressa au passage. C'était une stalle métallique, sombre et étroite, des traces d'humidité suintaient sous l'élégant capitonnage de molleton bleu matelassé, et le sol, rigide, caoutchouteux, était en partie recouvert d'une litière de paille dans laquelle s'enfonçaient les chaussures. Jean-Christophe de Quelquechose contourna le cheval et se pencha sur son genou pour examiner plus attentivement la blessure à la lueur de sa lampe de poche. Il n'avait pas à proprement parler de connaissances vétérinaire, mais il lui était arrivé dans le passé de soigner lui-même ses chevaux, de leur faire un bandage ou de leur administrer une piqûre. Le genou du cheval était ouvert, la peau déchirée, qui s'était retroussée autour de la plaie en petits lambeaux crénelés déchiquetés. Jean-Christophe de Quelquechose commença par ôter les poils collés autour de la blessure, puis, ouvrant la trousse de premiers soins, il examina son contenu — divers flacons, fioles, tubes de pommade, compresses, ciseaux, petits rouleaux de gaze stérile. Il sortit un étui à lunettes de la poche de sa veste, l'ouvrit en titubant dans la stalle, déséquilibré par un brusque mouvement de roulis de l'avion, et les chaussa avec soin sur son nez, c'était la première fois que Marie lui voyait porter des lunettes (sans doute avait-il évité jusqu'à présent de les mettre en sa présence par coquetterie, et il parut attendrissant à Marie de faire cette découverte à plus de dix mille pieds d'altitude). Il s'empara d'un flacon des laboratoires Schein Inc. et lut la notice en anglais imprimée sur l'étiquette en caractères minuscules, qu'il parcourut du regard en tenant la fiole très près de ses yeux (*Povidon Topical Solution, Povidone-Iodone 10%*), encore déséquilibré à l'occasion par une secousse imprévue de l'avion. Oui, c'est une sorte de teinture d'iode, très bien, dit-il, on pourra en ajouter quelques gouttes.

Jean-Christophe de Quelquechose avait déniché une bassine sous la mangeoire et l'avait remplie d'eau au robinet d'un bidon, la stalle était sommaire, mais bien équipée, qui comptait des réserves de foin et de paille, de l'eau, plusieurs bidons de cinq litres, et divers ustensiles, boucles, courroies, seaux, récipients et bassines. Accroupi dans la stalle, il versa quelques gouttes de soluté physiologique dans l'eau de la bassine, à quoi il ajouta un soupçon de solution antiseptique, jusqu'à ce que le mélange, qu'il touillait délicatement du bout des doigts, atteignît une couleur de thé oolong très léger, avec quelques linéaments plus foncés, couleur réglisse, ou miel de châtaignier, comme des veines ondoyantes, sinueuses, sirupeuses, qui stagnaient en suspension entre deux eaux (je ne sais pas si c'est efficace, en tout cas, c'est très joli, dit Marie). Merci. L'avion était entré dans une nouvelle zone de turbulences, et l'eau se mit à tanguer dans la bassine. Jean-Christophe de Quelquechose se releva, précautionneusement, et s'approcha du cheval en titubant, la bassine à la main, dans laquelle l'eau dansait en clapotant, et finit par déborder et se répandre dans la paille. Il tenait précieusement la bassine contre sa poitrine pour la protéger des soubresauts de l'avion, et commença à nettoyer la blessure, frottant à l'aide d'une compresse humide les chairs meurtries en détachant les dernières impuretés collées autour de la plaie, gravillons, poussières et autres corps étrangers qui demeuraient incrustés dans les tissus lésés. Le cheval, les yeux absents, se laissait faire, paraissait insensible, comme si, après avoir été dopé pour la course, on l'avait abruti de calmants et d'analgésiques. Il recula simplement une fois, brutalement, tirant et distendant sa longe, faisant courir une onde d'affolement dans la stalle en prouvant qu'il pouvait toujours être dangereux.

L'avion était de plus en plus secoué maintenant, les bidons en plastique s'entrechoquaient sur le sol, les courroies valsaient le long de la cloison, la trousse de premiers soins finit par glisser par terre, son contenu se répandant dans la litière, fioles

renversées, petits ciseaux dans la paille. La situation devenait critique dans le box, Marie devait se retenir aux montants de la mangeoire pour éviter d'être projetée contre le cheval, et, dans les haut-parleurs de l'avion, se faisaient entendre les échos étouffés et lointains de pressantes annonces d'urgence auxquelles ils ne comprenaient rien, devinant simplement qu'on devait leur demander d'aller rejoindre leurs places et de s'attacher. Les lumières s'allumèrent soudain toutes à la fois aux plafonniers des soutes, éclairant violemment les lieux, jetant une lumière crue sur les amoncellement de palettes qu'on devinait à travers la porte ouverte de la stalle, puis les néons vacillèrent au plafond et s'éteignirent, il n'y avait plus aucune lumière dans les soutes, même les veilleuses s'étaient éteintes. Le cheval, aux aguets, qui ressentait la nervosité ambiante, était de plus en plus agité dans le box, il trépignait sur place, reculait, tirait en avant et en arrière sur sa longe, au risque d'arracher l'anneau qui le retenait attaché. Il se mit à hennir, et ses dents et ses gencives apparurent dans le noir sous ses naseaux retroussés. Il voulut faire volte-face, et se cabra soudain, silhouette noire, à la verticale, dans le box. Marie crut qu'il était parvenu à se libérer, et elle prit peur, elle quitta la stalle précipitamment.

Ils avaient quitté tous les deux la stalle précipitamment, dans un même mouvement de panique et d'abandon, en pensant que le cheval était parvenu à se libérer, Jean-Christophe de Quelquechose avait encore la bassine à la main, presque vide, à moitié renversée, et la lampe de poche était tombée par terre dans la bousculade, ils ne l'avaient même pas ramassée, ils avaient longé les cloisons de la stalle sans s'arrêter, sans revenir sur leurs pas, laissant la lampe de poche allumée derrière eux dans la paille, le faisceau oblique entre les pattes du pur-sang. Ils s'étaient jetés dehors et s'étaient brusquement retrouvés tous les deux dans les ténèbres des soutes, où le grondement des réacteurs se faisait entendre avec une force démultipliée dans le noir. Le cheval continuait de s'agiter furieusement dans la stalle, il avançait et reculait sur place, il marcha sur la lampe de poche et l'écrasa, comme une noix, sous son sabot, la pulvérisa dans un bruit de verre brisé, en mouchant d'un coup l'ultime infime lumière qui demeurait dans les soutes. Le box était complètement dans le noir, empli de la silhouette noire du cheval, mobile, invisible, inquiétante, qui s'agitait bruyamment dans l'étroit compartiment cloisonné. Ils ne savaient où aller, où se réfugier, à quoi s'agripper, se retenir, ils ne trouvaient plus l'échelle qui menait à la trappe, ils erraient côte à côte dans les soutes parmi des palettes de fret à la recherche d'un abri où se réfugier, de quelque prise fixe à quoi s'accrocher.

Ils s'éloignèrent dans le noir et butaient sur des rails, glissaient sur des billes et des galets, ne distinguant plus les frontières exactes des tapis roulants de fret répartis sur le sol, quittant les chemins balisés et s'aventurant au milieu des rouleaux, qui n'étaient pas fixés et se mettaient à tourner sur eux-mêmes sous leurs pas dans un bruit affolant de bande de roulement de tapis de manutention qui se serait mis en marche sous leurs pieds. Ils dansaient, sur place, sur le sol qui se dérobaient sous eux, emportés par les rouleaux, faisant de grands mouvements des bras pour garder l'équilibre, s'accrochant l'un à l'autre, mais vacillant, mettant une main par terre et laissant échapper la bassine, qui se mit à rouler dans les soutes, et revenant sur leurs pas, péniblement, penchés en avant, la tête courbée, les bras en éclaireur, restant collés aux parois incurvées de l'avion où une sorte de chemin naturel était aménagé le long du fuselage. Ils s'arrêtèrent contre la porte de la soute, qui tremblait bruyamment sur elle-même, parcourue d'humidité résiduelle et de gouttes de condensation. Ils sentaient physiquement les vibrations de la coque de plastique, ses oscillations, ses trépidations, sous la pression des masses d'air et de vent déchaînées que traversait l'avion, sachant que de l'autre côté de la paroi, à vingt centimètres d'eux à peine, on entraînait dans la nuit.

Ils ne bougeaient plus dans les profondeurs de la soute, accroupis côte à côte dans le noir, les yeux mobiles, cherchant des yeux la trappe qui menait au pont supérieur, mais ne la trouvant pas, à croire que l'échelle télescopique avait été remontée pendant qu'ils étaient dans la stalle. Des silhouettes de conteneurs bougeaient sur leurs bases devant eux dans la pénombre dans des grincements et un cliquetis permanent de filins d'acier et de métal. La bassine qui avait glissé par terre roulait à la dérive sur le plancher

métallique des soutes, ils la voyaient rebondir sur le sol, projetée en l'air dans les soubresauts de l'avion. Ils n'avaient aucune idée d'où ils se trouvaient, il n'y avait aucune lueur dans le ciel à l'extérieur, aucun repère visuel, pas de lune, ils devaient voler au-dessus de la mer du Japon, secoués dans la tempête par des vents violents. A travers le hublot, on apercevait les flashs réguliers des feux à éclats que l'avion lançait lui-même dans la nuit, courts, blancs, intenses. Ils étaient dans le ciel, très haut, dans la basse stratosphère. Ils ne voyaient plus rien autour d'eux. Ils entendaient Zahir gémir dans le noir, émettre des sons rauques et plaintifs au fond de sa stalle, ils devinaient sa présence dans l'obscurité, son box à moins de dix mètres d'eux, dix mètres qui leur semblaient à présent des kilomètres infranchissables. Ils l'entendaient gémir, mais ils ne pouvaient plus rien pour lui, incapables de bouger, paralysés sur place, impuissants, quand la trappe s'ouvrit devant eux dans la soute, laissant entrer de la lumière, puis un faisceau longiligne de lampe torche qui cherchait dans le noir, qui fouillait l'obscurité et se posa sur eux, puis, il y eut un appel ou un cri, en anglais, ou en allemand, de reproche ou de surprise, une phrase, comme un ordre, à la fois affolée et comminatoire, une voix d'homme invisible derrière le faisceau aveuglant de la torche électrique pointée sur eux, et ils se dirigèrent vers la trappe en vacillant de droite à gauche sur le sol métallique, guidés par la lumière de la lampe de poche, qui les précédait, les escortait, leur faisait un chemin de lumière, dans les secousses ininterrompues de l'avion. L'échelle télescopique fut descendue au fond de la soute — ou bien l'avait-elle toujours été, et avaient-ils été simplement incapables de la retrouver —, et ils montèrent péniblement l'échelle l'un derrière l'autre pour rejoindre le pont supérieur. La trappe, alors, lourdement, se referma derrière eux dans un claquement métallique.

Zahir était seul. Il avait entendu la trappe claquer derrière lui dans le noir, les présences humaines s'étaient éloignées et il était resté seul, abandonné de tous dans les soutes, les cloisons de son box pour seul horizon. Il ne connaissait pas cette stalle, il ne l'avait jamais vue avant qu'on ne le forçât à y monter quelques heures plus tôt, les yeux bandés, la patte entravée, comme un prisonnier assujetti. La stalle continuait à être secouée dans les turbulences, et il avait mal au cœur, il tenait à peine debout, il transpirait, il bavait, la salive s'écoulait de sa bouche, il ne cherchait même pas à la retenir, une mousse blanchâtre dégoulinait le long de sa mâchoire. Son cœur, qui avait dû monter à près de deux cents pulsations minute au moment du décollage, continuait de battre de façon désordonnée, alors qu'il était au repos à présent, qu'il ne faisait aucun effort, qu'il se contentait de se maintenir en équilibre dans le box, de se replacer, de se repositionner dans la stalle après chaque cahot de l'avion, appuyant sur les postérieurs pour conjurer les secousses, dont il ne pouvait ni prédire la venue ni déduire l'origine.

Zahir n'avait d'autre état de conscience que la certitude d'être là dans le noir, il devait se savoir présent dans la stalle, il avait cette certitude animale, silencieuse, tacite, infaillible, d'être là, sa présence lui était aussi incompréhensible qu'indéniable, il ne pouvait ni la comprendre ni l'expliquer, mais il devait se savoir là, dans la solitude de cette stalle, l'horizon bouché, borné de toutes parts de ténèbres irréfutables. Il demeurait immobile, prostré, les yeux ouverts, les naseaux dilatés. Il ne faisait rien. Il grattait misérablement le sol, il faisait un trou, régulier, inutile, dans la paille, de la pointe du sabot. Il avait mal au cœur, il se sentait barbouillé. Il ne mangeait pas, il ne buvait pas, il ne faisait rien, il souffrait, une souffrance vague, légère, écœurante, et pas même une souffrance, une nausée, il était devenu une simple conscience douloureuse, plane, immobile, illimitée. Rien n'advenait dans la stalle. Rien, la persistance du réel.

Ce qu'il y avait au-delà de la stalle lui était inconnu, le ciel, la nuit, et l'univers. Son pouvoir d'imagination se bornait aux parois qu'il avait devant lui, son esprit butait sur elles et rebondissait pour revenir aux nébulosités de sa propre conscience. C'était comme si des œillères mentales empêchaient Zahir de concevoir le monde au-delà de son champ de vision, borné de toutes parts, noir, aveugle, métallique. Il était incapable de sortir des limites physiques, matérielles, de sa stalle, de se déplacer en esprit dans les soutes de ce Boeing 747 Cargo qui filait dans la nuit, et, à supposer que, mû par la curiosité, le désir immémorial qui pousse les êtres vivants à vouloir

toujours repousser les limites auxquelles ils sont confrontés pour aller voir au-delà — au-delà du rêve, du monde et de l'imagination —, il fût parvenu à traverser alors en pensées les parois de l'avion — passant à travers sa peau rivetée, franchissant le fuselage —, ou à ouvrir la porte de la soute dans un effroyable appel d'air qui l'eût aspiré au dehors, il serait parti mentalement dans la nuit à la rencontre du ciel tourmenté, les quatre fers en l'air, tourbillonnant dans le sillage de l'avion, tombant en vrille dans les ténèbres et disparaissant dans l'univers — Icare qui se serait brûlé les ailes en voulant sortir du rêve qu'il était en train d'imaginer.

Car Zahir était autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans un esprit en mouvement, dans les brumes d'une conscience, ou d'un rêve, inconnu, sombre, agité, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images étaient des instants de la pensée et les turbulences du ciel des fulgurances de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne le leur permet pas, même quand ils ont mal au cœur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de nourriture et de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage les leur en empêchent, Zahir, cette nuit, titubant sans force dans sa stalle, tombant à genoux dans la paille, la crinière plaquée sur la tête, les poils emmêlés, torsadés, enduits d'une mauvaise sueur sèche, les mâchoires molles, la langue pâteuse, mastiquant dans le vide, sécrétant une salive aigre, suant, transpirant, se sentant mal, essayant de se redresser dans le box, faisant un pas de côté sur ses jambes flageolantes, et perdant de nouveau l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans le box, retombant, lentement, au ralenti, sur ses genoux, s'affaissant, les antérieurs ployés, l'estomac lourd, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre, des sueurs froides lui noyant maintenant les tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, avec la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive avant-courrière qui remonte dans la bouche et annonce l'imminence des vomissements, quand les viscères se contractent et que les aliments affluent dans la gorge et commencent à remonter dans la bouche, Zahir — indifférent à sa nature, traître à sa condition — se mit à vomir, il vomissait dans la nuit à dix mille mètres d'altitude dans les soutes du Boeing 747 en vol.

Le jour de la course, déjà, Zahir s'était senti mal. Devant sa nervosité inhabituelle, son entraîneur avait décidé de lui faire porter un bonnet de course, sorte de cagoule noire, ajourée, qui se découpait sur sa tête comme un masque de fer, les oreilles dégagées, des coquilles en plastique fermant son regard sur les côtés. Le pur-sang, le regard obstrué, la tête et l'encolure perpétuellement en mouvement pour essayer d'élargir son champ de vision, était très agité dans le rond de présentation de l'hippodrome de Tokyo. Une foule nombreuse se pressait autour des barrières du paddock, où les chevaux défilaient au pas dans un crachin grisâtre, des couvertures sur le dos, menés en longe par des lads en costumes. Zahir, noir, puissant, fébrile, multipliait les incartades, faisait de brusques écarts, dansait un instant sur place dans l'allée en martelant le sol dans des claquements de sabots impétueux, rattrapé par son lad, qui ne l'avait jamais vu dans cet état et lui passait fermement la main sur les naseaux pour le contenir. Sur un grand panneau d'affichage, semblable aux tableaux d'arrivée électronique en perpétuel changement des aéroports, des milliers d'indications chiffrées indiquaient les cotes fluctuantes des chevaux au départ, dont les noms mystérieux, en katakanas sibyllins, émergeaient en diodes rouges électroluminescentes du brouillard pluvieux qui recouvrait l'hippodrome. C'était la première fois que Marie se rendait sur un champ de course, et elle était fascinée par l'ambiance qui régnait autour d'elle dans le paddock à quelques minutes du départ du *Tokyo Shimbun Hai*. Elle se tenait là sur la pelouse en compagnie de Jean-Christophe de Quelquechose dans le carré réservé aux propriétaires, parmi une faune hétéroclite d'hommes en costumes et de jockeys en tenue, d'entraîneurs et de turfistes, mélange de silhouettes occidentales et japonaises, les jockeys disséminés au milieu de petits groupes, sérieux, cambrés, de grosses lunettes de course sur leur toque, le pantalon blanc moulant et la cravache à la main, qui échangeaient quelques mots avant la course avec les propriétaires, dans un bouquet de chapeaux colorés et de parapluies transparents, qui s'estompaient dans les vapeurs humides qui enveloppaient le paddock.

Marie observait en rêvassant les tenues des jockeys, leurs bigarrures et leurs couleurs, et elle imaginait qu'elle pourrait peut-être créer un jour une collection de haute couture sur le thème du hippisme, qui reprendrait les motifs géométriques des casaques, combinerait des arrangements de cercles et de losanges, de croix, d'étoiles, d'épaulettes et de brandebourgs, une pléthore de pois, de rayures, de chevrons, de

bretelles, de tresses et de parements, où, sur des rouges Magenta ou de Solferino, elle oserait des manches cerise et mandarine, des toques coquelicot, des dos ventre de biche. Elle jouerait de la framboise et de la jonquille, de la capucine et du chaudron, de la paille, du maïs et du lilas, en se servant d'étoffes infroissables et de tissus indiens, des soies pures et mélangés, des taffetas, des tussahs et des tussors, et parachèverait le défilé en lançant une harde de mannequins sur le podium, qui galoperaient, crinière au vent, dans toutes les nuances de *la robe* des chevaux : alezan, noir, rouan, bai, palomino, agouti et isabelle.

Marie demanda à Jean-Christophe de Quelquechose si, dans toutes les langues, on parlait de *la robe* des chevaux. Est-ce que c'était le même mot en anglais pour désigner la couleur de leur crin ? *A dress* ? Jean-Christophe de Quelquechose lui dit que non, qu'en anglais, on disait *coat*, un manteau — à cause du climat, lui expliqua-t-il en souriant, en France, les chevaux peuvent se contenter d'une robe, en Angleterre, ils ont besoin d'un manteau (et d'un parapluie, naturellement, ajouta-t-il en lui prenant le bras).

Jean-Christophe de Quelquechose et Marie étaient arrivés au *Tokyo Racecourse* en début d'après-midi. Ils avaient suivi les premières courses dans les loges réservés aux propriétaires au dernier étage de l'hippodrome. Là, dans de luxueux salons privés, de larges baies vitrés panoramiques surplombaient les pistes et offraient une vue dégagée sur le champ de course. Un épais brouillard bouchait l'horizon et faisait disparaître les confins de l'hippodrome dans la brume. Marie, égarée, une coupe de champagne à la main, regardait les courses debout derrière la baie vitrée, suivant distraitemment des yeux un peloton irréel de pur-sang qui glissaient, immobiles dans le brouillard, le long des barrières de la ligne opposée. Jean-Christophe de Quelquechose venait parfois la chercher et ils passaient la porte-fenêtre qui donnait sur les tribunes pour suivre l'arrivée en plein air, et, d'un coup, alors, dans l'air humide et tremblant de l'après-midi, leur montait aux oreilles la clameur d'une foule de quatre-vingt mille personnes présentes dans l'hippodrome qui encourageaient les chevaux à l'entrée de la dernière ligne droite dans une vague de hurlements et d'encouragements frénétiques, une ferveur de bras tendus et saccadés, qui allaient crescendo jusqu'au passage du poteau, le tumulte ne retombant qu'une fois la ligne franchie. Les propriétaires regagnaient alors leurs salons privés, s'attardaient dans les loges sur lesquelles veillait une pléthore d'hôtesse d'accueil en uniforme qui s'inclinaient cérémonieusement sur leur passage, prenaient un verre au buffet, ou revivaient la course sur un des multiples écrans du circuit de télévision interne qui rediffusait la course en boucle.

La parade des chevaux se terminait dans le rond de présentation, les jockeys prenaient congé des propriétaires et allaient rejoindre leur monture. Ici et là, attendant leur cheval dans l'allée, marchant un instant à côté d'eux, ils grimpaient en selle d'un seul mouvement, souple, léger, enveloppant, et la ronde se poursuivait, les jockeys à présent en selle, toujours conduits en main par des lads endimanchés. Marie suivait des yeux le jockey qui montait Zahir — un jockey irlandais, qui portait les couleurs de l'écurie de Ganay, casaque jaune, toque verte —, qui était en train d'ajuster la lanière de son casque autour de son menton, les jambes encore libres le long des flancs du cheval, les bottes pas encore casées dans les étriers. Les chevaux commençaient à sortir du paddock et prenaient la direction des stalles de départ en entamant un léger canter d'échauffement sur la piste, les jockeys dressés sur les étriers, qui semblaient flotter en suspension au-dessus de la selle.

Déjà, les propriétaires quittaient le paddock. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie se pressaient dans la foule pour rejoindre le bâtiment des tribunes et regagner leurs loges. Ils entrèrent dans le vaste hall du rez-de-chaussée et traversèrent à grands pas la salle des guichets enfumée, parmi des visages durs, des blousons courts, des silhouettes affairées, dans des salissures d'humidité et de pluie, des tickets de paris périmés traînant par terre, au milieu de barquettes usagées, de journaux de course japonais chiffonnés ouverts sur des photos pleines pages de jockeys aux couleurs

délavées que barraient de grands titres parsemés de kanjis. Des centaines de parieurs faisaient encore la queue aux multiples guichets, attendant leur tour en jetant un coup d'oeil sur les écrans des moniteurs qui donnaient les dernières cotes des partants, consultant le programme et cochant le nom d'un cheval. Certains, assis par terre, déchaussés et en costume, la cravate dénouée, mangeaient un riz gluant avec des baguettes sans quitter l'écran des yeux, leurs chaussures alignées devant eux, en sirotant du thé oolong dans des petites bouteilles en plastique. Il y avait un brouhaha continu dans la salle, une odeur de pluie et de tabac humide, qui se mêlait à des relents de sauce et de soja. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie avaient rejoint un escalier roulant qui menait au deuxième étage, puis ils prirent un autre escalator pour rejoindre le troisième niveau, poursuivis par d'incessantes annonces en japonais qui résonnaient dans les haut-parleurs de l'hippodrome. Aux étages supérieurs, les espaces étaient moins enfumés, plus lumineux, la foule était plus clairsemée dans les coursives. Un réseau de couloirs et d'escalators se répondait comme dans une galerie marchande d'aéroport, dans un dédale superposé de ponts intérieurs et de passerelles en verre, de restaurants, de cafés, et de petites boutiques qui proposaient des souvenirs hippiques. Au septième étage, un dernier escalator privé menait aux salons particuliers des officiels et des propriétaires. L'entrée, réservée, était protégée par un tourniquet métallique à trois bras sur lequel veillait deux hôtesses d'accueil en uniforme bleu et blanc. Il fallait un passe pour le franchir, et, Jean-Christophe de Quelquechose fit glisser une carte magnétique dans le tourniquet pour entrer avec Marie. Ils se laissaient monter lentement sur l'étroit escalator privé qui menait aux salons VIP de l'hippodrome, côte à côte sur les marches, jetant un coup d'oeil sur l'animation qui régnait en contrebas, quand Marie, de façon incompréhensible, m'aperçut dans la foule.

Elle ne fit aucun mouvement, n'esquissa aucun geste, elle demeurait immobile sur l'escalator, son coeur avait cessé de battre. Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de moi, il y avait assez peu d'Occidentaux dans l'enceinte de l'hippodrome. Elle me voyait à une vingtaine de mètres d'elle, elle avait reconnu ma silhouette, là, debout, légèrement de profil dans mon grand manteau gris noir, une barquette de tako-yaki à la main, que je mangeais avec des baguettes debout dans une allée. Les tako-yaki, fumants dans la barquette, étaient recouverts d'une couche de pelures de daikon finement rapé en minces copeaux bouclés brunâtres, que la chaleur animait et semblait rendre vivants.

L'escalator continuait de monter lentement, et Marie se laissait emporter, demeurait paralysée sur les marches, ne me quittant pas des yeux, incapable de parler, de bouger. Elle était persuadée que je l'avais aperçue maintenant, elle m'avait vu relever un instant distraitemment les yeux vers l'escalier roulant, et nos regards s'étaient croisés, moi aussi je l'avais reconnue instantanément, mais je n'avais pas bouger, j'étais resté sur place, interdit, la barquette de tako-yaki à la main, qui m'encombrait, qui m'empêtrait, qui me faisait honte à présent et dont je cherchais aussitôt à me débarrasser dans une poubelle avoisinante. Nous nous regardions à vingt mètres de distance, les yeux dans les yeux, dans l'impossibilité de se parler, de se rejoindre et de s'étreindre, malgré le formidable élan secret qui nous poussait l'un vers l'autre. J'avais fait un pas en avant vers l'escalator, comme groggy, incapable de dire un mot, de lui adresser la parole à distance, et je m'étais avancé jusqu'au tourniquet avec cette dérisoire barquette de tako-yaki toujours à la main, comprenant la situation d'instinct sans même devoir m'adresser aux hôtesses, sachant très bien que je ne pourrais pas passer le tourniquet, et je continuais de regarder Marie dans les yeux, Marie qui s'éloignait de moi, à la fois immobile et en mouvement sur les marches de l'escalator, comme prisonnière d'un soudain engourdissement du réel, d'un appesantissement du monde, Marie, paralysée, incapable d'aller dans le sens contraire de la marche et de revenir vers moi, de braver les convenances pour redescendre l'escalier roulant à contresens de profil en se tenant à la rampe mobile, de lutter contre la marche inexorable de l'escalator pour revenir sur ses pas et courir me rejoindre sous les yeux effarés des hôtesses d'accueil. Marie, qui s'éloignait, immobile, de la détresse dans les yeux, une écharpe rouge autour du cou.

Je n'aurais sans doute jamais dû me trouver là, la probabilité que je me rende aux courses à Tokyo ce jour-là était très faible (j'étais tombé par hasard le matin sur un article du *Japan Times* qui annonçait la réunion et j'avais pris au pied levé la décision de m'y rendre), et la probabilité que Marie y soit aussi, et que nous nous croisions par hasard dans la foule présente dans l'hippodrome était quasiment nulle. Nous n'aurions jamais dû être là ni l'un ni l'autre, et je me trouvais soudain en présence de Marie accompagnée d'un homme, un homme que je n'avais jamais vu, en élégant manteau de cachemire — son manteau gris noir comme un double atténué de mon propre manteau —, pas même à son bras, mais implicitement avec lui, violemment avec lui, cette infime distance qui les séparait était plus violente encore que s'ils s'étaient touchés, mais ils ne se touchaient pas, ils se frôlaient simplement de l'épaule, gardant un simple contact invisible entre eux, un minuscule écart de vide qui demeurait entre les manches de leurs manteaux sur les marches de l'escalator, mais elle était indubitablement avec lui, et partant, elle n'était pas avec moi. Je voyais bien que je n'étais pas là, que je ne l'accompagnais pas, que c'est un autre qui l'accompagnait — peu importe qu'elle fût accompagnée ou non, c'est mon absence que la présence de cet homme révélait. Je regardais Marie, et c'était une image saisissante de mon absence que j'avais sous les yeux. Je voyais que je n'étais pas à ses côtés, et c'était comme si je me rendais soudain compte visuellement que, depuis quelques jours, j'avais disparu de la vie de Marie. Depuis que j'avais quitté le grand hôtel de Shinjuku où nous résidions ensemble depuis notre arrivée au Japon pour me rendre à Kyoto et prendre à mon retour une chambre dans un petit hôtel de Shinagawa, je n'étais plus là, j'étais absent, j'avais disparu. Marie continuait à vivre indépendamment de moi, Marie vivait en mon absence — et d'autant plus intensément, sans doute, que je pensais à elle sans arrêt en imaginant en permanence ce qu'elle était en train de faire.

Je voyais Marie s'éloigner de moi au rythme lent de l'escalator qui montait, je ne pouvais pas la retenir, je ne pouvais pas l'atteindre, j'étais bloqué au pied de l'escalator, et elle ne pouvait pas me rejoindre, elle restait immobile, elle ne m'adressait pas la parole, elle ne me faisait aucun signe, le visage perdu, triste, qui s'éloignait de moi au rythme de l'escalator qui montait. Marie, immobile, son écharpe rouge autour du cou, à côté de cet homme que je ne connaissais. Je les regardais s'éloigner avec le sentiment qu'ils étaient en train de passer de l'autre côté, dans un au-delà de l'amour et de la vie, dont les lourdes portes capitonnées qu'on devinait en haut de l'escalator s'ouvraient sur des profondeurs noires, lointaines et rougeoyantes. L'escalator montait dans la brume et les menait vers ces territoires mystérieux auxquels je n'avais pas accès, l'escalier roulant était le vecteur de leur passage, un Styx vertical — marches striées, rampe en caoutchouc noir — qui les emportait irrémédiablement au pays de l'Hadès. Marie ne bougeait pas, les yeux voilés, fixes, absents, elle se laissait emporter par l'escalator, impuissante, triste et passive, et moi ne la quittant pas des yeux, contournant l'escalator et marchant à côté d'elle pour maintenir constante la distance qui nous séparait, mais la sentant s'éloigner vers les hauteurs, continuant de la suivre des yeux pour ne pas la laisser disparaître de ma vue, sentant qu'elle était en train de m'échapper à jamais, mais ne tentant rien non plus, ne cherchant pas à passer en force l'obstacle du tourniquet pour aller l'arracher à son destin. Je croyais alors que c'était la dernière fois que je la voyais, je regardais Marie s'éloigner lentement sur l'escalator, comme si je voyais notre amour se défaire sous nos yeux, et j'avais envie de la serrer très fort contre moi pour un dernier adieu. J'eus, à l'instant, la certitude que, si elle disparaissait maintenant de ma vue, si elle passait le seuil de ces lourdes portes à hublot capitonnées qui s'ouvraient sur une pénombre de néons roses, ce serait la dernière fois que je la verrais — qu'elle mourrait.

Marie, arrivée en haut des escalators, marqua un bref temps d'arrêt, et, sans se retourner, sans un regard pour moi, elle s'engagea à la suite de l'homme dans les salons privés de l'hippodrome. Elle avait disparu de ma vue, et je sus qu'elle allait mourir. Mais ce que j'ignorais alors, c'est que mon affreux pressentiment, s'il allait bien se vérifier dans les mois à venir, ne concernait pas Marie, mais l'homme qui l'accompagnait, qui allait mourir cinq mois plus tard.

Au début de l'été, dans les semaines qui suivirent la mort de Jean-Christophe de Quelquechose, Marie s'était rendue à l'île d'Elbe. Son père était mort un an plus tôt, et rien n'avait bougé dans la maison depuis l'été dernier, Marie avait retrouvé une maison abandonnée, sombre et silencieuse, qui sentait la poussière, le bois tiède et le renfermé. Elle avait dû prendre des décisions douloureuses, débarrasser la chambre de son père et vider le bureau. Elle avait regardé des vieilles photos en classant les papiers de son père, elle avait jeté un coup d'oeil ému sur des documents qui lui avaient appartenu, des lettres, des notes de travail, elle avait vidé les armoires, avait enfoui son visage dans la laine d'un pull-over pour retrouver furtivement l'odeur de son père. Elle l'avait fait avec résolution, en pleurant à peine, pratiquement à sec, les larmes allant se mêler aux moisissures et aux poussières. Ses yeux étaient rougis et picotaient, comme si elle avait de l'asthme, et elle reniflait doucement, en laissant couler sur ses joues cette humeur salée, transparente et légère.

Marie avait décidé d'occuper la chambre de son père au premier étage. Elle avait ouvert les deux fenêtres pour faire un courant d'air, elle avait balayé et lavé par terre à grande eau dans la belle lumière matinale de juillet. Elle avait changé les draps pour mettre une paire de vieux draps blancs qu'elle aimait, en coton rêche, rustique et rugueux, et elle avait entassé les affaires de son père dans des caisses et des valises qu'elle avait entreposées dans le couloir de l'étage. Marie était montée sur une chaise pour fixer de nouveaux rideaux en taffetas bleu aux gros anneaux de bois le long de la tringle. Elle avait apporté des tissus de Paris pour remplacer les vieux rideaux et l'ancien couvre-lit, plusieurs assortiments de bleu et de vert, les couleurs de la Rivercina, la turquoise et le pastel, l'azur et le vert d'eau, l'outremer et l'olivier, comme autant de combinaisons possibles des armoiries apocryphes de la maison de Montalte à l'île d'Elbe (avec la salamandre comme animal héraldique, avait décrété son père un jour qu'il lézardait sur la terrasse).

Dès la première nuit, Marie avait dormi dans la chambre de son père. Le lendemain, elle s'était réveillée tôt, dans une pâle lumière bleue qui passait à travers les rideaux. Le jour était à peine levé, et elle était descendue pieds nus au rez-de-chaussée. Elle avait déambulé dans la maison endormie, elle était passée devant la bibliothèque silencieuse et elle était sortie sur la terrasse, pieds nus, vêtue d'un simple tee-shirt blanc qui tombait sur ses cuisses. L'air du matin était frais, qu'elle sentait vivifiant contre son visage et ses cuisses nues, elle avait contourné la maison dans la faible lumière de l'aube et elle s'était rendue dans le petit jardin qu'elle n'avait pas encore eu le temps de visiter. Le jardin, que protégeait une grille bleue grinçante et rouillée, baignait dans une douce lumière grise. Il était envahi de mauvaises herbes, d'épineux et de lianes enchevêtrés qui recouvraient la végétation comme un camouflage superficiel et sauvage. Deux vieux

transats en bois étaient pliés par terre contre le mur, et le chèvrefeuille montait le long de la façade en s'accrochant aux anfractuosités des pierres irrégulières. Dans les pots en terre cuite où son père cultivait des plantes aromatiques ne subsistait qu'une croûte de terre grisâtre, desséchée et lézardée, seul un pied de basilic, comme échappé des pots, avait survécu, en pleine terre, parmi des ronces et de jeunes pousses de palmiers vivaces qui jetaient de petites gerbes végétales vertes et drues aux angles du jardin. Il ne restait rien des tomates de son père — et elle songeait avec émotion aux dernières tomates de son père qu'elle avait mangées seule l'année dernière —, seulement quelques tuteurs étiques, tordus, fichés en ligne irrégulière. Marie s'approcha de la muraillette, mit un genou en terre et reconnut là, entortillé à une tige de roseau sec qui servait d'échelas, un petit bout de ficelle élimée et bleuâtre décomposée par la pluie dont son père se servait pour attacher les plants de tomate. Elle défit délicatement le noeud qui retenait le fragment de ficelle effilé au tuteur, le regarda longuement, les larmes aux yeux, et le noua autour de son poignet.

Marie était retournée faire sa toilette dans la maison, elle s'était préparé un thé, qu'elle avait bu debout dans un grand bol sur la terrasse, puis elle avait été inspecter la remise à la recherche d'outils. Elle fit son choix dans le désordre des étagères du débarras, déplaça une brouette et revint au jardin avec une pioche et un râteau, un sécateur jaune qui dépassait comme un peigne de la poche arrière de son pantalon. Elle s'était mise au travail dans le jardin, elle avait sectionné les lianes, avait taillé dans les ronces à grands coup de râteau. Elle portait un vieux chapeau de paille de son père, un jeans, une chemise blanche et des vieilles tongs avec une marguerite qui s'épanouissait à la commissure du gros orteil. A l'emplacement des anciens plants de tomates de son père, elle avait nettoyé la terre à la main, avait déraciné les mauvaises herbes, arraché les cardères et les chardons, elle avait redressé une clôture affaissée. Elle s'était hissée sur la pointe des pieds pour dévier de longues lianes de chèvrefeuille en prenant soin de ne pas briser les sarments, qu'elle avait détournées de la façade pour les faire grimper le long d'un treillage d'espaliers. Puis, elle avait arrosé, pensive, progressant lentement le long de la clôture en traînant derrière elle le tuyau jaune entortillé qui rampait dans son sillage comme un serpent domestiqué.

Marie avait passé la barrière de l'enclos à chevaux en contrebas de la propriété et elle descendait des terrasses autrefois cultivées, le sol était rocailleux, bosselé, accidenté, de l'herbe avait poussé par touffes irrégulières entre des pans de murets écroulés. Elle avait marché jusqu'à un promontoire naturel, et elle s'était arrêtée devant la mer, qui s'étendait en contrebas, bleue, plane, immobile. Il n'y avait pas un bruit autour d'elle, le silence de la nature, quelques imperceptibles gazouillis d'oiseaux, un vol de papillon, une brise infime qui infléchissait avec langueur les herbes hautes de la propriété.

L'année dernière, Marie avait pris deux décisions importantes avant de quitter la Rivercina, la première était de revendre la voiture neuve de son père, le gros pick-up gris métallisé, qu'il avait acheté quelques mois avant sa mort, et de garder plutôt l'ancienne voiture, la vieille camionnette break à plateau découvert, à jamais débâchée et poussiéreuse, avec son immatriculation à demi effacée, attendrissante, hiéroglyphique (une antiquité dont elle pouvait peut-être encore payer l'assurance en lires, avec un vieux carnet de chèques de la Cassa dei Risorgimento). La seconde décision était de laisser les trois chevaux de son père en pension au club hippique de La Guardia. Déjà du vivant de son père, c'était Peppino, le responsable du club hippique qui se chargeait des soins vétérinaires à apporter aux chevaux, passant au moins une fois par mois à la Rivercina pour inspecter leur pelage, examiner l'intérieur de leurs oreilles pour contrôler qu'ils n'avaient pas de parasites, de tiques ou de teignes, leur ouvrant la bouche pour vérifier leur denture et leur râpant parfois lui-même les surdents. Le vieux Maurizio se contentait de veiller à ce que les chevaux aient toujours à boire, et le père de Marie allait parfois porter un seau d'avoine aux chevaux pour améliorer leur ordinaire. Il entrait dans l'enclos avec son seau en s'adressant joyeusement aux chevaux (*ciao, ragazzi*, leur disait-il, et il leur claquait affectueusement l'encolure du plat de la main dans

des ébrouements de crinière qui faisaient s'envoler des essaims de mouches dans l'enclos).

Marie s'était prise d'affection pour Nocciola, une jument aux grands yeux doux, à l'encolure lisse et soyeuse, qu'elle avait montée pour la première fois l'année dernière le jour de l'enterrement de son père, quand elle avait escorté le corbillard à cheval sur les routes de l'île d'Elbe pour accompagner le cercueil au cimetière. Cette année, elle avait retrouvé Nocciola au club hippique au début du mois de juillet, et elle avait eu envie de la monter. Elle la montait au pas, tournant lentement dans le manège, hiératique sur sa selle dans sa chemise blanche et son pantalon d'équitation, sous la surveillance passive de la fille de Peppino, une adolescente morose assise à califourchon sur la barrière, un *telefonino* à l'oreille, qui parlait d'une voix traînante en faisant à l'occasion des gestes éloquentes de sa main recourbée. Le club hippique était constitué d'un ensemble épars de maisonnettes en pierre qui s'étendait dans une sorte de clairière qui s'ouvrait au fond d'une piste poussiéreuse, avec une bâtisse de pierre pour la réception et l'accueil, une remise pour les selles et les divers harnachements, ainsi que des écuries sommaires, le toit en tôle et la structure en bois, renforcée de planches cloutées, où les chevaux passaient la nuit. De l'extérieur, on apercevait leurs crinières sombres qui se mouvaient dans la pénombre des box, tandis que leurs pattes restaient immobiles sous les portes à claire-voie, comme si le bas et le haut appartenaient à des animaux distincts. Le manège était à la fois clos par de jolies barrières blanches, et complètement ouvert sur la nature environnante, le regard, quand on était à cheval, s'élevait par-delà les bosquets d'oliviers sauvages et montait jusqu'au sommet pelé de la colline, où la végétation avait été mangée par le vent et les incendies successifs. Très vite, Marie n'avait plus eu besoin de personne pour monter Nocciola, elle sellait la jument elle-même en arrivant au club hippique et la menait au manège, montait en selle et faisait un tour de l'enclos au pas, puis, frappant résolument les flancs de la jument, elle la mettait au trot, et, au bout d'une semaine, au galop. Elle galopait dans la poussière, faisant et refaisant le tour du manège librement, le galop ayant sur elle l'effet inattendu de la faire à la fois rire et pousser de hauts cris de protestation enchantée. Emportée par le galop du cheval, Marie ne pouvait se retenir de rire, dépossédée de tout pouvoir de contrôle sur la jument, ne pouvant ni l'arrêter ni cesser de rire, secouée sur la selle, elle riait aux éclats, chahutée, insouciante et heureuse, s'accrochant à la bride, manquant tomber de cheval, s'agrippant au pommeau pour se remettre d'aplomb et s'abandonnant tout entière à ce rire enchanteur dont les modulations suraiguës allaient se dissiper dans les tourbillons de poussière que la jument laissait dans son sillage.

Au retour du club hippique, Marie déjeunait seule d'une salade et d'un fruit sur la terrasse ombrée de la maison, parfois elle allait manger un plat de pâtes dans un petit restaurant de Casa Ronciglione. Avant le dîner, elle repassait plus d'une heure au jardin, elle s'était confectionné une minuscule cabane en planches et en canisses, un abri pour ranger ses outils, elle avait racheté des plants de tomates, des sachets de graines pour les semis. Le soir, elle montait dans la chambre de son père et se déshabillait pour la nuit, passait un de ces vieux tee-shirt blanc ou grisouille dont elle avait le secret (sans forme, douillet, tiède et odoriférant, pour lesquels elle éprouvait une vague tendresse complice et sentimentale). Elle fermait avec soin les jolis rideaux bleus et verts de la chambre, se couchait dans le grand lit de son père et lisait quelques lignes de Borges dans son lit, qu'elle suçait délicieusement en pensées avant de s'endormir, comme de somptueux caramels mous.

En rentrant de la plage, Marie se lavait les cheveux dans le petit jardin, debout contre le grillage, en maillot de bain noir une pièce, les pieds dans la terre ou hissés sur un caillebotis bleu, les cheveux enduits d'une mousse blanche aux exhalaisons de vanille qu'elle lissait du bout des doigts sous le jet d'eau tiède du tuyau d'arrosage. Elle se penchait pour refermer le robinet et s'enroulait les cheveux dans une grande serviette blanche, après les avoir longuement égoutter une dernière fois la nuque baissée vers le sol, et regagnait la maison, ses tongs presque aux pieds, seulement à demi enfilées, qui glissaient sur le sol en raclant les dalles. Elle descendait l'une après l'autre les

bretelles de son maillot de bain, faisait glisser le maillot le long de ses hanches et de ses cuisses, et l'abandonnait là en plan sur le sol de la cuisine, montait les escaliers nue, enturbannée de blanc, ses tongs aux pieds, des marguerites entre les orteils, le corps emperlé de gouttelettes qui brillaient dans les rayons obliques du soleil et dégoulinait dans son sillage sur les marches des escaliers.

Un matin de la fin du mois d'août, après s'être lavé les cheveux de bonne heure dans le petit jardin, Marie s'était habillée et coiffée avec soin dans sa chambre, elle s'était passé un dernier trait de rouge à lèvres devant le miroir avant de sortir, qu'elle avait aussitôt tamisé en appuyant délicatement sa bouche sur le versant moelleux d'un rouleau de papier hygiénique qu'elle avait reposé sur le marbre du meuble en laissant sur le rouleau l'empreinte rouge de ses lèvres en forme de baiser. Elle s'examina un instant en pied dans le grand miroir de l'armoire à glace de la chambre. Elle n'avait pas l'habitude de se voir dans ce miroir, c'était plutôt le miroir de son père, c'était lui qui s'en était servi quotidiennement pendant près de vingt ans, et, approchant lentement son visage de l'armoire, elle surprit alors une fugitive ressemblance physique entre elle et son père, comme si le miroir, ayant imprimé jour après jour l'image de son père, avait gardé en mémoire comme une image dormante de son père que la présence de Marie avait suffi à réactiver en faisant réapparaître son père, non pas vivant, en pied, à côté d'elle, dans le miroir, mais en superposition sur elle. Elle se regardait dans la glace, et, voyant son père apparaître en filigrane sur ses traits, elle mesura alors la puissance de la transmission des gènes et se rendit compte à quel point son père s'était perpétué en elle, en lui transmettant, non seulement ses biens et la maison de l'île d'Elbe, mais jusqu'à son allure et les traits de son visage.

Marie avait quitté la propriété dans la vieille camionnette break débâchée de son père. A quelques kilomètres de Portoferraio, elle avait bifurqué sur la gauche vers une petite route qui montait en serpentant à flanc de colline vers les hauteurs. Elle avait roulé encore quelques kilomètres jusqu'à un hameau où, dans un tournant escarpé, se dressait le mur d'enceinte du cimetière où était enterré son père. Elle avait garé la voiture sur le bas-côté et avait continué à pied, avec un bouquet de fleurs du maquis qu'elle avait composé avec le raffinement inné dont elle avait toujours fait preuve pour assembler les couleurs et les tissus, sans forcer la nouveauté, sans chercher la création, un seul geste, simple, naturel, pour réunir, entre ses mains, l'évidence et l'impossible, trois brins de fenouils sauvages cueillis sur le bord de la route, deux branches de jeunes eucalyptus détachées d'un arbre du jardin, et un sarment de bougainvilliers aux fleurs pourpres cardinalices à trois bractées qu'elle avait volé en hommage à son père à la terrasse d'une propriété du bord de mer. Elle avait poussé la grille du cimetière et avait traversé une allée mal entretenue où des mauvaises herbes s'épanouissaient entre des caveaux de marbre noir et s'était arrêtée devant la tombe de son père. Là, elle s'était recueillie, le bouquet à la main, debout, immobile dans le silence, peinant à se représenter que ce qui fut son père se trouvait là sous cette pierre, davantage que dans son esprit, où il n'avait jamais cessé de vivre. Elle avait déposé le bouquet sur le marbre de la tombe de son père et était repartie sans se retourner, elle était remontée dans la vieille camionnette et elle avait démarré aussitôt, les yeux dans le vague. Marie roulait en direction de Portoferraio sans penser à rien. Elle avait suivi en voiture les quais déserts du port au ralenti et s'était arrêtée au bord de l'eau, non loin du petit édifice des bureaux de la capitainerie. Il était presque midi, et elle était descendue de la voiture pour guetter l'arrivée des bateaux sur les quais. Au bout de quelques minutes, le bateau de Piombino avait fait son entrée dans le port, et j'étais là, sur le navire.

C'était la première fois que je revenais à l'île d'Elbe depuis l'été dernier, j'y revenais presque un an jour pour après la mort du père de Marie. J'avais voyagé dans le même bateau de la Toremar que l'année dernière, quand j'étais revenu de Chine pour assister aux obsèques du père de Marie. Dès le départ du navire à Piombino, j'avais été me réfugier dans un salon couvert de l'entrepont inférieur, et j'avais rêvassé dans l'ombre lourde et chaude d'un robuste siège aux accoudoirs métalliques, tirant le petit rideau bleu fripé contre le hublot pour m'isoler dans la pénombre. C'était un geste que j'avais déjà

accompli l'année dernière. J'avais fini par m'assoupir, et j'avais laissé les rêveries affleurer naturellement à ma conscience, laissant progressivement revenir à moi les événements de la nuit de la mort Jean-Christophe de Quelquechose en juin dernier à Paris. Je me laissais bercer par les ronronnements du moteur, je somnolais dans la pénombre sans chercher à reconstituer précisément les événements de la nuit par un effort délibéré de la mémoire. Non, j'en revivais simplement des bribes dans mon demi-sommeil, laissant émerger quelques conjectures à ma conscience — hypothèses et images —, en faisant appel à des zones différentes de mon cerveau, selon que j'avais recours au raisonnement et à la déduction, pour élaborer des hypothèses, ou que j'en appelais au rêve et à la mémoire, pour invoquer des images. A quelques faits avérés et vérifiables de cette nuit de juin caniculaire, il m'arrivait d'ajouter de pures fantaisies tirés de souvenirs de ma vie récente ou d'un passé plus lointain, que j'intégrais librement aux événements de la nuit, combinant dans mon demi-sommeil des faits imaginaires à des lieux véritables, peuplant de souvenirs anciens l'appartement de la rue de La Vrillière où j'avais vécu avec Marie pendant plus de cinq ans, et dans lequel je pouvais encore me déplacer mentalement à loisir, entrer et sortir des pièces, ouvrir la fenêtre et découvrir une vue nocturne des murs d'enceinte de la Banque de France baignant dans la lumière jaune d'un réverbère parisien, alors que je me trouvais calé dans le fauteuil d'un navire silencieux qui croisait sur une mer d'huile entre la côte italienne et les rivages de l'île d'Elbe.

Je savais qu'il y avait une réalité objective des faits — ce qui s'était réellement passé dans la nuit du 20 au 21 juin dans l'appartement de la rue de La Vrillière —, mais que cette réalité me resterait toujours étrangère, je pourrais seulement tourner autour, l'aborder sous différents angles, la contourner et revenir à l'assaut, mais je buterais toujours dessus, comme si ce qui s'était réellement passé m'était par essence inatteignable, hors de portée de mon imagination et irréductible au langage. J'aurais beau reconstruire cette nuit en images mentales qui auraient la précision diabolique du rêve, j'aurais beau l'ensevelir de mots qui auraient une puissance d'évocation hallucinante, je savais que je n'atteindrais jamais ce qui avait été pendant quelques heures la vie même, mais il m'apparut que je pourrais peut-être atteindre une vérité nouvelle, qui s'inspirerait de ce qui avait été la vie et la transcenderait, sans se soucier de vraisemblance ou de véracité, et ne viserait qu'à la quintessence du réel, sa moelle sensible, vivante et visuelle, une vérité proche du rêve, de l'invention ou du mensonge, la vérité idéale.

Vers la fin de la traversée, tandis que le navire commençait à s'approcher des rivages de l'île d'Elbe, mes pensées se mirent à glisser vers une autre nuit, dont Marie m'avait fait le récit, la nuit de son retour mouvementé du Japon. Je n'avais pas été présent physiquement cette nuit-là, mais je voyais les événements se dérouler à l'identique derrière mes yeux fermés, avec les principaux protagonistes qui se matérialisaient et s'incarnaient dans ma conscience, sans nom et sans visage, ce n'était pourtant ni des inventions ni des chimères, mais des personnes réelles qui avaient vécu dans la réalité ce que je les voyais vivre dans mon esprit. bercé par le bruit hypnotique des moteurs du bateau, ils évoluaient en silence dans mon esprit, et, même si j'étais moi-même absent des scènes qui se déroulaient derrière mes yeux fermés, si je n'en étais pas partie prenante, même si je n'apparaissais pas physiquement parmi les autres figures, je me savais intimement présent, non seulement en tant que source unique de l'invocation en cours, mais au sein même de chacun des personnages, avec qui des liens secrets m'unissaient, des liens enfouis, privés, inavouables — car j'étais, et suis, autant moi-même que chacun d'eux.

La connaissance très imparfaite que j'avais du déroulement de la nuit du retour de Marie du Japon, les nombreuses zones d'ombre qui demeuraient dans ma connaissance des événements, ne constituait pour moi nullement un handicap, au contraire, ils m'obligeaient à un plus grand effort d'imagination pour recréer mentalement les événements, alors que si je les avais vraiment vécus, je m'en serais simplement souvenu. Je n'avais pas été présent cette nuit-là, mais j'avais accompagné

mentalement Marie à l'aéroport et je m'étais projeté en pensées dans le ciel à dix mille mètres d'altitude, avec la même intensité émotionnelle que si j'avais été là, comme dans une représentation qui serait advenue sans moi, non pas de laquelle j'aurais été absent, mais à laquelle seuls mes sens auraient participé, comme dans les rêves, où chaque figure n'est qu'une émanation de soi-même, recrée à travers le prisme de notre subjectivité, irradiée de notre sensibilité, de notre intelligence et de nos fantasmes.

Même si je ne dormais pas, c'était le mystère irréductible du rêve qui était en train d'agir et de jouer en moi, qui permet à la conscience de construire des images extraordinairement élaborées et codées qui s'agencent dans une succession de séquences apparemment disposées au hasard, avec des ellipses vertigineuses, des lieux qui s'évanouissent et plusieurs personnages de notre vie qui fusionnent, se superposent et se transforment, et qui, malgré cette incohérence radicale, parvient à raviver en nous des souvenirs, des craintes et des désirs, et à susciter, comme rarement dans la vie même, avec une telle intensité, la terreur et l'amour. Car il n'y a jamais de troisième personne dans les rêves, il n'est qu'à se souvenir de *L'Île des Anamorphoses*, cette nouvelle où un écrivain borgésien invente la troisième personne en littérature, et, où, au terme d'un long processus de dépérissement solipsiste, déprimé et vaincu, il finit par renoncer à son invention et se remet à écrire à la première personne.

Je fus un des premiers à quitter le navire en arrivant à l'île d'Elbe. Marie m'attendait sur le quai, elle me regardait descendre la passerelle, immobile, avec quelque chose de grave, de beau et de voilé dans le regard. Je la rejoignis sur le quai, nous étions face à face, indécis, émus, embarrassés, ne sachant que nous dire, et je m'étais contenté de lui effleurer affectueusement l'épaule en silence, laissant glisser, s'effondrer, ma main sur son bras nu, premier effleurement de nos peaux depuis deux mois. C'était Marie qui m'avait proposé de la rejoindre à l'île d'Elbe, mais cela n'impliquait sans doute aucune modification de notre relation. Nous étions toujours séparés, mais la situation était nouvelle, inédite, ambiguë, et, si l'amour avait été présent dès la seconde où nous nous étions revus, dès le premier regard que nous avons échangé, nos corps — nos bras, nos mains que nous avons sentis aimantés l'un vers l'autre — s'étaient bien gardés de confirmer l'aveu implicite que nos yeux avaient laissé échapper.

En arrivant à la Rivercina, j'étais pâle et sans force. J'avais été malade dans la voiture, je m'étais senti barbouillé dès que la route avait commencé à tourner. Marie avait dû s'arrêter sur un promontoire qui surplombait la mer, et j'étais sorti de la voiture pour reprendre ma respiration au grand air. Les mains sur les genoux, le front en sueur, j'essayais de vomir sur le promontoire, laissant échapper de longs filets de salive élastique et transparente qui tombaient à mes pieds dans le gravier poussiéreux (ah, quel séducteur, j'avais dû lui manquer, me disais-je). Marie, portée par cet instinct auquel elle n'avait jamais pu résister quand elle s'arrêtait au bord de la route, était partie cueillir du fenouil dans la nature. Elle était descendue dans le maquis et cheminait avec insouciance à flanc de colline en composant son bouquet, croquant au passage une tige de fenouil entre ses lèvres. Je l'avais dans mon champ de vision, et j'imaginai avec délices la saveur fraîche que devait avoir le fenouil dans sa bouche. Je me sentais d'autant plus gauche et démuni vis à vis de Marie, que je me rendais compte que je n'étais plus exactement celui que j'avais été pour elle pendant sept ans — son amour —, et que je ne voulais être rien d'autre. Mais, puisque Marie ne semblait pas m'accorder d'emblée ce statut auquel j'aspirais — nous restions dans la plus parfaite ambiguïté sentimentale —, il me fallait au moins faire bonne figure, et, quand elle me rejoignit en posant négligemment une main sur mon épaule pour venir aux nouvelles, malgré mon teint pâle et mes jambes flageolantes, je fis l'effort de lui décocher un frêle sourire, avec la timidité conquérante qui me caractérise.

Aussi curieux que cela puisse paraître, je plaisais à Marie, je lui avais toujours plu. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général (et pas davantage aux hommes d'ailleurs, qui ne voyaient pas très bien ce que les femmes me

trouvaient), mais à chaque femme en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité singulière, son regard pénétrant et son intuition féminine, à repérer en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter. Chacune d'elle était en fait persuadée que ces qualités invisibles qu'elles avaient décelées en moi échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en réalité très nombreuses à être ainsi *les seules* à apprécier mes qualités secrètes et à tomber sous le charme. Mais il est vrai qu'à force de finesse, de nuances et de subtilités, mon charme était devenu complètement terne (en quoi il se mariait assez bien avec mon humour éteint).

En arrivant à la Rivercina, je me demandais quelle chambre Marie allait m'attribuer. Les premières années, nous dormions ensemble dans la chambre de Marie au rez-de-chaussée de la maison, puis nous avons occupé la fermette que son père avait retapée pour elle en contrebas de la propriété. Nous étions entrés dans la maison, et j'avais tout de suite remarqué la présence troublante et sensuelle d'un maillot de bain affaissé sur le carrelage de l'entrée. Marie me précédait dans les pièces sombres du rez-de-chaussée, nous passâmes devant le bureau de son père qui avait été entièrement vidé, les volets étaient fermés, j'aperçus furtivement un amas de caisses en carton empilées dans l'ombre sur la table de travail. Elle me guida ainsi naturellement jusqu'à sa chambre, et je fus soulagé de constater qu'elle me proposait toujours de dormir avec elle. Mais quelque chose que je n'arrivais pas à définir m'avait tout de suite troublé en entrant dans la chambre. Le grand lit était fait, et il n'y avait aucun vêtement visible dans la pièce, pas de serviettes en boule sur le sol, de tiroirs laissés ouverts débordant de petites culottes et de soutien-gorge pendouillants et torsadés, de sèche-cheveux abandonné par terre encore branché à la prise de courant. Non, la chambre était silencieuse et en ordre, les rideaux ouverts, soigneusement attachés aux deux extrémités de la fenêtre, une pile de serviettes reposait sur une chaise comme dans une chambre d'ami. Je posai mon sac de voyage sur une chaise, et ce n'est que plus tard que je compris que Marie s'était installée à l'étage dans la chambre de son père.

En fin d'après midi, nous avons été nous baigner dans une petite crique des environs de la Rivercina. La crique, déserte, s'étendait dans le silence de l'après-midi, un silence immobile de soleil, de clapotement de vagues et de vibrations d'insectes. Marie, en maillot de bain noir, se promenait au bord de l'eau. Elle avait ramassé une pierre et se penchait pour décoller quelques arapèdes collés aux rochers, qu'elle portait à sa bouche en continuant à se promener sur le rivage, suçant la coquille et la rejetant au loin dans la mer d'un geste nonchalant et arrondi du bras. Elle récoltait des bigorneaux dans les anfractuosités humides et déchiquetées des rochers, qu'elle ne mangeait pas tout de suite, les gardant en petit tas dans la conque ouverte de sa main. Elle continuait son chemin, pensive, s'accroupissait en face d'un rocher à demi immergé couvert de mousse et de lichens verdâtres, de concrétions compactes de coquilles de balanes crénelées, et, les doigts recourbés, essayait de décrocher quelques moules minuscules, la coquille encore hérissée de filaments tressés. Elle revenait vers moi et déposait son butin à mes pieds, ouvrant ses mains et laissant glisser au ralenti une cascatelle de coquillages mouillés qui s'entrechoquaient le long de mes pieds nus (j'essayais vainement de les esquiver en pianotant rapidement des orteils dans le vide). Puis, survolant mon corps sur les rochers pour s'emparer d'un tee-shirt et de quelques chaussures, elle érigeait un vague enclos pour empêcher les coquillages de s'échapper, une réserve naturelle, un vivier de *vongole* apocryphes qui agrémenteraient, qui sait, nos spaghetti.

Marie était retournée au bord de l'eau. Debout, rêveuse, les pieds dans la mer et les mains sur les hanches, elle observait une anémone de mer, qui flottait mollement à ses pieds entre deux eaux, à peine submergée, ses tentacules déployés qui se laissaient onduler dans le ressac comme les prolongements d'une chevelure flottante et transparente. Puis, elle était entrée résolument dans l'eau, les deux bras écartés, se grandissant pour ne pas laisser le fil des flots atteindre ses aisselles et poussant de brefs cris de protestation saccadés qui allaient crescendo pour souligner la différence thermique entre son corps et la mer, avant de se laisser tomber joyeusement en arrière

dans l'eau et de se mouiller les cheveux sur place. Elle barbota ainsi quelque temps, avant de me demander de lui apporter son masque. Je la rejoignis, et Marie se mit à rincer son masque à côté de moi, crachait dedans pour nettoyer le hublot. Elle l'ajusta et mit la tête sous l'eau pour jeter un coup d'oeil sous la mer. Il y a plein d'oursins ! me dit-elle d'une voix enjouée et nasale, pincée par le masque, et, s'éloignant de moi en nageant, elle se fit soudain basculer entièrement à la verticale dans l'eau, ses jambes s'agitant un instant anarchiquement dans le vide avant de s'enfouir progressivement dans les ondes. Elle avait complètement disparu au fond de l'eau, seul un bouillonnement silencieux de petites bulles à la surface témoignait encore de sa présence sous-marine affairée dans les parages. N'ayant pas d'ustensile, petit couteau ou fourchette, elle mit beaucoup de temps avant de réparaître, émergeant d'un coup, hors d'haleine et me cherchant des yeux, le masque de travers, soufflant de l'eau par le tuba, tel un jet d'eau vertical de baleine, avec, dans les mains, trois beaux oursins mauves dégoulinants, les piquants encore mobiles recouverts de minuscules particules minérales ou végétales, des fragments d'algue et de petits cailloux, des débris de pierres colorées, des brisures de coquillage. Elle se remit debout et regagna aussitôt le rivage à pied, marchant dans l'eau en se déhanchant contre l'onde, poussant la mer à la force de ses cuisses. Elle s'empara d'une grosse pierre sur les rochers et ouvrit les oursins, sommairement, brisant les tests à coup de pierre, l'un après l'autre, allongea le bras au loin en direction de la mer pour secouer énergiquement les coquilles au-dessus de l'eau pour se débarrasser des déchets. Elle détacha une lamelle orangée avec le revers de son doigt et la dégusta, d'abord elle-même, avec cet imperceptible mouvement de vrille de l'index pour le porter à sa bouche, puis m'en proposa une quand je sortis de l'eau, encore mouillé, pour venir la rejoindre, me donnant la becquée, je m'étais assis à côté d'elle sur les rochers et je me régalaient autant de son doigt, mouillé, iodé et légèrement salé, que des fraîches et délicieuses lamelles d'oursin qui fondaient dans ma bouche.

Nous étions partis nager, nous écartions lentement les bras dans des scintillements argentés de soleil qui se dispersaient devant nous à la surface de l'eau. Marie s'éloignait parfois vers le large de son très beau mouvement de crawl, lent, régulier, décomposé, les bras montant vers le ciel et plongeant dans la mer avec comme un léger contretemps, puis elle revenait vers moi et restait un instant en suspension à ma hauteur, comme en apesanteur dans l'eau. Marie s'approchait et s'éloignait de moi, elle riait et elle disparaissait sous l'eau, elle était insaisissable. Nos jambes, parfois, se frôlaient dans la mer, nous nous effleurions, je lui avais caressé négligemment l'épaule en détachant tendrement quelques algues qui étaient restées collées à ses cheveux. Je sentais une complicité ancienne renaître entre nous, rien n'était avoué, rien n'était explicitement formulé, mais, plus d'une fois, nos mains s'étaient touchées dans l'eau sans prendre garde, nos regards s'étaient croisés, s'étaient unis et enlacés dans la mer. Je me sentais envahi par un curieux mélange de timidité et d'émotion très douce qui venait de très loin, comme les réminiscences d'un désir ancien qui refaisait surface. J'avais envie de prendre la main de Marie, de m'abandonner contre elle dans l'eau tiède, de serrer mon corps contre le sien dans la mer. Elle revint vers moi, le masque relevé sur le front, ses pommettes étaient mouillées, elle semblait heureuse, épanouie, et elle me souriait, mutine, comme si elle venait de me jouer un mauvais tour, et je m'aperçus que son maillot de bain était roulé dans sa main droite.

Marie avait enlevé son maillot de bain pour nager plus librement, elle était nue dans la mer, et je nageais à côté d'elle, je suivais des yeux la ligne fluctuante de son décolleté qui évoluait au diapason du fil de l'eau, tantôt très strict et pudique, un ras du cou qui lui remontait jusqu'au menton, et parfois très plongeant, affolant et audacieux, qui descendait jusqu'à son nombril quand elle nageait sur le dos ou qu'elle faisait la planche, le ventre et les poils du pubis mouillés, les seins alanguis qui émergeaient du léger ressac d'eau stagnante qui s'attardait sur son corps. Je ne la quittais pas des yeux, accompagnant le maillot de bain qu'elle avait à la main qui était comme l'étendard de sa nudité, le pavillon noir de ma pirate que je suivais aveuglément dans la mer. Nous nous étions arrêtés l'un en face de l'autre à une vingtaine de mètres du rivage, et nous nous

souriions, je regardais Marie, nue et masquée en face de moi, infiniment désirable. Je lui touchai doucement l'épaule dans l'eau, et elle se laissait faire, il y avait de la gravité dans son regard. Je la sentais prête à s'abandonner à mon étreinte dans la proximité enveloppante de l'eau, et je m'apprêtais à la prendre dans mes bras, quand elle aperçut soudain un miroitement de nacre au fond de l'eau (une oreille de Sainte Lucie ! s'écria-t-elle, les yeux brillants), et, glissant contre ma peau mouillée, elle s'échappa d'entre mes bras comme une anguille et plongea dans la mer, bascula dans les flots vers le scintillement entr'aperçu, en me présentant, avant de disparaître, le *Noli me tangere* le plus éloquent qui se pût concevoir : la courbe de son cul s'enfouissant dans la mer.

Marie se faisait sécher à côté de moi sur les rochers. Des gouttelettes parsemaient son corps nu, que le soleil asséchait peu à peu en laissant sur sa peau d'infimes marques de sel quasiment invisibles à l'oeil nu, dont j'imaginai la saveur saline sur le bout de ma langue. Au bout d'un moment, pensive, les yeux fermés, Marie me dit à voix basse cette phrase énigmatique : "Tu sais, je n'étais pas sa maîtresse", et sa phrase résonna un instant dans le silence de la crique. Elle ne dit pas de qui elle n'était pas la maîtresse, mais j'avais très bien compris de qui elle parlait, et je lui sus gré de ne pas l'avoir nommé (moi-même, d'ailleurs, avec beaucoup de mauvaise foi, je prétendais ne plus très bien me souvenir de son nom). Marie n'avait pas bougé, elle était toujours allongée sur le dos, les yeux fermés, un genou relevé, et elle caressait lentement la pierre chaude du plat de la main. Le silence était revenu, à peine troublé par le murmure imperceptible de l'eau qui venait mourir sur les rochers. Je regardais Marie. Qu'avait-elle voulu me dire en me disant qu'elle n'était pas sa maîtresse ? Qu'elle n'avait pas eu de relations sexuelles avec lui ? C'était bien peu probable, pour ne pas dire impossible, même si on pouvait naturellement imaginer que leurs relations n'aient pas été *stricto sensu* sexuelles, au sens le plus casuiste, ou clintonien, du terme, qui voudrait qu'il n'y ait pas de relations sexuelles s'il n'y a pas de pénétration sexuelle (ce qui exclut le cunnilingus, la fellation et le 69, de cette jurisprudence Clinton — bref, de quoi s'amuser quand même sans pour autant devenir amants), mais je doute qu'elle voulait me faire part de telles nuances jésuitiques et de détails aussi croustillants. Non. Marie paraissait grave, elle avait l'air émue, et le ton qu'elle avait employé avait eu la solennité douloureuse d'un aveu, ou d'une confidence. Je continuais de la regarder, et je me demandais pourquoi elle avait éprouvé le besoin de me dire aujourd'hui qu'elle n'était pas sa maîtresse (ce qui ne voulait d'ailleurs pas dire qu'elle ne l'avait pas été, l'imparfait qu'elle avait employé — plutôt que le plus-que-parfait — était suffisamment ambigu pour permettre un tel petit mensonge par omission). Peut-être avait-elle simplement voulu me faire savoir qu'elle ne s'était jamais sentie liée à lui, qu'elle avait toujours eu le sentiment de rester parfaitement libre et qu'elle ne pouvait en aucun cas être considérée comme la maîtresse d'un homme marié, que c'était en quelque sorte le mot "maîtresse", avec ses connotations sociales, plus que ses réalités privées, qu'elle récusait, niant qu'on pût lui appliquer le mot, à défaut de la réalité qu'il recouvrait. Peut-être estimait-elle également qu'il n'y n'avait pas lieu de le lui appliquer en raison du caractère très éphémère de leur liaison, qui n'avait pas eu le temps de s'installer dans la durée. Ou bien était-ce qu'elle ne l'aimait pas ? Avait-elle voulu me dire que, dans le fond, elle ne l'aimait pas, que, certes, il lui avait plu, qu'il était tombé au bon moment, qu'elle avait aimé sa gentillesse, qu'elle avait apprécié sa prévenance, sa galanterie, son efficacité, et que la vie, avec lui, était facile, confortable et rassurante, mais que c'est un autre qu'elle aimait.

Nous avons passé une semaine ensemble à la Rivercina avec Marie, multipliant les jeux d'approches invisibles pour essayer de se retrouver, nous croisant au rez-de-chaussée de la maison avec des serviettes de bain sur l'épaule et des lueurs séductrices dans le regard, entrelaçant nos trajectoires dans les vastes jardins de la propriété, ne nous éloignant un instant l'un de l'autre que pour mieux se rejoindre. Au fil des jours, la distance qui séparait nos corps se réduisait inexorablement, devenait de plus en plus ténue, s'amenuisait d'heure en heure et tendait à se combler. Nous nous frôlions le soir sur la terrasse en débarrassant la table à la lueur de la bougie, et nos ombres ne s'esquivaient pas dans la nuit, insistant au contraire, recherchant, comme des

chats, des effleurements secrets dans le noir. Parfois, le soir, dans la cuisine, tandis que nous préparions à manger, et que je surveillais la sauce tomate qui mijotait sur le vieux réchaud à gaz, une cuillère en bois à la main, Marie arrivait en silence dans mon dos, et je sentais la présence de son corps contre le mien, son bras nu qui me frôlait pour rajouter dans la sauce quelques feuilles de sauge qu'elle avait été cueillir dans le petit jardin, parfois même ses doigts sur ma joue, qui venaient taquiner ma barbe naissante en me reprochant de ne pas m'être rasé. Je lui prenais la main pour la retirer de ma joue, et je songeais que le même geste de prendre la main pouvait avoir une signification bien différente selon qu'il était effectué dans le déroulement ordinaire de la vie, avec simplicité et sans cérémonie, ou qu'on l'accompagnait d'une intention et d'un regard, d'une soudaine gravité, qu'on le ralentissait pour le souligner et le mettre en valeur, comme je le fis alors ce soir-là dans la cuisine, pris d'une subite impulsion, sans n'avoir rien prémédité, rien prévu et ignorant où cela nous mènerait, tendant la main vers elle dans la cuisine et la regardant dans les yeux — la main et le regard un instant suspendus dans le temps —, soudain troublé, intimidé, je lui offrais la main. Elle ne portait qu'une large chemise blanche humide qui tombait sur ses cuisses et elle avait ses vieilles tongs aux pieds, dont une des marguerites était abîmée, qui avait dû se tordre dans la poussière d'un sentier, et qui semblait avoir été effeuillée entre ses orteils par une main rêveuse, ou un esprit amoureux, un peu, beaucoup — passionnément. Une ombre de gravité traversa le regard de Marie, elle devint songeuse et fit un pas vers moi pour me prendre la main, se laissa glisser contre mon corps, et nous restâmes un instant enlacés dans la cuisine contre le réchaud, bercés par le bruit délicieux de la sauce tomate qui continuait de mijoter à gros bouillons sur le feu.

Et je compris alors que nous n'avions jamais été aussi unis que depuis que nous étions séparés.

Après le dîner, je regagnais ma chambre, j'ouvrais la fenêtre pour laisser entrer les rares souffles d'air intermittents qui parcouraient les nuits chaudes et immobiles de l'île d'Elbe. Je m'étendais sur le lit, et je demeurais allongé dans le noir sans bouger, je n'allumais pas de lumière pour ne pas attirer les moustiques. Dès la première nuit que j'avais passé dans cette chambre à la Rivercina, la présence de Marie à l'étage supérieur m'avait hanté, je la savais présente au-dessus de moi, je l'entendais évoluer dans sa chambre et je savais ce qu'elle faisait, je pouvais suivre ses évolutions dans la pièce en temps réel, j'entendais les craquements de ses pas sur le parquet, et je savais qu'elle allait de son lit à la grande armoire en chêne, j'entendais le grincement imperceptible du battant de l'armoire qu'elle ouvrait et je devinais qu'elle choisissait un tee-shirt pour la nuit, j'aurais pu dire lequel, je connaissais sa couleur, son odeur et sa texture. Parfois, les bruits de pas sur le plancher s'éloignaient au-dessus de moi pour faire place à des bruits d'eau dans la salle de bain contiguë, bruits de robinets grinçants qui s'ouvraient et se fermaient dans des souffrances de tuyauterie, puis les pas regagnaient la chambre, légers et sautillants. J'entendais Marie entrer dans son lit, et, fermant alors les yeux dans le noir pour me concentrer davantage, je pouvais l'entendre lire, j'entendais Marie lire dans son lit, j'entendais le silence qui s'ouvrait alors dans son esprit pour accueillir les pages qu'elle était en train de lire.

Je ne sais si ces incursions répétées dans l'esprit de Marie participaient de l'amour que j'éprouvais pour elle, mais, la nuit, je l'entendais dormir. Cela n'avait rien de physique ou de matériel, je n'entendais pas les gémissements ou les infimes grognements qu'elle laissait parfois échapper dans son sommeil, pas plus que les violentes tempêtes de draps qu'il lui arrivait de déchaîner vers trois heures du matin, quand, tirant de toutes ses forces sur un pan de drap bloqué sous ma jambe quand nous dormions ensemble, elle s'enroulait furieusement l'épaule dans le drap pour se tourner sur le côté, mais je l'entendais dormir en silence dans le noir, je l'entendais rêver à l'étage supérieur, j'entendais le murmure de ses rêves qui s'écoulait dans l'esprit de Marie. Ou bien était-ce dans mon propre esprit que s'écoulaient les rêves de Marie, comme si, à force de penser à elle, à force d'invoquer sa présence au-dessus de moi, à force de vivre sa vie par procuration, j'en étais venu, la nuit, à imaginer que je rêvais ses

rêves.

Je connaissais tous les silences de la maison, ses craquements nocturnes, les brusques reprises du réfrigérateur pendant la nuit, que suivait un dégradé de hoquets exténués, qui annonçait le retour apaisé d'un ronronnement plus régulier dans le sombre silence de la maison endormie dans l'obscurité. Le matin, réveillé aux aurores, je demeurais dans le lit à écouter les premiers murmures des oiseaux, si légers que leurs modulations fluides et aquatiques se fondaient dans le silence environnant. La maison était encore endormie, nous étions seuls avec Marie dans cette grande maison déserte, dormant à des étages différents, les autres pièces étaient inoccupées ou vides, le bureau de son père rangé, les caisses en passe d'être démenagées. Il n'y avait pas un bruit dans la maison ensommeillée, je prêtais l'oreille et je n'entendais rien, pas un grincement, pas un froissement, Marie ne bougeait pas dans son lit, je savais qu'elle dormait au-dessus de moi, et cette distance qui nous séparait, cet étage qu'il y avait entre nous était comme un infime empêchement, l'aiguillon subtil qui me la rendait encore plus désirable. Ne pouvant la toucher, tendre la main vers elle et lui caresser doucement le bras quand je me réveillais, il me fallait l'imaginer à l'étage supérieur, la faire vivre en pensées, et la faire naître dans mon esprit, la faire sortir de sa chrysalide pour la faire lentement apparaître étendue dans son lit, les yeux fermés, la poitrine immobile, qui se soulevait et se gonflait régulièrement au rythme apaisé de ses respirations.

Un après-midi, que nous avons été nous baigner, j'avais trouvé un air étrange à notre petite crique, sans qu'il me fût possible de déterminer en quoi elle était différente des autres jours. Je m'étais assis sur les rochers, et je regardais Marie se promener au bord de l'eau. La mer était grise, qui s'étendait sous un ciel blanc voilé. L'eau clapotait à peine, opaque, légèrement inquiétante, d'un gris de plomb, ou de lave, comme dans un bassin artificiel au voisinage d'une centrale nucléaire. Nous nous étions trempés dans cette mer visqueuse, chaude et huileuse, qui nous rafraîchissait à peine, restant l'un derrière l'autre car Marie avait aperçu des méduses et nageait devant moi avec son masque, me traçait le chemin dans l'eau pour les éviter, tout en se retournant pour me signaler du doigt leurs emplacements respectifs sous la mer avec une jubilation évidente (plus près nous étions du danger, plus son doigt s'agitait fébrilement, et ses gestes se multipliaient à son plus grand bonheur). De retour sur le rivage, nous nous étions fait sécher sur les rochers. Il faisait lourd, l'atmosphère était étouffante, on percevait la nervosité des insectes qui venaient se coller à la peau. Nous regardions la mer grise qui clapotait devant nous dans une atmosphère de fin du monde. Il y a des jours ainsi, à la fin de l'été, qui restent confinés du matin au soir dans cette chaleur statique, qui enveloppe les corps et engourdit l'esprit, et je finis par me rendre compte que ce qui rendait la crique si étrange ce jour-là, c'était que le bleu avait disparu du paysage. On eût dit que, à l'aide d'un logiciel de retouche d'image qui permet d'enlever une seule couleur à la fois, le bleu avait été entièrement effacé du décor, sans que le reste de la gamme chromatique en eût été affecté. Le bleu, le bleu éclatant du ciel et de la mer, le bleu endémique de la Méditerranée, avait disparu de la nature. Tout n'était que brumes de chaleur et blanc ouaté saturé de lumière. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas d'air, rien, pas la plus légère brise pour faire onduler un jonc — comme si le vent se réservait, accumulait des forces pour la tempête qui se déclencherait dans la nuit.

Marie surgit dans ma chambre cette nuit-là vers quatre heures du matin, elle ouvrit brutalement la porte et entra, elle était pieds nus et en tee-shirt blanc, confuse, agitée, elle s'avança jusqu'à mon lit et me dit de me lever, qu'il y avait de la fumée dans le jardin, que le feu était aux portes de la propriété. J'enfilai un pantalon et la suivis sur la terrasse. De terribles bourrasques de vent, qui avaient déjà renversé les chaises en métal noir autour de la table, s'engouffraient par intermittence dans le corridor naturel de l'allée principale et faisaient s'envoler de gros nuages de poussière dans lesquels tourbillonnaient des cendres et des fragments d'écorce. La toile des transats, maltraitée par le vent, se soulevaient et s'abaissaient dans des claquements de draps cinglants. Je fis le tour de la maison en cherchant à déterminer d'où venait le feu, mais je ne voyais

rien, la nuit était noire et venteuse, impénétrable, les arbres de l'allée principale s'enfonçaient dans les ténèbres et ployaient à l'unisson dans des torsions de branches et des turbulences de feuillages. J'allai fermer les robinets des bombonnes de gaz dans le jardin et j'aidai Marie à dérouler le tuyau d'arrosage, à l'allonger, à le distendre pour le déployer sur la terrasse et le tirer jusqu'aux fenêtres pour défendre la maison. Marie, presque nue, pieds nus et en tee-shirt, courrait à droite et à gauche sur la terrasse pour fermer les volets des fenêtres du rez-de-chaussée. Elle s'était emparée du tuyau d'arrosage, et elle faisait le tour de la maison, en arrosant la façade dans la nuit, s'attardant sur le bois des volets, tirant brusquement le tuyau derrière elle si elle sentait des résistances ou des coudes se former sur le sol. Le jet était puissant, qui montait jusqu'au toit, et la façade ruisselait sous l'averse, des traînées d'eau dégoulaient sur le bois écaillé des volets fermés, que l'humidité faisait luire dans la nuit.

La fumée commençait à devenir visible sur la terrasse, encore légère et impalpable, quelques volutes portées par le vent qui erraient en suspension dans l'air. Nous ne savions pas où se trouvait le feu, s'il se rapprochait ou s'éloignait de la propriété. Nous ne savions rien, le feu restait encore pour nous une abstraction lointaine, ce qui fait que je ressentis une véritable terreur, inimaginable, indescriptible, quand, d'un coup, dans un bruit d'explosion qui résonna au loin, le feu passa la crête, avec un effet de souffle immédiat, qui libéra une énorme quantité d'énergie qui se propagea jusque sur la terrasse, et ce fut alors, immédiatement, non pas les quelques flammèches que j'avais imaginées sortant d'un buisson au fond du jardin, mais une véritable ligne de feu d'une cinquantaine de mètres de long au sommet de la crête, vivante, dynamique et crénelée, qui se mit à briller dans la nuit, dans un scintillement de flammes rouges, jaunes, oranges et cuivre, de vingt mètres de haut, que surmontaient des bouillonnements de fumée noire tourbillonnantes qui montaient vers le ciel. Même si quelque trois cents mètres nous séparaient encore du brasier, nous avons immédiatement senti sa chaleur et sa lumière, sa puissance, son grondement et sa vitesse, car il commençait déjà à descendre la colline vers la propriété dans un bruit de crépitement et de sourde respiration étouffée. Marie et moi, sans se concerter, abandonnant aussitôt le tuyau d'arrosage, le laissant là, par terre, enroulé, affaissé, qui continuait à écouler son jet sur le sol de la terrasse, nous avons couru vers la camionnette dans l'allée centrale, Marie vêtue d'un simple tee-shirt et de ses tongs tordues, qu'elle avait réussi à enfiler au passage, mais qui la retardaient plus qu'elles ne l'aidaient à courir dans le sentier, et moi torse nu, en pantalon de toile, de vieilles espadrilles aux pieds.

Marie avait pris place au volant et fonçait droit devant elle dans la camionnette, n'évitant pas les ornières, accélérant encore en dégageant des nuages de poussière sous nos roues sur la vieille piste cahoteuse qui menait à la route principale. Dans la lumière des phares, on n'apercevait que la ligne plâtreuse et fantomatique de la piste, que bordait un maquis tourmenté qui ondulait sous le vent en plaquant des massifs d'arbustes sur notre passage. A la hauteur du petit pont blanc que nous venions de dépasser, Marie freina brusquement, s'arrêta, se retourna dans la voiture pour faire marche arrière, et s'engagea résolument sur la piste qui menait au club hippique. Nous n'avions pas fait dix mètres dans les sous-bois que nous fûmes arrêtés par un épais rideau de fumée et de poussière qui barrait la piste. Marie ne s'arrêta pas, et continua à rouler en direction du feu, la camionnette pénétra au ralenti dans le rideau de fumée, d'abord blanche, légère et volatile, puis de plus en plus noire, une fumée opaque, lourde, bientôt irrespirable, on sentait l'odeur de feu et la chaleur incandescente à l'intérieur de la voiture. Marie conduisait les yeux dans le vague, elle ne répondait plus à mes questions, elle tenait le volant à deux mains, volontaire, déterminée, le regard légèrement halluciné. Dans la lumière des phares, on ne voyait plus que de la fumée, on aperçut le gros pick-up noir de Peppino et une camionnette jaune de sapeurs forestiers garés sur le bord de la piste. Marie roula encore quelques mètres, et puis elle s'arrêta, il était impossible de continuer, elle ouvrit la portière et poursuivit à pieds, j'essayai de la retenir, je marchais derrière elle dans la fumée, elle suivait la piste à grands pas, courant presque, la fumée pénétrait dans mes yeux et je toussais, je marchais une main sur le visage pour essayer de me protéger les yeux. Il n'y avait plus aucun horizon, nulle

végétation, la piste avait disparu, nous étions dans la fumée, à la merci d'un feu invisible qui pouvait surgir à n'importe quel moment au détour du chemin. Je pris peur et j'appelai Marie, lui demandai de revenir, mais elle ne répondait pas, elle continuait à avancer, courbée devant elle, le tee-shirt relevé sur le visage, qui laissait son corps nu dans le sentier.

En entrant dans l'enceinte du club hippique, nous découvrîmes un spectacle de terreur et de désolation, les différents cabanons du centre équestre étaient en train de brûler, la remise qui abritait les harnachements était en feu. Des mouvements confus provenaient de plusieurs écuries en flammes, fermées, inaccessibles, dans lesquelles des ombres animales s'agitaient et se tordaient dans des hennissements affreux, de peur, de panique, de détresse et de douleur, qui avaient quelque chose de rauque et de désespéré, d'humain dans l'intonation et d'inhumain à entendre. Nous avançons toujours dans la fumée, et nous aperçûmes Peppino à moins d'un mètre d'une écurie en flamme, courbé, héroïque, vêtu d'une chemise noire et un mouchoir sur la bouche, qui essayait de délivrer un cheval attaché à l'intérieur, qui ruait en empêchant quiconque d'approcher. Lorsque le toit de l'écurie commença à s'effondrer, dans un affaissement progressif de planches et de tôles ondulées, Peppino se jeta à l'intérieur de l'écurie, disparaissant un instant dans l'épaisse fumée noire, et en ressortit avec le cheval, homme et cheval surgissant sous nos yeux dans la nuit recouverts d'une auréole de feu, des flammes flottant encore autour de leurs silhouettes, un halo de flammèches et de particules rougeoyantes incandescentes qui semblaient émaner de la robe du cheval pour aller se disperser lentement dans l'air chaud et tremblant de la nuit. Le cheval avait été sérieusement brûlé, son flanc était ouvert, la peau retroussée et le muscle apparent dans une mélasse noirâtre sirupeuse. Peppino, essayant de le calmer, courait à ses côtés pour aller l'attacher à l'arrière du camion des sapeurs forestiers avec d'autres chevaux sauvés du feu. Là, huit chevaux déjà sortis des flammes étaient attachés à l'arrière du camion citerne, unis à la même corde, solidaires, reliés les uns aux autres, mais perpétuellement en mouvement, partant dans toutes les directions, se heurtant et tournant sur eux mêmes dans des balancements de queues et des frémissements de crinières, formant une masse mobile et compacte affolée, les pelages luisants de flammes et de reflets d'incendie, agités d'une onde incessante de nervosité animale exacerbée. Ils se collaient les uns aux autres, tournoyaient, refluaient, partaient en tourbillon et tiraient sur les cordes en traînant derrière eux le camion citerne déséquilibré, dont les roues se soulevaient dans la poussière.

Partout, des foyers résiduels continuaient de brûler dans l'enceinte du centre hippique, des cabanons étaient en feu, des granges, des écuries, le sol même, l'herbe, brûlait ici et là, et Marie se mit soudain à courir en direction de Peppino. Elle traversa en zigzaguant une zone herbeuse, où erraient des lambeaux de fumée violette qui fluctuaient en suspension dans la nuit, et se dirigea vers lui sans dévier sa trajectoire, marchant dans le feu qui rampait sur le sol, soulevant ses tongs, accélérant le pas, courant, dansant sur place en se brûlant les pieds, mais, quand Peppino l'aperçut, il la chassa comme une intruse (*va via ! va via !* lui criait-il, en la chassant à grand gestes des bras, furieux et hors de lui), et Marie revint aussitôt sur ses pas, ne sachant plus où elle allait, courant toujours, elle tournait en rond, les plantes des pieds brûlées, elle revint vers moi, se ravisa et prit la direction du manège, quasiment nue dans les flammes, égarée, hallucinée. Un sapeur forestier casqué l'aperçut et courut jusqu'à elle pour la prendre en charge, la ramena vers moi en la protégeant sous son épaisse veste en cuir, en nous disant sèchement de foutre le camp.

Nous essayions de regagner péniblement la voiture, Marie, accrochée à mon bras dans le sentier, marchait en se protégeant le visage, le bras en bouclier devant elle. Elle se mit à tousser, à cracher, elle titubait dans la fumée, et elle se trouva mal, elle tomba au milieu du chemin. Je la relevai, plaçai son bras autour de mon épaule et continuai en la traînant à côté de moi, elle ne marchait presque plus, ses pieds glissaient dans la poussière, ses tongs raclaient le sol et heurtaient des cailloux. J'ouvris la portière et je l'assis sur le siège, son corps s'affaissait, sans force, sa nuque glissait le long du siège.

Je la redressai, la calai, fis entrer son bras gauche qui pendait dans le sentier et claquai la portière. J'allai prendre place au volant et je démarrai aussitôt. Il était impossible de faire demi-tour, et je fonçai droit devant moi en direction du club hippique. Il semblait que Peppino et les quelques sapeurs forestiers encore présents ne défendaient plus le club hippique — c'était trop tard, il avait déjà brûlé —, mais s'étaient simplement regroupés en îlot de survie autour du camion citerne, qui représentait sans doute un ultime refuge en cas d'urgence extrême, sa cabine pressurisée permettant de résister aux flammes en s'enfermant à l'intérieur du véhicule. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais en présence aussi directe du feu, et je fonçai droit devant moi dans les flammes à travers les décombres fumants des écuries, passai sans ralentir à proximité du camion citerne où les pompiers me regardèrent passer avec stupéfaction, tandis que les chevaux, hennissant et affolés, amorçaient un tourbillon en éventail pour essayer de me suivre dans un envol de queues et de crinières entremêlées. Je roulai jusqu'au pavillon de l'accueil, où j'accomplis une large boucle sans ralentir sur le parking, et ressortis aussitôt du club hippique en accélérant encore dans la poussière.

Je ne ralentissais pas, j'accélérais toujours, je prenais de face toutes les bosses du chemin, les ornières, les dénivelés, ne lâchant le volant que pour retenir le corps de Marie, qui versait contre mon épaule, ou tombait brutalement en avant vers le pare-brise, et que je devais agripper par le dos par le tee-shirt pour la tirer en arrière et la maintenir sur le siège. Je ne savais pas si elle était consciente ou inconsciente, je ne savais pas moi même si j'étais conscient ou inconscient, je roulais dans le brouillard, je ne voyais que de la fumée dans la lumière des phares, et le ruban caillouteux de la piste blanchâtre qui venait à ma rencontre sans que je ne puisse jamais anticiper aucun obstacle. Je ne savais pas où j'allais. Au sortir de la piste, j'avais pris la direction de Portoferraio, et nous roulions à toute vitesse sur la route escarpée du bord de mer, on apercevait la mer démontée en contrebas, qui n'était que grondements, ténèbres et fumées. Des rouleaux s'écrasaient sur le grand à-pic rocheux qui longeait la côte, avec ses arêtes verticales et ses versants torturés qui tombaient dans la mer comme les pans d'une robe fantomatique de Marie, minérale et gigantesque, avec ses drapés déchiquetés, ses plissés, ses feuilletés, ses bouillonnés rocheux tourmentés par le vent et écorchés par la tempête. Le vent secouait la voiture sur la route, faisait trembler les vitres et les portières, et certaines rafales plus puissantes nous déportaient sur le bas-côté. Lorsque je croisais une voiture, je ne ralentissais pas, je la croisais pleins phares, les ailes se frôlaient, je montais sur l'accotement et la voiture tressautait un instant dans le graviers le long du précipice. La mer grondait en contrebas, noire, immense, houleuse, qui bouillonnait sur place dans des fureurs d'écume, et c'était comme un cortège de robes en roches volcaniques qui s'étendait devant moi dans la nuit le longs des côtes déchiquetées, des robes couleur lave ou magma, cendrées, des gris sombres et des noirs, qui mariaient les ténèbres du basalte aux roches métamorphiques, mêlaient des granites et des porphyres, des ophiolites, des cipolins et des calcaires, des paillettes de mica et des veines d'obsidienne. J'accélérais encore, et je voyais les buissons bouger sur mon passage sur le bord de la route, les branches qui se tordaient sous les rafales de vent, les arbres qui se voûtaient en tremblant, les fourrés qui s'infléchissaient, et je ne savais plus si c'était la route ou la végétation qui s'incurvait ainsi dans la nature. J'étais torse nu au volant, les yeux fixes, hallucinés, magnétisés par le déroulement hypnotique de la route, les paysages nocturnes tourmentés qui surgissaient devant moi dans la lumière des phares.

Marie, à côté de moi, affalée sur le siège, était prostrée, le regard perdu, le corps ballotté dans la voiture, les épaules passives, qui se balançaient de droite à gauche au gré des sinuosités de la route, elle avait les yeux penchés vers le bas, les mains jointes, qui tripotaient lentement le vide entre ses doigts. Son tee-shirt était maculé de traces de doigts et de fumée, de terre, d'herbe, de poussière, le coton brûlé en plusieurs endroits, troué de multiples petits impacts de cendres que soulignaient des cernes noirs calcinés. Elle n'avait plus qu'une seule tong au pied, des traînées de suie recouvraient le plastique vert des lanières et de l'attache en V, et la marguerite était noirâtre, moribonde, effeuillée jusqu'à l'os. Son large tee-shirt lui tombait sur le corps de

travers, découvrant une épaule et remontant sur ses cuisses, elle ne portait rien en dessous, mais sa nudité n'avait rien d'insouciant et de léger, son corps était meurtri, elle devait se sentir mortifiée de ne pas avoir de petite culotte. Marie aimait certes se promener nue, mais, si la nudité peut se mêler sensuellement à la mer, elle est toujours inconciliable avec le feu, qui lui confère un caractère déplaisant et parfois insoutenable. Je fouillai rapidement la boîte à gants, mais je ne trouvai rien de satisfaisant pour couvrir provisoirement la nudité de Marie, pas même un vieux rameau de romarin séché en guise de feuille de vigne. Je ralentis brusquement, et j'allai me garer sur un promontoire qui dominait la mer. J'eus quelques difficultés à sortir de la voiture, la porte résistait contre le vent, le métal se tordait et je dus me faufiler dans l'étroit interstice le long de la portière. Je fis quelques pas dans la bourrasque jusqu'au bord du précipice et j'enlevai mon pantalon, puis je retirai mon caleçon, et je me retrouvai nu sur le promontoire dans la lumière des phares. J'apercevais la silhouette de Marie assise dans la voiture, je voyais la mer en contrebas, l'ombre de la végétation furieusement agitée par le vent. Je revins vers la voiture, nu contre le vent, et me contorsionnai sur place en m'appuyant sur le capot pour remettre mon pantalon, et, rouvrant la portière dans la tempête, tirant dessus, la retenant, je me faufilai dans la voiture et tendis mon caleçon à Marie. Tiens, mets ça de ma part, lui dis-je. Elle considéra mon caleçon et m'adressa un sourire de reconnaissance, le passa dans la voiture, se contorsionna sur son siège pour le mettre. Merci, me dit-elle en posant une main sur mon bras, et je redémarrai, nous repartîmes dans la nuit.

Quelques kilomètres plus loin, la route était bloquée par des camions de pompiers. Des gyrophares et des veilleuses bleues tournaient en silence dans la fumée, d'épaisses fumées blanches desquelles s'échappaient des flammèches isolées qui tournoyaient dans la nuit. Je sortis de la voiture, et j'allai me joindre au petit attroupement qui s'était formé sur la route, en laissant Marie assoupie dans la camionnette. Le feu ne devait pas être loin, on apercevait des lueurs orangées qui se mouvaient dans les sous-bois qui surplombaient la route. Derrière les pompiers qui avaient déployé une immense lance à incendie au milieu de la chaussée, se tenait une petite dizaine de campeurs qui observaient en silence la progression du feu. Ils avaient dû être évacués d'un camping voisin, sortis précipitamment de leur tente et ils se tenaient là, désœuvrés, avec des allures de réfugiés, des jeunes filles en chemise de nuit, quelques affaires dérisoires à la main (une raquette de tennis, une trousse de toilette). J'avais erré un instant parmi eux sur la route et je m'étais approché d'un pompier qui donnait des explications en italien à un homme assis en short sur une Vespa dont il n'avait pas coupé le moteur. Le pompier, casqué et muni d'une cagoule filtrante argentée, lui expliquait que le feu continuait à progresser dans le *Monte Capannello* et qu'un foyer restait actif au *Monte Strega*, le feu avait atteint *Voleterraio* et deux autres vallées étaient toujours en feu, la *Valle delle Foreste* et la *Valle del Frasso*, mais qu'aucun moyen aérien ne pouvait intervenir en raison de la nuit et du vent (*beh, naturalmente*, dit l'autre sur sa Vespa, et il se remit en route en laissant traîner un instant ses jambes en compas en suspension dans l'air). Je traînais là seul, torse nu, sur cette route enfumée qui surplombait la mer, quand quelque secouriste de la Croix Rouge que je n'avais pas vu venir se glissa derrière moi et disposa avec gravité une couverture sur mes épaules. Je m'étais laissé faire, je n'avais pas réagi, je ne l'avais même pas remercié (je n'avais aucune idée de l'allure de sinistré que je devais avoir), et j'avais regagné la voiture, la couverture sur les épaules. Je l'avais retirée pour m'installer au volant, et je l'avais déposée sur les cuisses de Marie, qui dormait, apaisée, sur son siège, j'avais bien répartie les pans de la couverture sur ses genoux, doucement, pour la border.

Pour repartir, j'avais fait demi-tour et j'avais repris le chemin de la Rivercina. Marie avait ouvert un oeil et regardait fixement la route devant elle, mais elle ne disait rien. Je roulais plus lentement, je me sentais vide, dépourvu de force et de volonté. Le vent s'était calmé et le jour était en train de se lever, ce n'était encore qu'un mélange de brume matinale et de fumée d'incendie qui recouvrait la mer à l'horizon. Lorsque nous atteignîmes le petit pont blanc à quelques kilomètres de la Rivercina, je ralentis et

m'engageai sur la piste qui menait au club hippique, je conduisais lentement, en évitant les trous et les ornières. Les sous-bois qui bordaient le chemin avaient complètement brûlé, ils étaient noirs, calcinés, et une puissante odeur de feu se faisait sentir jusqu'à l'intérieur de la voiture. Le maquis avait brûlé là comme du bois sec, dégradé depuis des années, peu entretenu, jamais débroussaillé, desséché par de longs mois d'aridité et la chaleur torride du mois d'août. Il ne restait rien de l'enchevêtrement de ciste et d'épineux, de myrte, d'arbousier et de bruyère arborescente, combustibles de choix, riches en essence inflammables, qui avaient dû s'embraser en un instant dès l'arrivée du feu. Nous entrâmes lentement dans le centre équestre, et Marie me prit le bras et le serra, je sentis physiquement l'appréhension la gagner.

Le centre équestre était désert, fantomatique, les pompiers n'étaient plus là, et le versant de la colline se dressait, lunaire, dans la lumière grise du matin, des squelettes d'arbres noirs présentaient leurs profils torturés, leurs bras écartelés, encore fumants, avec ici et là, une dernière flamme qui s'enrobait autour d'une branche calcinée, se retroussait et finissait de s'éteindre faute de combustible. Le sol était recouvert d'une épaisse couche de cendres, plus blanche que grise, encore chaude, avec, par endroits, des braises incandescentes qui continuaient de fumer. Le feu n'était pas complètement éteint, qui rampait encore sur le sol au pied d'un cabanon au voisinage d'une écurie effondrée, de l'humus et de la paille finissant de se consumer par terre. Il ne demeurait rien des installations du club équestre, des granges, des cabanons, tout avait brûlé, s'était consumé sur place, avait été rasé, il ne restait que des débris carbonisés, des tas épars, des amoncellements de tôles ondulées et de planches effritées qui tombaient en poussière sur le sol. Nous étions descendus de la voiture et nous avançons, le coeur serré, vers la petite maison en pierre de l'accueil, le seul bâtiment que le feu avait épargné, quand Marie laissa échapper un cri et se voila les yeux en tombant dans mes bras, apercevant trois grands draps blancs allongés par terre devant la porte dans la silencieuse lumière grise de l'aube, trois linceuls sommaires qui recouvraient des formes, non pas des formes humaines, mais sûrement des cadavres, des carcasses de chevaux morts calcinés.

Nous entrâmes dans la maisonnette de l'accueil, prudemment, il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, et nous ne nous aperçûmes pas tout de suite qu'il y avait quelqu'un. Peppino était là dans l'obscurité, allongé sur le dos sur une banquette en pierre, un genou relevé, des compresses humides sur les yeux, de simples gants de toilette mouillés, un par oeil. Je ne savais pas s'il s'était rendu compte que nous étions entrés, mais il ne réagit pas pendant de longues secondes, puis, sans bouger, il retira les compresses de ses yeux, une par une, et nous regarda, nous considéra en silence. Son visage était noir, couvert de suie, ses vêtements noirs, sa chemise noire — en fait, elle n'était pas noire au départ, mais de toute autre couleur, mais elle était tellement imbibée de suie et de fumée qu'elle me parut noire. Sans un mot, il pivota pour s'asseoir, et nous devisagea avec un regard vide. Ses yeux étaient minuscules, à demi fermés, rougis, irrités, même ses sourcils étaient partiellement brûlés, les poils roussis, réduits, ratatinés. Au bout d'un long moment de silence, d'une voix forte, au timbre grave et tremblant, qui masquait mal son émotion, il nous demanda si nous avions croisé sa fille, qui venait de partir avec les chevaux, pour les conduire, en troupeau, dans un champ qu'ils possédaient dans la région de La Guardia. Marie lui répondit que non, que nous n'avions croisé personne. Il se leva alors, difficilement, fit un pas en avant, et, sans un mot, étreignit Marie, en lui disant que c'était un désastre, que trois chevaux étaient morts, et, ensemble, à l'unisson, je vis leurs regard se brouiller, et ils se mirent à pleurer, ils pleuraient dans les bras l'un de l'autre, leurs larmes se mêlaient et des traînées blanches glissaient sur les joues noires de Peppino, qui, de ses épaisses mains couvertes de suie, les essuyait maladroitement, mais ne nettoyait rien, ne faisait que rajouter du noir au noir.

Il faisait presque jour quand nous regagnâmes la Ricercina. Le feu avait détruit une grande partie des jardins de la propriété, mais avait épargné la maison. Une immense flaque d'eau s'était constituée sur la terrasse à l'endroit où nous avions laissé le tuyau

d'arrosage ouvert, et nous allâmes éteindre le robinet dans le petit jardin avant d'aller nous coucher. Nous esquissâmes un geste tendre au bas des escaliers, un abandon de la main et du regard. Je regardais Marie sans forces monter les escaliers, je la suivais des yeux, ému, et je la vis disparaître pour rejoindre sa chambre.

Je m'étais couché, et, étendu dans mon lit, j'entendais Marie se déplacer à l'étage supérieur, j'entendais ses pas au plafond, je l'entendais marcher au-dessus de moi, je l'imaginai dans sa chambre en train de se déshabiller. Je prêtais l'oreille dans le noir, et j'entendis le faible grincement caractéristique du battant de l'armoire qui s'ouvrait, et je sus qu'elle choisissait un tee-shirt pour la nuit. Je l'entendis ensuite ressortir de la chambre, j'entendais à présent ses pas dans le couloir, et je crus qu'elle allait s'arrêter dans la salle de bain, mais les pas continuèrent et elle commença à descendre les escaliers, Marie descendait les escaliers de la maison et elle arriva au rez-de-chaussée, je l'entendis traverser la grande pièce, j'entendais les pas qui se rapprochaient de plus en plus de ma chambre et je vis la porte de ma chambre s'ouvrir tout doucement et Marie apparaître devant moi dans le noir, quittant les limbes de mon esprit où j'étais en train d'imaginer ce qu'elle était en train de faire pour s'incarner dans la vie même en réalité de chair. Elle s'avança vers moi, pieds nus et en tee-shirt, souleva le drap et entra dans mon lit, et elle vint se blottir contre moi, je sentis la chaleur de sa peau contre mon corps, je la serrais avec fragilité dans mes bras, et nous commençâmes à nous embrasser dans le noir, les yeux fermés, laissant glisser nos mains avec douceur au hasard sur nos corps, elle se blottissait toujours davantage contre moi, et, pour la première fois depuis si longtemps — depuis, je crois, cette nuit à Tokyo où nous avons fait l'amour ensemble pour la dernière fois —, nous avons de nouveau fait l'amour. Il était très tôt, le jour était à peine levé sur la Rivercina, et nous faisons l'amour dans la pénombre de la chambre, Marie avait retiré son tee-shirt dans le lit, elle était nue dans mes bras et je la caressais, je l'embrassais dans le noir, sa peau et ses cheveux avaient encore une forte odeur de feu.